HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE LA
RELIGION.

TOME PREMIER.



A LIEGE,

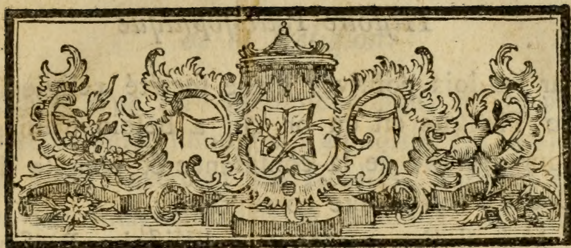
Chez CLEMENT PLOMTEUX, Imprimeur de Messeigneurs les Etats.

M. DCC. LXXIX.

TABLE DES ÉPOQUES.

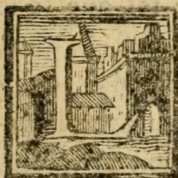
Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE
LA RELIGION.

PREMIERE PARTIE.



'HISTOIRE Sacrée nous apprend que le Théïſme eſt né avec le monde, non ce Théïſme abſtrait & métaphyſique qui eſt comme la premiere ébauche de la Religion Naturelle, & qui dans cet état de généralité ne ſauroit être la Religion d'un Peuple ; mais un Théïſme révélé ſoit immédiatement par Dieu, ſoit par nos lumieres naturelles, lequel s'incorpore à un culte extérieur preſcrit

par les loix poſitives d'une ſociété religieuſe. Le Théïſme eſt un or qui a beſoin d'alliage pour prendre de la conſiſtance & pour ſe défendre contre toute corruption.

Mais ſi l'on a recours à l'Hiſtoire Profane, elle nous montre l'homme d'autant plus enfoncé dans le Polythéïſme, que nous perçons davantage dans les ſombres profondeurs de l'antiquité. A meſure que nous nous rapprochons des temps poſtérieurs, nous le voyons s'épurer, & dépoſer, dans le cours des ſiecles, ce qu'il a de groſſier, tendre ſans ceſſe & s'avancer vers le Théïſme. Il eſt aiſé de remarquer ce progrès depuis Homere juſqu'à Virgile, & peut-être, en ſuivant la génération des idées, ſeroit-il poſſible d'aſſigner aux Nations leur origine primitive.

S'il y a un Dieu, il doit être tel que ſe le repréſente une raiſon cultivée, c'eſt-à-dire, tel que le conçoivent les Théïſtes. Mais comment concilier l'idée de ce Dieu avec l'opinion que nous avons végété durant un temps infini, dans un état où nous avons été dégradés au-deſſous des bêtes, puiſqu'elles n'eurent pas plutôt déployé le jeu de leurs organes, qu'elles trouverent dans l'uſage de leur inſtinct officieux leur perfection & leur bonheur?

Il eſt ſouverainement abſurde, dans l'hy-

pothese d'un Etre infiniment sage, de ne pas se représenter l'homme, au sortir des mains de Dieu, exerçant ses facultés, mettant en jeu son imagination & sa mémoire, rendant sa raison active & conduisant par des degrés plus ou moins rapides son esprit au terme de perfection dont il est susceptible. Dirons-nous de cet homme, que le premier usage qu'il fit de sa raison, fut de se précipiter dans l'idolâtrie, parce que la premiere notion qu'il se forma d'un pouvoir supérieur, le conduisit au Polythéïsme? Qui ne voit qu'une pareille assertion conduit indirectement à l'Athéïsme? S'il existe un Dieu, la premiere Religion n'a pu être que le Théïsme. On peut le regarder comme le fruit d'une révélation immédiate.

Quoique la révélation aussi ancienne que le monde ait parlé à différentes reprises, elle ne l'a pas toujours fait d'une maniere aussi distincte & développée qu'à la naissance du Christianisme qui est son dernier complément. Ce n'est que peu-à-peu qu'elle a levé le voile mystérieux que Dieu avoit suspendu sur plusieurs vérités dont la manifestation étoit réservée au Messie. Cette économie divine dans la dispensation des vérités, doit servir de boussole à un Historien judicieux; il troubleroit l'harmonie de sa narration, en anticipant sur ce qu'il doit

reculer dans l'enfoncement des siecles. Pour faciliter la connoissance des temps & des faits, avec cet agrément que produisent, même aux yeux, la disposition industrieuse & la mutuelle dépendance des parties d'un corps organisé, il doit présenter son histoire sous différentes Epoques, qui seront autant d'indices d'une grande révolution arrivée dans ce long tissu d'événemens qui la composent. Nous réduirons à cinq Epoques l'Histoire Sacrée. Elles formeront autant de tableaux réunis par une chaîne invisible.

PREMIERE ÉPOQUE.

LA LOI NATURELLE, OU LA RELIGION PATRIARCHALE.

NOUS allons former le tableau de cette premiere Epoque de cinq articles; qui sont 1°. la nature & la dignité de l'homme; 2°. l'origine de l'homme; 3°. la Religion primitive qui doit avoir été le Théïsme; 4°. le passage de cette Religion au Polythéïsme, ou l'origine de l'idolâtrie; 5°. les Religions des plus anciens & des plus illustres Peuples de la terre.

PREMIER ARTICLE.

De la Dignité de la Nature Humaine, & de l'immense différence qui se trouve entre nous & les animaux.

QUelques Philosophes, croyant pouvoir séparer leur intérêt personnel de celui de l'humanité, & médire du genre-humain sans se compromettre, ont rempli leurs livres d'invectives contre ce qu'ils appellent l'orgueil de l'homme, parce qu'il se prétend supérieur aux animaux. Ils ont fait de notre avilissement une de ces vérités précieuses, qui, selon eux, doivent beaucoup nous réjouir, en nous apprenant que nous serons après la mort ce que nous avons été avant notre naissance. Détruisons cette chimere.

Organisés comme nous, les animaux reçoivent & donnent la vie comme nous. Ils commencent avec nous le mouvement & le communiquent. Ils ont des sens & des sensations, &, selon plusieurs naturalistes, des idées & de la mémoire. En est-ce assez pour nous porter à croire qu'ils nous ressemblent à quelques différences près, qui ne sont peut-être dues qu'à une organisation plus fine & plus délicate de notre part? Ce qu'il y a de certain,

c'eſt qu'en ne diſſimulant rien ſur les facultés dont ils ſont doués, il reſte toujours entr'eux & nous un intervalle qu'il ne leur eſt pas donné de franchir ; ce qui, malgré leur approximation de nous dans quelques-unes de nos fonctions, les conſtitue néceſſairement d'une eſpece différente de la nôtre. En obſervant les actions produites par la ſenſibilité qui leur eſt commune avec nous, on peut acquérir des lumieres ſur les opérations de notre ame, relativement aux mêmes ſenſations ; de même que, par l'anatomie comparée de la ſtructure intérieure de leur corps, nous appercevons des rapports d'organes qui ſervent ſouvent à nous éclairer ſur la ſtructure & l'uſage de notre propre corps. C'eſt ce qui a fait dire à Mr. de Buffon, que, s'il n'y avoit point d'animaux, la nature de l'homme ſeroit encore plus incompréhenſible.

Les bêtes ſont douées de ſentiment. Pourquoi le leur conteſter, tandis qu'il ſe manifeſte avec tant d'énergie dans les accens de leur douleur, & dans les marques viſibles de leur joie ? S'il faut réclamer contre les impreſſions de notre ſentiment intime ſur des faits auſſi ſimples, il ne nous reſte plus aucun moyen d'acquérir des connoiſſances. Deſcartes viendroit aujourd'hui trop tard pour expliquer

par un méchanifme incompréhenfible les actions des bêtes. S'il en fut autrefois cru fur fa parole, c'eft qu'alors on penfa que fa belle Théorie de l'ame fouffriroit du fentiment contraire. On confulta bien moins la vérité prouvée par l'expérience, que la crainte qu'on eut de remuer les limites qu'il avoit fi fagement pofées entre l'efprit & le corps. Mais que fert de diffimuler la vérité, comme fi, après avoir été comprimée quelque temps, elle ne reprenoit pas plus vivement fes droits. Je confeille aux Partifans de l'Automatifme de differter dans leur cabinet fur les animaux, de prouver doctement que ce ne font pas des êtres fentans, mais fous la condition de ne les point voir. Pour peu qu'ils s'avifent de s'enfoncer dans les bois pour fuivre leurs allures, ils verront alors, témoins de leurs opérations, comment les fentimens, les befoins, les obftacles, les impreffions de toute efpece dont les animaux carnaffiers font affaillis, multiplient leurs mouvemens, modifient leurs actions, étendent leurs connoiffances.

Le fentiment de Defcartes ne pouvant être adopté fur le pur méchanifme auquel il a voulu borner jufqu'à des Êtres animés, après avoir tenté d'expliquer la formation de l'Univers par les feuls loix du mouvement, on

s'est partagé depuis en deux autres sentimens. Selon les uns, les bêtes sont seulement capables de sensations, & selon les autres, elles sont en outre susceptibles de pensées. Mais entre les premiers, il y a une différence remarquable qui se tient du côté du principe sentant. Quelques-uns d'entr'eux ne voyant aucune analogie entre la faculté de sentir & celle de combiner des idées, ont cru pouvoir admettre en nous deux principes, dont l'un nous fait raisonner, & l'autre nous fait sentir. Le premier est spirituel, & nous est propre; le second est matériel, & nous est commun avec les bêtes.

Le troisieme sentiment dont l'invention est due à Mr. de Buffon, est un sentiment mixte qui tient un peu du Cartésianisme, de l'idée dominante que les bêtes sentent, & du Systême des scholastiques qui ne veulent pas qu'elles pensent. En voulant concilier des choses aussi inconciliables, ce grand Ecrivain a mis beaucoup de confusion dans ses idées sur ce sujet important. Il s'est vu forcé de distinguer des sensations corporelles & des sensations spirituelles, d'accorder les unes & les autres à l'homme, de borner les bêtes aux premieres, de faire l'homme intérieur double, en le composant de deux principes différens

par leur nature & contraires par leurs actions, de diviser notre *moi* en deux personnes, dont la premiere, qui représente la faculté raisonnable, blâme ce que fait la seconde; & la seconde, qui est formée de toutes les illusions de nos sens & de notre imagination, contraint, enchaîne, & souvent accable la premiere. Ces deux personnes n'ayant rien de commun dans la maniere de sentir, ne sauroient avoir aucune sorte de commerce ensemble, & par conséquent chacune ignoreroit absolument ce qui se passe dans l'autre. C'est une contradiction manifeste de former un seul *moi* de deux principes sentans, l'un simple, l'autre étendu : ce ne seroit qu'une seule personne dans la supposition, c'en seroit deux dans le vrai.

Les anciens Philosophes qui, comme Mr. de Buffon, ont eu recours à deux principes, & qui ont admis dans l'homme, outre l'ame raisonnable, une ame matérielle, semblable à celle qu'ils accordoient aux bêtes, dont le propre étoit de sentir, se sont trompés en élevant jusque-là la matiere; mais au moins ils étoient conséquens dans leur maniere de raisonner. Ils ne croyoient pas que ces deux principes fussent d'une nature tout-à-fait opposée. Dans leur systême, l'ame raisonnable

ne différoit de la matérielle que du plus au moins : c'étoit seulement une matiere plus spiritualisée. Celle-ci étoit l'entendement pur, le siege de la raison : celle-là purement matérielle étoit le siege du sentiment. Persuadés une fois que la matiere plus ou moins déliée, étoit susceptible de toutes les opérations, qui, dans la lumiere progressive des siecles, ont fait accorder à l'homme une ame purement spirituelle, ils ont pu, en admettant plusieurs parties dans l'ame, se croire parvenus à expliquer d'une maniere lumineuse les phénomenes de l'animalité & de l'intelligence. Mais ce qui, en l'enfance de la raison, pouvoit être toléré dans les Anciens, de quel œil peut-il être envisagé dans un Philosophe de la trempe de Mr. de Buffon, qui d'ailleurs a si bien tiré lui-même une ligne de démarcation entre l'esprit & la matiere ?

Il est bien déterminé que les bêtes comparent, jugent & font un choix ; elles ont par conséquent une sorte d'intelligence, susceptible même d'accroissement jusqu'à un certain point. Mais, dira-t-on dès ce moment même, l'on ne voit pas pourquoi elles ne pourroient pas s'instruire de nos sciences, de nos arts & de nos jeux. Quoi ! parce que nous sommes forcés à reconnoître que l'expérience

inſtruit les bêtes, que leurs actions ſe modifient en raiſon des différentes épreuves qu'elles ont été dans le cas de ſubir, comme les nôtres ſe modifieroient, que relativement à tous leurs beſoins, aux circonſtances qui les environnent, aux dangers qu'elles ont à éviter, elles agiſſent comme les êtres les plus intelligens doivent agir; faudra-t-il donc que nous ſoyons humiliés de cette reſſemblance avec elles? Prendrons-nous, pour conſerver la dignité de notre être, le parti de fermer les yeux à la plus vive lumiere, pour ne pas voir ce qui eſt, de nous aveugler volontairement, d'éteindre le flambeau de l'évidence, de devenir imbécilles par la crainte de trop rapprocher les bêtes de nous?

Qui nous oblige à croire qu'elles peuvent s'élever jusqu'à notre ſphere, & que de nuances en nuances elles arriveront au point de perfection où elles nous égaleront, & où nous pourrons les inſtruire de tout ce que nous voudrons leur apprendre? Leur intelligence toujours reſſerrée dans les bornes des objets ſenſibles, avec leſquels ſeuls elle a des rapports, ne s'élancera jamais d'un vol hardi juſqu'à celui même qui produit les intelligences de tous les ordres, & qui a fixé à chacune la meſure qu'elle ne paſſera jamais.

Dans le ſyſtême général qui enveloppe tous les êtres animés, il eſt un point d'où ils partent tous. Ce point eſt la ſenſation qu'on peut regarder comme le tronc d'où ſortent les diverſes facultés dont ils ſont ornés, & qui ſe ramifient plus ou moins en raiſon des beſoins. Chacun de ces beſoins ſuppoſe dans l'ame une certaine liaiſon d'idées, auxquelles correſpondent certains mouvemens du corps. Il eſt curieux de voir comment le premier germe de ſenſation qui nous eſt commun avec les bêtes, met entr'elles & nous, par ſon ſeul développement, une différence ſi prodigieuſe. Les mouvemens qui ne paroiſſent chez elles, que l'effet d'un inſtinct aveugle, ſe transforment chez nous en vices ou en vertus, & nos connoiſſances ſemblent s'étendre avec l'univers.

Ceux qui ont dégradé les animaux, afin d'élever l'homme, lui ont certainement fait une injure, puiſqu'ils ont cru que ſa dignité n'étoit pas perſonnelle ni indépendante des qualités que l'expérience & le ſentiment nous forcent de reconnoître dans ces êtres ſentans. S'agit-il donc, pour pouvoir lui donner la préférence ſur eux, de mentir en ſa faveur? Manqueroit-il d'avantages réels & aſſez brillans par leſquels on pût établir ſa ſupériorité, pour qu'on fût

obligé de recourir à des reſſources qui ne le rendroient pas en effet plus grand? Loin de nous ces moyens honteux que la vérité déſavoue. Sans rien ôter aux bêtes de ce que la nature leur a diſpenſé, nous trouverons ſuffiſamment dans l'homme ce qu'il faut pour l'en diſtinguer d'une maniere glorieuſe, & pour reconnoître la place éminente qui lui eſt aſſignée par l'Auteur de la nature.

Tant que la comparaiſon ſera des hommes aux animaux, & qu'elle ne roulera qu'entr'eux; elle ne ſauroit être qu'avantageuſe aux premiers. D'un côté nous voyons en nous des êtres qui étendent leurs recherches dans les régions les plus éloignées de ce globe, & au-delà de ce globe juſqu'aux planetes & aux corps céleſtes, qui jettant un regard en arriere, pour conſidérer la premiere origine des humains, le ramenent dans l'avenir, pour y voir l'influence que leurs actions auront ſur la poſtérité, & le jugement qu'elle en portera; qui remontent des effets aux cauſes les plus éloignées & les plus compliquées; qui des phénomenes particuliers tirent des principes généraux; qui s'inſtruiſent par leurs fautes, corrigent leurs mépriſes, & font ſervir leurs erreurs à leur propre avantage. De l'autre côté nous voyons dans les animaux des êtres que

leur inſtinct entraîne toujours au dehors, & dans qui nous ne découvrons rien qui puiſſe les faire réfléchir ſur eux pour obſerver ce qu'ils ſont; des êtres uniquement ſenſibles au préſent, ſans prévoyance pour l'avenir qui n'exiſte point pour eux; des êtres bornés à un petit nombre de beſoins, qui, exerçant peu leurs facultés, les font arriver en peu de temps au degré de perfection dont ils ſont ſuſceptibles, & au-delà deſquels ils ne ſauroient jamais s'avancer d'un ſeul pas. Quelle immenſe différence n'y a-t-il pas entre ces deux différentes eſpeces d'êtres, & comment ne concevrions-nous pas la plus haute idée des uns en les comparant aux autres?

Mais ſi l'orgueil de l'homme eſt bien juſtifié dans ſon parallele avec les animaux, il n'en eſt pas de même lorſqu'il en forme un nouveau entre lui & des êtres plus parfaits. A meſure qu'il étend ſes idées de ſageſſe & de vertu qu'il leur tranſporte, il ſent en quelque maniere évanouir la différence qui reſte entre lui & les animaux. L'homme eſt certainement beaucoup plus éloigné d'une entiere perfection, & même de ſes propres idées de perfection, que les animaux ne le ſont de l'homme. Il n'eſt donc point étonnant qu'en comparant le degré où il poſſede ſes perfections, à celui où il les

croit possibles dans des êtres plus élevés que lui, il ne se regarde comme vil & méprisable. Mais cela seul qu'il est fort éloigné de ses propres idées de perfection, met entre lui & les animaux une différence si réellement considérable, qu'il n'y a qu'une comparaison avec ce qu'il y a de plus grand, qui puisse la faire paroître de peu d'importance.

Soit qu'on ait égard à la formation de langage, dont l'étendue donne à l'homme tant d'avantage sur la bête : soit qu'on s'arrête sur le privilege de l'Ecriture qui fixe & perpétue ses connoissances : soit qu'on fasse valoir l'invention & le progrès de ses différents Arts ; soit qu'on étudie ses passions qui sont le résultat de ses besoins & qui exercent si fort son esprit ; soit qu'on le considere en qualité d'être moral, acquérant la connoissance des principes de la morale & formant des sociétés civiles ; soit enfin que toute sa dignité paroisse dans la connoissance qu'il acquiert de Dieu, & dans sa disposition naturelle à l'adoration & au culte de la Divinité : qui osera nier que tous ces traits, qui concourent à nous donner une juste idée de l'homme, l'élevent infiniment au-dessus des bêtes, & laissent entr'elles & lui un intervalle que rien ne pourra jamais remplir?

SECOND ARTICLE.

De l'origine de l'homme. Est-il une production de la nature, c'est-à-dire, dans le sens attaché au mot NATURE *qu'on suppose dénuée de sentiment & d'intelligence? a-t-il été formé par les combinaisons de la matiere & du mouvement?*

DAns la foule d'objets que nous présente ce vaste globe que nous habitons, ceux qui tiennent le premier rang sont les animaux, parmi lesquels nous devons nous ranger, n'ayant au-dessus d'eux, à ne considérer que la partie matérielle de notre être, que quelques rapports de plus avec les choses qui nous environnent, tels que ceux que nous donnent la langue & la main. Si à force de voir des merveilles nous n'avions pas pris l'habitude de n'y point réfléchir, pourrions-nous être insensibles à la forme admirable des animaux, à l'infinie variété de leurs especes, à cette multitude de ressorts, de forces, de machines & de mouvemens qui composent leurs corps?

Mais si nous portons notre vue sur l'homme, est-il un être dans la nature qui ait reçu des membres si fermes & pourtant si souples, si déliés & pourtant si vigoureux, composés d'un si grand nombre d'articulations, de fibres, de muscles,

muscles, de cartilages, & pourtant d'une forme si adoucie, si arrondie, si réguliere; des membres enfin qui agissent, se plient, se combinent en tant de sens divers, & qui, si bien proportionnés à leurs usages propres, suppléent encore si bien à leurs besoins mutuels! Si l'animal est, selon notre façon d'appercevoir, l'ouvrage le plus complet de la nature, l'homme en est le chef-d'œuvre.

Depuis que l'esprit philosophique a pris l'essor parmi nous, nous sommes inondés d'une foule de livres qui ont pour objet l'homme & les moyens de le perfectionner. Nous avons été jusqu'ici, si l'on en croit ceux qui se veulent donner pour maîtres, dans les ténebres sur cette question intéressante. L'homme nous a échappé dans la partie la plus importante qui regarde sa morale, ses devoirs, sa politique & tous les moyens qui peuvent le conduire au bonheur. Pour peu que nous soyons dociles à leurs leçons, ils ne nous promettent pas moins que de remplir notre esprit d'idées saines, & nos cœurs de sentimens nobles & vertueux. Ils doivent établir la meilleure administration, en la rappellant à ses principes aussi simples qu'infaillibles; & comme, selon ces sages, tout ce qui se trouve dans la région des possibles, doit se réaliser un jour, ils ne doutent point

de l'existence future de la République qu'ils ont imaginée, où les intérêts des Souverains seront confondus avec ceux de leurs Sujets, & les intérêts de chacun des Sujets avec ceux de leurs Associés.

Il seroit inutile de leur demander s'ils croient un Dieu, & ce qu'ils entendent sous ce nom; s'il y a une Providence, si nous avons une ame, quelle est sa nature & sa destinée, si on doit attendre une vie à venir. Ils font profession d'ignorer toutes ces choses comme autant de questions superflues, sur lesquelles même il est dangereux de prendre parti : nous n'avons pas besoin de ces dogmes pour être vertueux. Les Loix civiles, notre intérêt temporel, les peines & les récompenses de cette vie; voilà, selon eux, l'unique ressort capable de rendre l'homme sage & heureux.

Le faux Mirabaud, dans ses *systêmes de la nature*, dit que l'homme est une production de la nature. Mais quelle est *la nature*? Voilà sur quoi il auroit dû nous instruire. A-t-il été produit de toute éternité? Mais comment prouver cette assertion?

Quelque effort que l'on fasse, il faut toujours en venir à une premiere cause, à laquelle on puisse attacher cette chaîne immense de causes & d'effets, qui sans cesse découlent

les uns des autres. S'il elle n'eſt ſuſpendue nulle part, il faut néceſſairement qu'elle tombe, malgré l'enchaînement de ſes parties. Tout ce qui eſt ſuſceptible d'augmentation juſqu'à l'infini, ne ſauroit être infini, parce que ce qui ne ſe fait que ſous l'hypotheſe de l'infini ne ſe fait jamais. Une ſérie infinie d'effets forme dans l'eſprit une vraie contradiction. Comment peut-elle être infinie, ſi la poſſibilité d'y ajouter de nouveaux termes ne peut jamais ceſſer? D'ailleurs qu'eſt-ce que des effets à la tête deſquels on ne rencontre point de cauſe? Quand les Géometres parlent d'infinités, ce ſont des approximations à l'infini, & jamais des infinités actuelles &, pour ainſi dire, achevées. Le nombre des hommes qui ont juſqu'ici paru ſur la terre, n'eſt donc pas infini, puiſqu'il va toujours en augmentant. Or ſi l'homme exiſtoit de toute éternité, il y en auroit eu une infinité; & comme l'infini ne s'épuiſe jamais, il eût été impoſſible d'arriver juſqu'à nous qui fermons la grande chaîne des hommes. Il eſt donc abſurde de ſe figurer les hommes éternellement exiſtans. Rien n'eſt éternel que ce qui exiſte par ſoi-même. Les hommes ſont bien loin d'être dans ce cas, & par conſéquent de l'éternité. Tout ce qui ſuppoſe une ſucceſſion & qui eſt relatif à des nombres, à des quan-

tités, ne sauroit être infini. Quand donc on ne pourroit concevoir que la cause qui agit continuellement & visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas toujours agi; on ne pourroit néanmoins, sans blesser la raison, être porté à croire que le monde a toujours émané de cette cause primitive & nécessaire, comme la lumiere émane du soleil, ni croire éternelles les œuvres du Créateur. La conséquence s'en fait sentir en ce que ce sont des effets & des effets successifs. S'il nous eût fallu attendre qu'une race infinie d'hommes nous eût précédés, notre tour ne venant jamais, jamais nous ne fussions arrivés à la lumiere, d'autant que cette race d'hommes auroit été inépuisable. Il faut donc supposer un point dans l'éternité où l'homme n'étoit pas encore.

Mais l'homme est-il une production instantanée d'une nature aveugle & brute?

L'homme, dans le systême des Athées, est une production de la nature, qui a produit tous les animaux à l'aide des combinaisons de la matiere, qu'ils supposent dans une action continuelle. Mais ce qui rend le prodige impossible, c'est qu'ils en font honneur à une nature dénuée de sentiment & d'intelligence. Comment cette ouvriere de l'homme, dont elle

n'a pas la moindre idée, a-t-elle exécuté son ouvrage ? Quand on fait attention que tout y est moyen & fins, que tout y est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chymie, on ne peut se défendre d'un étonnement qui renverse toutes nos idées, & qui ne sauroit allier la raison avec un sentiment qu'elle combat de toutes ses forces.

La nature, dit-on, est l'ouvrier & l'ouvrage, c'est dans son sein que tout se fait ; elle est un attelier immense pourvu de matériaux, & qui fait les instrumens dont elle se sert pour agir. Tous ses ouvrages sont des effets de son énergie & des agens ou causes qu'elle fait, qu'elle renferme & qu'elle met en action. Des élémens éternels, increéés, indestructibles, toujours en mouvement, en se combinant diversement, font éclore tous les êtres. Ils n'ont besoin pour cela que de leurs propriétés soit particulieres soit réunies, & du mouvement qui leur est essentiel, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger, les façonner, les combiner, les conserver & les dissoudre.

De quelque maniere qu'on envisage les choses, les mêmes effets ne peuvent être produits par un agent, qu'il n'agisse uniformément,

en se conformant à des loix fixes & invariables. Or si l'agent est aveugle, comment s'y conformera-t-il, & comment son activité ne s'écartera-t-elle jamais des routes qu'il faut tenir pour ne pas les violer? La nécessité, dit-on, lui tient lieu d'un guide sûr & infaillible, comme si elle-même, qui n'est qu'un mouvement aveugle & impétueux, pouvoit diriger la marche de l'agent sur des loix qu'elle ne connoît pas plus que lui. Des loix qui mettent par-tout l'ordre & la régularité, sans que cet ordre & cette régularité aient été prévus, m'épouvantent. Comment peuvent-elles être exécutées par une cause qui ne les connoît point, & qui ne sait pas même qu'elle soit au monde? Voilà, métaphysiquement parlant, l'endroit foible de l'Athéisme, & l'écueil où viennent se briser tous ses défenseurs. Car enfin, si c'est à une nature aveugle que l'homme doit sa formation, il s'ensuit qu'elle a fait l'homme, comme le Bourgeois gentilhomme fait de la prose sans le savoir.

La nature, diront ceux qui en ont fait la rivale de la divinité, n'a-t-elle pas à son commandement les élémens particuliers de l'homme, épars & confondus dans la masse de la matiere? Soit: mais si la nature qui les a élaborés ne sait où les prendre, puisqu'elle ne

les connoît pas, il faudra qu'elle attende que le hasard les rassemble, pour qu'elle puisse les ranger tout juste dans le bel-ordre où nous les voyons; ordre qui surpasse tout ce que l'art a pu produire, & tout ce que l'esprit peut concevoir. Ce n'est pas là le plus étonnant. Il faut encore animer la statue, &, comme un nouveau Prométhée, lui donner la vie, le sentiment & la faculté de raisonner. La nature n'ayant pour matériaux que des atomes, êtres bruts & morts, sera obligée de tirer la vie du sein de la mort, & l'intelligence du fond d'une matiere inanimée. C'est déjà beaucoup de faire naître, dans un corps organisé, du mouvement, de la sensation, des idées, des sentimens, des passions, sur-tout quand on manque de toutes ces choses-là. Mais cette même nature, pour s'épargner la peine de former à si grands frais chaque individu, combinera, & toujours sans le savoir, les élémens dont elle s'étoit servie pour faire l'homme, de maniere à les arranger en mâle & en femelle, & à étendre leur espece par la voie de la génération. Que feroit-elle de plus, si elle étoit intelligente? Les organes de la génération destinés à perpétuer les especes, sont, sans doute, un méchanisme admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce méchanisme, est encore plus admi-

rable. Epicure devoit avouer que le plaiſir eſt divin, & que ce plaiſir eſt une cauſe finale; par laquelle ſont produits ces êtres ſenſibles qui n'ont pu ſe donner la ſenſation.

La loi de continuité, ſuivant laquelle la nature deſcend par degrés & par nuances imperceptibles, d'un animal qui nous paroît le plus parfait a celui qui l'eſt le moins, & de celui-ci au végétal, ainſi que du végétal le plus parfait à celui qui l'eſt le moins, & de celui-ci au minéral pour deſcendre encore plus bas, fait depuis quelque temps beaucoup de bruit dans le monde philoſophique. Cette loi, nous dit-on, eſt la clef du ſyſtême univerſel & la baſe de toute la vraie philoſophie. Il eſt ſeulement étonnant qu'après avoir été reconnue par les naturaliſtes, & en avoir obtenu les hommages, ils ſoient épouvantés de la marche hardie qu'elle exige d'eux, pour la ſuivre par-tout où elle les conduit naturellement.

Si j'ai bien compris la penſée des partiſans de la Loi de continuité, cette progreſſion deſcendant comme infinie des animaux les plus parfaits au minéral le plus brut, a pour but de nous perſuader que toutes ces diverſes préparations de la nature peuvent avoir pour dernier terme une machine intelligente & libre. Depuis le minéral le plus brut juſqu'à l'hom-

me, tous les êtres intermédiaires sont sensibles : depuis l'homme jusqu'à l'atôme, le sentiment s'affoiblit par une gradation finement nuancée. C'est ainsi que la nature, embrassant tout le systême des êtres, depuis ces globes enflammés qui roulent dans le vague de l'espace, jusqu'à cette vile poussiere que nous foulons aux pieds, les a tous formés sur le même plan, & leur a dit à tous : *soyez sensibles afin de jouir de votre existence.*

Nous reconnoissons volontiers l'homme pour le chef-d'œuvre de la nature dans notre monde sensible : mais qu'il ne differe des autres êtres que du plus ou du moins, qu'ils aient tous la même essence que lui, qu'il paroisse seulement à la tête de tous, & qu'ils partagent, quant au fond & à la substance, quoique dans un moindre degré de perfection, toutes les facultés & toutes les propriétés de l'homme leur chef, comme étant le premier & le plus parfait de leur espece ; c'est une supposition purement gratuite & démentie par les opérations de la nature même, qui en a fait un être d'une classe à part.

C'est une assez plaisante idée que ces essais de la nature qui apprend à faire l'homme. En nous y conformant un moment, la conséquence que nous en tirons, c'est que l'hom-

me, avant d'arriver au monde, y a été précédé par tous les êtres qui ont ſervi à la nature de moyens pour procéder à ſa formation. Il eſt le dernier terme qu'a dû avoir leur progreſſion graduelle dans l'échelle naturelle des êtres. D'après cette façon d'enviſager les choſes, ce qui s'apperçoit, dans la ſuite prodigieuſement variée des animaux inférieurs à l'homme, c'eſt l'homme même vers lequel la nature en travail s'avance lentement en tâtonnant & en s'eſſayant par différentes ébauches.

Dans tous ces procédés de la nature qui aime à ſe traveſtir, & dont les différens déguiſemens, laiſſant échapper tantôt une partie, tantôt l'autre, donnent quelque eſpérance à ceux qui la ſuivent avec aſſiduité, de la connoître toujours de plus en plus, je ne vois autre choſe ſinon qu'il regne une unité de deſſein dans tous ſes ouvrages qu'elle a combinée avec la plus grande variété poſſible, & que le plus parfait de ſes ouvrages eſt l'homme. En prenant ſon corps pour le module phyſique de tous les êtres vivans, & les ayant meſurés, ſondés, comparés dans toutes leurs parties, il a vu que la forme de tout ce qui reſpire eſt à-peu-près la même; que ſon anatomie comparée à celle de l'animal n'en differe point; qu'on trouve toujours le même fond d'organi-

ſation, les mêmes ſens, les mêmes viſceres, les mêmes os, la même chair, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les ſolides; qu'il y a dans tous un cœur, des veines & des arteres; dans tous les mêmes organes de circulation, de reſpiration, de digeſtion, de nutrition, d'excrétion; dans tous une charpente ſolide, compoſée des mêmes pieces aſſemblées à-peu-près de la même maniere. Ce plan bien ſaiſi par l'eſprit humain, eſt un exèmplaire fidele de la nature vivante. Il indique manifeſtement qu'en créant les animaux, l'Etre ſuprême n'a voulu employer qu'une idée, & la varier en même temps de toutes les manieres poſſibles, afin que l'homme pût admirer également & la magnificence de l'exécution, & la ſimplicité du deſſein.

Si la nature, en variant ſes ouvrages, a conſtamment fixé ſes regards ſur l'homme pour le faire ſervir de modele à tous les êtres, elle en avoit donc conçu l'idée. Eſt-ce qu'il lui en auroit coûté davantage pour travailler l'homme que pour faire tout autre animal? Pourquoi falloit-il qu'elle ébauchât tant d'êtres, qu'elle fît tant d'eſſais, qu'elle s'y prît de tant de manieres différentes, pour amener une organiſation auſſi ſavante & auſſi merveilleuſe

que celle de l'homme ? Une telle nature ressembleroit beaucoup à celle d'Epicure, & ce ne seroit que par hazard qu'elle auroit rencontré l'homme sur son chemin, qu'elle auroit produit un être capable de la connoître, réduite elle-même à ignorer éternellement l'existence de son chef-d'œuvre. Mais si vous la supposez intelligente, vous devez dès ce moment ne la plus voir que comme un habile ouvrier qui se joue de toutes les organisations les plus fines & les plus compliquées. Il ne lui a point fallu de temps pour apprendre à faire l'homme. Ce seroit en quelque sorte nous égaler à elle, que de la représenter comme devenant plus industrieuse à mesure qu'elle s'exerce davantage. Ce n'est point sous ces traits que nous la peint son sublime Interprete.

» Que sont nos Phidias, dit-il, lorsqu'ils » donnent une forme à la matiere brute? A » force d'art & de temps ils parviennent à » faire une surface qui représente exactement » les dehors de l'objet qu'ils se sont proposé : » Chaque point de cette surface qu'ils ont » créée, leur a coûté mille combinaisons : leur » génie a marché droit sur autant de lignes » qu'il y a de traits dans leur figure, le moin- » dre écart l'auroit déformée ; ce marbre si » parfait qu'il semble respirer, n'est donc

» qu'une multitude de points auxquels l'artifte
» n'eft arrivé qu'avec peine & fucceffivement ;
» parce que l'efprit humain ne faififfant à la
» fois qu'une feule dimenfion, & nos fens ne
» s'appliquant qu'aux furfaces, nous ne pou-
» vons pénétrer la matiere, nous ne favons
» que l'effleurer : la nature au contraire fait la
» braffer & la remuer à fond : elle produit fes
» formes par des actes prefqu'inftantanés ; elle
» les développe en les étendant à la fois dans
» les trois dimenfions ; en même temps que
» fon mouvement atteint à la furface, les for-
» ces pénétrantes dont elle eft animée, ope-
» rent à l'intérieur ; chaque molécule eft pé-
» nétrée ; le plus petit atôme, dès qu'elle veut
» l'employer, eft forcé d'obéir ; elle agit donc
» en tout fens, elle travaille en avant, en
» arriere, en bas, en haut, à droite, à gau-
» che, de tous côtés à la fois, & par confé-
» quent elle embraffe non-feulement la fur-
» face, mais le volume, la maffe & le folide
» entier dans toutes fes parties : auffi quelle
» différence dans le produit, quelle compa-
» raifon de la ftatue au corps organifé ! mais
» auffi quelle inégalité dans la puiffance !
» quelle difproportion dans les inftrumens !
» l'homme ne peut employer que la force qu'il
» a : borné à une petite quantité de mouve-

» ment qu'il ne peut communiquer que par
» la voie de l'impulsion, il ne peut agir que
» sur les surfaces; & lorsque, pour tâcher de
» les mieux connoître, il les ouvre, il les di-
» vise, il les sépare, il ne voit & ne touche
» encore que des surfaces : pour pénétrer l'in-
» térieur, il lui faudroit une partie de cette
» force qui agit sur la masse, qui fait la pe-
» santeur & qui est le principal instrument de
» la nature; si l'homme pouvoit disposer de
» cette force pénétrante, comme il dispose de
» cette impulsion; si seulement il avoit un
» sens qui y fût relatif, il verroit le fond de
» la matiere; il pourroit l'arranger en petit,
» comme la nature la travaille en grand :
» c'est donc faute d'instrumens, que l'art de
» l'homme ne peut approcher de celui de la
» nature; ses figures, ses reliefs, ses tableaux,
» ses desseins ne sont que des surfaces ou des
» imitations de surfaces, parce que les images
» qu'il reçoit par ses sens sont toutes super-
» ficielles, & qu'il n'a nul moyen de leur
» donner du corps. « (Tom. XIV. in-4to. de
» l'Histoire naturelle.)

Tout ce qui sort des mains de la nature, s'exécute donc tout-à-la fois & non par parties. C'est par un seul jet, si l'on peut ainsi parler, qu'elle travaille en dehors & en dedans, que

l'extenſion de ſon ouvrage ſe fait enſemble dans les trois dimenſions, que les parties augmentent proportionellement au tout, & le tout proportionellement aux parties, que la forme ſe conſerve & demeure toujours la même juſqu'à ce développement entier. Les loix de la force attractive, ſous l'impreſſion de laquelle s'exécutent tant d'ouvrages ſi bien ordonnés, & où l'eſprit ſe perd, tant il eſt inférieur à l'art divin au coin duquel ils ſont marqués; décelent, ſans doute, une intelligence infinie.

Si les ouvrages de la nature comparés à ceux des hommes, l'emportent ſur eux tant par la puiſſance & par les inſtrumens, que par la beauté du deſſein & le réſultat des accords, croira-t-on que, ſi la nature eſt plus puiſſante que nous, elle eſt en revanche moins éclairée, ou plutôt qu'elle n'eſt qu'une puiſſance brute, néceſſaire, impérieuſe, laquelle agit néanmoins lentement & par degrés?

Qu'on rabaiſſe, tant qu'on voudra, l'homme, il ſe diſtinguera toujours entre tous les animaux, tant par l'attitude que la nature lui a donnée en tournant ſes regards vers le ciel, que par la raiſon ſublime dont elle l'a doué. Si par la forme extérieure de ſon corps, il ne differe pas extrêmement de l'Orang-Outang, par quel intervalle immenſe n'en eſt-il pas ſéparé,

puiſqu'à l'intérieur il eſt rempli par la penſée & au dehors par la parole ? L'animal, le plus organiſé en apparence, s'il eut été vivifié par l'eſprit, auroit primé ſur tous les autres, & feroit devenu le rival de l'homme. Dans toutes les claſſes d'animaux, il n'y en a pas une ſeule qui ait revendiqué la ſupériorité que la nature lui paroît avoir accordée. L'homme ſeul a ſenti qu'il étoit fait pour commander à tous les animaux, non parce qu'il eſt le plus parfait, le plus fort & le plus adroit : s'il n'étoit que le premier du même ordre, les ſecours ſe réuniroient pour lui diſputer l'empire; mais c'eſt par la ſupériorité de nature qu'il regne & commande; il a la raiſon en partage, & dès lors il eſt le maître des êtres qui ne l'ont pas. Le rayon divin dont il eſt animé, l'anoblit & l'éleve au-deſſus du reſte des animaux. Qu'il s'examine, s'analyſe & s'approfondiſſe, il reconnoîtra bientôt la Nobleſſe de ſon être; il ſentira l'exiſtence de ſon ame; il ceſſera de s'avilir & verra d'un coup d'œil la diſtance infinie que l'Etre ſuprême a miſe entre les bêtes & lui.

Quoique nous ne puiſſions aſſigner la derniere limite qui ſépare l'homme de l'animal, il n'eſt pas moins conſtant par des expériences auſſi anciennes que le monde, qu'ils marchent l'un & l'autre ſur deux lignes bien différentes.

rentes. Tout a changé autour de l'homme depuis l'établissement des Sociétés civiles, tandis que tout est de même autour des bêtes. Les siecles s'écoulent sans que leurs diverses especes se perfectionnent. L'individu est le seul qui soit susceptible de quelque perfectibilité ; mais comme elle n'est pas celle de l'espece, elle a très-peu d'influence. La perfectibilité de l'individu est commune à l'homme & aux animaux ; elle est le produit de leur éducation individuelle : son principal effet dans l'homme est moins d'instruire l'ame ou de perfectionner ses opérations spirituelles, que de modifier les organes matériels, & de leur procurer l'état le plus favorable à l'exercice du principe pensant. Mais outre cette éducation individuelle, il y en a une de l'espece qui n'appartient qu'à l'homme ; on peut la regarder comme le grand caractere qui met entre nous & les animaux une différence extrême. Elle n'a pas échappé à la sagacité de l'éloquent Auteur de l'Histoire naturelle.

L'avantage que quelques Philosophes, fiers censeurs de l'humanité, ont paru vouloir tirer en faveur des animaux, pour les égaler à nous, en insistant beaucoup sur ce que nous sommes plus lents à nous perfectionner qu'ils ne le sont, disparoît absolument, & ne sert qu'à nous mon-

trer l'infinie diſtance qui nous ſépare d'eux; en ce que la perfection de leur eſpece eſt autant inférieure à la nôtre, qu'elle parvient plus rapidement au point de ſa maturité. La perfection de la nôtre nous occupe toute notre vie, ſans que nous puiſſions en remplir la meſure; & ſans l'attente d'une autre vie où il nous ſera donné de la compléter, la nature nous auroit traités en vraie marâtre, en nous bornant à un eſpace de temps, auquel nous n'aurions pu donner à notre être une extenſion que nous ſentons bien qui lui manque. Je ne ſais où Mr. Rouſſeau a pris que tous les progrès ultérieurs, depuis l'établiſſement des Sociétés civiles, ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'eſpece. C'eſt au contraire à la perfection de l'eſpece que l'individu eſt redevable de celle qu'il acquiert; & cette qualité, propre à l'homme, eſt une ligne de ſéparation que nous pouvons tirer hardiment entre lui & les animaux. Tandis que ceux-ci ſont bornés à une éducation purement individuelle par leur nature même, celui-là reçoit encore celle de l'eſpece, dont il eſt ſuſceptible par la longue habitude de vivre avec ſes parens, dont la nature a fait une néceſſité pour lui.

A-t-on pu donc aſſez méconnoître l'homme

pour penſer qu'on mériteroit très-bien de lui, ſi, en exagérant les malheurs de la Société, on pouvoit lui en inſpirer du dégoût, l'engager à rebrouſſer chemin, à retourner en arriere pour ſe rapprocher davantage de l'animal, ſi décriant ſes Arts & ſes Sciences, on parvenoit à lui faire une ſorte de honte de les avoir cultivés; ſi on lui montroit par-tout ſon intelligence comme le préſent le plus fatal qu'il ait reçu de la nature, la comparant à la boëte de Pandore, d'où ſortirent tous les maux qui ont déſolé notre globe? Dans l'état de nature qu'on ſe plaît à feindre, on auroit empêché qu'il n'y eût du bien moral par la crainte d'y voir du mal moral. » Qu'importe, fait dire Mr. de » Buffon à un de ces Philoſophes miſantropes, » qu'importe, qu'il y eût des vertus dans l'é- » tat de nature, s'il y avoit du bonheur, ſi » l'homme dans cet état étoit ſeulement moins » malheureux qu'il ne l'eſt? la liberté, la ſanté, » la force, ne ſont-elles pas préférables à la » molleſſe, à la ſenſualité, à la volupté mê- » me, accompagnées de l'eſclavage? La pri- » vation des peines vaut bien l'uſage des plai- » ſirs; & pour être heureux que faut-il ſinon » de ne rien déſirer? " (Hiſt. Nat. Tome VII in 4°. art. des Animaux carnaſſiers.) » Si cela » eſt, diſons, en même-temps, avec l'Hiſto-

» rien de la Nature, qu'il est plus doux de vé-
» géter que de vivre, de ne rien appéter que
» de satisfaire son appétit, de dormir d'un som-
» meil apathique, que d'ouvrir les yeux pour
» voir & pour sentir; consentons à laisser no-
» tre ame dans l'engourdissement, notre esprit
» dans les ténebres, à ne nous jamais servir
» ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-
» dessous des animaux, à n'être enfin que des
» masses de matiere brute, attachées à la terre. «

Le résultat de tout ce que nous venons de dire, est que l'homme, dans la nature, est une espece fortement prononcée, que le Sceau divin y a tellement appuyé, que jamais aucune espece d'animal ne pourra s'y confondre, que les principaux traits qui le caractérisent, sont ineffaçables & permanens à jamais.

L'organisation des animaux annonce-t-elle un Dieu? Aux yeux de Newton, l'uniformité observée dans la construction des animaux, leur organisation merveilleuse & remplie d'utilités, étoient des preuves convaincantes de l'existence d'un Créateur tout sage & tout puissant. Mr. de Maupertuis rejetta cette preuve comme foible & de nul poids, pour lui en substituer une de sa façon, dont l'objet est de prouver l'existence de Dieu, par des phénomenes dont la simplicité & l'universalité ne

ſouffrent aucune exception & ne laiſſent aucune équivoque. Les Savans n'ont pas balancé entre Newton & Maupertuis. Il leur a paru que ce dernier avoit tort de reſſuſciter les pitoyables argumens des Epicuriens. S'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouche, des pieds ſans tête, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece, qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver; pourquoi nul de ces eſſais informes ne frappe-t-il plus nos regards? Après la deſcription qu'il a faite du ſerpent, dont il nous montre le nombre prodigieux de vertebres qui donnent à ſon corps tant de flexibilité, ſa forme longue & pointue qui le rend propre à s'enfoncer dans la terre, la peau lubrique & écailleuſe dont il eſt couvert & ſans laquelle il ſe ſeroit bleſſé en rampant continuellement, ou déchiré en paſſant par les trous où il ſe cache; comment un ſi grand appareil dans cet animal ne lui a-t-il pas fait toucher au doigt l'art tout divin qu'il a fallu pour le conſtruire? Et parce que la dent de cet animal tue l'homme, en a-t-il été moins fait par celui qui a ordonné les exiſtences? dois-je blaſphémer où je dois adorer? Incapable d'atteindre à tout l'art qu'ont exigé les corps des animaux qui ſont des machines compliquées, en déroberai-je la gloire à une cauſe intelligente, pour

la tranſporter à une méchanique aveugle ? Mais quand l'eſprit pourroit balancer entre ce que peut une force aveugle & ce qui doit être attribué à une cauſe intelligente, la ſenſation des animaux & l'intelligence de l'homme ne devroient-elles pas faire taire ici le ſcepticiſme ? Des combinaiſons produites par le hazard pourroient-elles produire à leur tour cette ſenſation & cette intelligence ? D'ailleurs le ſentiment qui fait la vie, les appétits & les organes qui la conſervent, le plaiſir répandu ſur tous nos ſens, ont fait dire agréablement à Mr. de Voltaire, qu'il y avoit là de quoi faire bénir Dieu dans un pays d'Athées. La ſenſation & l'intelligence auront toujours de quoi confondre tous ceux qui traitent avec mépris les cauſes finales ſi habilement employées par Cicéron & par Newton.

Le célébre Fontenelle, non moins frappé que ces deux hommes illuſtres, de la preuve qui réſulte en faveur de l'exiſtence de Dieu, de l'organiſation des animaux, dit que l'Aſtronomie & l'Anatomie ſont les deux ſciences qui nous offrent le plus ſenſiblement deux grands caracteres du Créateur ; l'une, ſon immenſité, par les diſtances, la grandeur & le nombre des Corps céleſtes ; l'autre, ſon intelligence infinie, par la méchanique des ani-

maux; que la véritable Phyſique s'éleve juſqu'à devenir une eſpece de Théologie.

Cet argument avoit fait une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de cet ingénieux Ecrivain, qu'il ne put réſiſter à la tentation de l'eſquiſſer dans un Fragment ſur l'exiſtence de Dieu, qu'il termine par cette réflexion très-philoſophique. » Les Cieux & les Aſtres ſont des ob-
» jets plus éclatans pour les yeux ; mais ils
» n'ont peut-être pas pour la raiſon des mar-
» ques plus ſûres de l'action de leur Auteur.
» Les plus grands ouvrages ne ſont pas tou-
» jours ceux qui parlent le plus de leur Ou-
» vrier. Que je voie une montagne applanie,
» je ne ſais ſi cela s'eſt fait par l'ordre d'un
» Prince, ou par un tremblement de terre ;
» mais je ſuis aſſuré que c'eſt par l'ordre d'un
» Prince, ſi je vois ſur une petite colonne
» une inſcription de deux lignes. Il paroît que
» ce ſont les animaux qui portent, pour ainſi
» dire, l'inſcription la plus nette, & qui nous
» apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Au-
» teur de l'Univers. «

Le myſtere le plus incompréhenſible de la nature, la formation des animaux, a toujours été un écueil pour ceux qui en ont voulu approfondir les phénomenes. Le faux Mirabaud, à qui le titre de ſon livre paroît avoir per-

ſuadé qu'elle l'avoit choiſi pour être ſon fidele interprete & pour être le confident de tous ſes ſecrets, n'eſt nullement étonné des effets étendus, variés & compliqués, que nous trouvons dans ceux de ſes ouvrages que nous prenons la peine de méditer. Qu'elle produiſe une pierre ou une tête organiſée comme celle de Newton, l'un & l'autre effet eſt également intelligible pour lui. On diroit qu'il a reçu d'elle en partage un ſens relatif à la force pénétrante qui agit ſur la maſſe de la matiere, & qu'il en voit le fond. Il n'eſt étonné de rien. Elle lui a appris, ſans doute, qu'elle peut tout, & qu'elle n'a pas beſoin, comme nous, d'intelligence. Il eſt vrai que c'eſt à l'aide de notre intelligence que nous produiſons des ouvrages où nous montrons notre induſtrie. Mais la nature n'eſt point induſtrieuſe. Sans rien voir, elle eſt toujours ſûre de trouver ſa route. Nous la jugeons fort induſtrieuſe & fort intelligente, parce que nous proportionnons ſon intelligence & ſon induſtrie à l'étonnement que ſes œuvres produiſent en nous, c'eſt-à-dire, à notre foibleſſe & à notre propre ignorance. Mais ſi nous ſommes ſi ignorans, comment oſons nous affirmer que tout ſe fait ſans Dieu? Et l'Auteur, qui partage notre ignorance, comment eſt-il aſſez hardi

pour mettre ſur le compte de la nature beaucoup d'effets qui exigent peut-être plus d'énergie qu'elle n'en a? Eſt-ce raiſonner de dire que, dès qu'une choſe exiſte, c'eſt une preuve qu'elle a pu la faire? Il faudroit ſavoir qui elle eſt, & ſi tel effet peut en conſéquence lui être attribué.

Mr. de Maupertuis ayant jugé à propos, dans ſon *Eſſai de Coſmologie*, de rayer du nombre des preuves convaincantes, l'argument tiré de l'organiſation des animaux, & ayant même marqué du mépris pour ceux qui le pouſſent juſque dans les plus petits détails de la nature, a, conſéquemment à ſon principe, laiſſé Dieu de côté, lorſqu'il a entrepris d'expliquer le ſyſtême de la nature dans la formation & la réproduction des animaux. Qu'en a-t-il réſulté, c'eſt qu'en s'ouvrant un champ libre, & en donnant l'eſſor à ſes idées, il eſt arrivé à une hypotheſe qui traîne à ſa ſuite les plus terribles conſéquences, puiſqu'elles vont juſqu'à ébranler l'exiſtence de Dieu, comme Mr. Diderot le lui a prouvé dans ſon interprétation de la nature.

L'embarras eſt viſible dans la réponſe de Mr. de Maupertuis aux objections foudroyantes de Mr. Diderot. Il a eu beau, comme Protée, prendre mille formes pour s'échapper, le dilemme dont on le frappe eſt une arme à deux

tranchans dont il n'a pu parer le coup. Avant d'admettre de la pensée dans la matiere, il auroit dû prévoir où une telle entreprise pourroit le mener. C'est se défendre mal que de dire, pour justifier une pareille tentative, qu'on ne sauroit expliquer sans cette propriété les phénomenes de la nature. Eh! qui vous a chargé, célébre Philosophe, d'être l'interprete de la nature? Que ne vous résolvez-vous à être ignorant comme nous? Ne tient-il donc qu'à charger la matiere de propriétés, à mesure qu'on en a besoin pour expliquer les phénomenes, pour qu'on soit reçu à le faire? C'est imiter ces anciens Philosophes, qui n'avoient pas plutôt connoissance d'un nouveau mouvement dans les Cieux, qu'ils fabriquoient de nouveaux cercles, & alloient surchargeant d'épicycles la charpente des Cieux.

Par le tour qu'ont pris les choses, on doit être plus réservé que jamais à accréditer l'opinion qui donne du sentiment à toutes les molécules de la matiere. Avec une pareille hypothese l'on va loin; &, sous prétexte que ce seroit faire un outrage à la Religion, si l'on pensoit que les vérités d'un autre ordre qu'elle propose, reçussent une atteinte des conjectures philosophiques, on s'y livre avec un excès qui mene à l'Athéisme.

Composer un être pensant de parties destituées de sentiment & d'intelligence, c'est une des plus grandes absurdités qu'aient eu à dévorer les matérialistes. Ils ont médité long-temps sur cette difficulté, sans pouvoir la résoudre. Enfin, après y avoir long-temps pensé, ils ont cru l'avoir levée, en nous composant d'atomes doués de quelque degré d'intelligence. Ils ont insulté au systême d'Epicure, qui n'admettoit pour principes dans l'Univers que des atomes, sans sentiment & sans intelligence, capables toutefois de produire, par des rencontres fortuites, une intelligence qui se détruisoit avec l'organisation, lorsque celle-ci venoit à cesser.

Du systême qui composoit mon corps d'une infinité de parties douées de la faculté de penser, il résultoit que j'étois une infinité de personnes, au-lieu que le sentiment me dit que je n'en suis qu'une. Il est évident que le sentiment du *moi* ne sauroit être réparti sur plusieurs êtres pensans, comme la gravitation l'est sur les molécules d'une masse. Cette nouvelle difficulté fut un coup de foudre pour les Matérialistes. Comme c'est le même être qui entend, qui veut, qui retient & en qui se réunissent toutes les perceptions, toutes les fonctions de l'intelligence, ils supposerent un *Maî-*

tre Atome, dans lequel toutes les autres molécules d'une matiere pensante transmettoient leurs perceptions particulieres, & qui, en qualité de Rédacteur, réunissoient leurs opérations, & les donnoit ensuite pour les sciences propres. Mais ce Maître atome est-il matériel? Sans doute. Or toute matiere étant étendue, & par-là même composée, les mêmes questions revenoient, & avec elles la même difficulté. Quelques-uns la trancherent, en faisant un être simple du Maître Atome. Mais en vertu de quelle loi y auroit-il eu des Atomes simples, tandis que les autres auroient été composés? La simplicité du systême demandoit qu'ils fussent tous de même nature. Les Matérialistes ont eu beau essayer de tous les systêmes, ils n'ont fait que varier leur embarras.

TROISIEME ARTICLE.

Quelle a été la premiere Religion du Thëïsme ou du Polythëïsme?

POur décider cette question, il faut examiner quelles ont été les premieres idées de l'homme par rapport à la Divinité? Mr. Hume, dans son *Histoire Naturelle de la Religion*, s'est déclaré pour le Polythéïsme, qu'il prétend être la plus ancienne des Religions, comme l'ido-

lâtrie a été, par une conſéquence néceſſaire, le premier culte Religieux.

Cette queſtion entraîne après elle les conſéquences les plus fâcheuſes. Si l'homme tire ſon origine de Dieu, comment a-t-il pu naître différent de l'Adam qui nous eſt peint dans la Geneſe, paroiſſant tout d'un coup dans le Paradis avec l'uſage parfait de toutes ſes facultés ? Pouvons-nous le concevoir réduit à la condition animale, au ſortir des mains du Créateur, errant ſans police, ſans loix, & imaginer une infinité de ſiecles écoulés dans cet état de dégradation ? Les ténebres inſidieuſement jettées ſur l'origine de l'homme, qu'il eſt toutefois beſoin d'éclaircir, ſemblent annoncer qu'on le regarde plutôt comme une production téméraire, échappée à l'aveugle nature, que comme le fils de Dieu. Telle eſt la difficulté qui ſe préſente à la ſuite de l'hypotheſe de l'Auteur Anglois. Il eſt ſurprenant qu'elle ne l'ait pas arrêté, & qu'il ait gliſſé ſur elle, pour aller ſe perdre dans le labyrinthe du Pyrrhoniſme.

On eſt d'abord étonné que ce Philoſophe, pour l'exécution de ſon entrepriſe, ait laiſſé de côté à deſſein l'Hiſtoire Sacrée, pour ſe jetter tout entier ſur l'Hiſtoire Profane. Eſt-ce donc que les livres de Moïſe, à ne les conſi-

dérer que comme une production humaine, ne ſont pas une Hiſtoire plus digne de foi que les Romans d'Hérodote & de Diodore de Sicile, qui, faute de pouvoir remonter dans l'Antiquité, ſe ſont perdus dans des temps fabuleux ; vuide immenſe qu'ils ont rempli de toutes les rêveries de la mythologie ? A la place des hommes qui leur ont manqué, ils ont mis des Dieux, des Déeſſes, des Demi-Dieux, Auteurs de la race de leurs Rois. C'eſt ainſi que les Grecs ont écrit l'Hiſtoire; & dès lors on ne peut plus les placer à côté de l'Hiſtorien des Hébreux. Laiſſant donc à part l'inſpiration qui donne à ſon Hiſtoire le caractere d'Hiſtoire Sacrée, nous pouvons au moins aſſurer qu'aucune ne peut lui être comparée pour l'authenticité. Par un privilege particulier, elle perce ſeule à travers les épaiſſes ténébres des temps fabuleux, & remonte juſqu'à la naiſſance du genre-humain dont elle fixe la date. Elle a poſé dans la durée du monde, une barriere inſurmontable, qui, en reſſerrant le temps dans des bornes beaucoup plus étroites que ne le veulent les Nations entêtées de leur antiquité, eſt devenue un monument éclatant de vérité, devant lequel ſont tombés tous les calculs chronologiques des Chaldéens, des Chinois, des Indiens, des Egyptiens.

Or cette Hiſtoire ſi propre à donner une baſe ſolide aux faits, comment a-t-elle pu paroître aſſez indifférente à Mr. Hume, pour n'y pas puiſer les connoiſſances dont il avoit beſoin, s'il vouloit découvrir les idées originelles que les hommes ſe ſont faites de la Divinité, & voir le Théïſme dans le berceau du monde? Plus il eſt éloquent à peindre l'imbécillité de l'eſprit humain dans ſes efforts pour ſe former une notion de l'Etre Suprême, plus il a dû ſentir le beſoin qu'avoient les hommes, de n'être point abandonnés à eux-mêmes en matiere de Religion.

Mr. Hume nous dit qu'en remontant au-delà de 17 ſiecles, on trouve tout le genre-humain plongé dans l'idolâtrie. Soit : qu'en peut-il conclure en faveur de ſon opinion! Eh quoi? Dans ce cercle rapide d'événemens qui précipitent ici les Nations civiliſées dans la barbarie, & qui tout près delà en retirent les Nations barbares pour les inſtruire & les polir, peut-on appercevoir quelque ſtabilité pour les choſes humaines? Le goût, la politeſſe, les Arts, les Sciences, les mœurs, les idées, tout eſt ſujet au changement : les connoiſſances humaines ſubiſſent le ſort des Empires; & la Religion, dans la façon de penſer de l'Ecrivain Anglois, appartient à cette claſſe : elle peut donc, dans

la durée des siecles, disparoître & reparoître, se détruire & sortir de ses cendres. Comment a-t-il donc pu, sans avoir fixé l'époque de l'origine du genre-humain, déterminer quelle a été la premiere Religion, du Théïsme ou du Polythéïsme? L'Histoire Profane qui va bientôt se perdre dans les temps fabuleux, ne lui fournit pas même de quoi conjecturer quelle étoit cette Religion. L'ignorance de l'Antiquité a favorisé son systême : mieux connue, elle lui eût fait établir tout le contraire de ce qu'il a écrit.

On se flatteroit en vain de parvenir à sa vraie connoissance sans celle de son génie allégorique & symbolique. Cette derniere manquant, le langage de l'Antiquité, sa Religion, ses usages, ses monumens, ses institutions deviennent pour nous une énigme indéchiffrable. Le génie allégorique mis à l'écart, on est parvenu, en donnant un sens historique aux fables qui composent la mythologie, à méconnoître absolument l'Antiquité, à insulter à ses sages, en les prenant pour des personnes qui, contre leur propre conscience, érigeoient le vice en Dieu, le crime en vertu, n'avoient ni arts ni loix, broutoient l'herbe des champs, & ne purent sortir de cet état que par des hasards inconcevables. En avilissant ainsi l'humanité dans son

ſon origine, je ne ſuis plus ſurpris qu'il ſe ſoit trouvé des Ecrivains qui partant de ce point, ont établi que la Religion Payenne nâquit dans des temps de barbarie atroce, où des Peuples à-peu-près pareils aux brutes, ſe forgerent, par ſtupidité & par crainte, des Divinités terreſtres, regardant comme un Etre Divin, excellent & redoutable, le premier être matériel qui leur venoit dans l'idée; un os, une pierre, un fleuve, un chat, un rat, *&c.* que telles furent les Religions anciennes, & que ce qu'on appelle *allégories*, fut une extravagance de plus pour plâtrer des opinions dont on rougiſſoit & qu'on ne pouvoit détruire. C'eſt ce que Mr. le Préſident Des Broſſes a tenté de prouver dans le livre intitulé, *du culte des Dieux Fétiches, ou parallele de l'ancienne Religion de l'Egypte avec la Religion actuelle de la Nigritie.*

Il eſt à remarquer que l'on ne réuſſit à ſe perſuader que les hommes ont commencé par un Polythéiſme groſſier, qu'en ſuppoſant qu'ils ont formé d'abord des hordes de Sauvages, plus ſemblables à des bêtes qu'à des êtres intelligens; qu'ils ont végété pendant long-temps, abandonnés à eux-mêmes, ſans reſſource, ſans génie, ſans eſprit inventif, manquant de tout & confondus avec la foule des animaux, à la plupart deſquels ils ſe trouvoient par-là prodi-

gieuſement inférieurs. Le même Etre qui les rendit ſuſceptibles de perfectibilité, n'a-t-il pas dû leur en donner le goût dès les premiers inſtans de leur création ? A-t-il pu, durant une ſuite immenſe de ſiecles paſſés dans l'obſcurité, dans l'inaction, dans l'ignorance, dans la privation de toute aiſance & de toute commodité, laiſſer inutile dans eux cette perfectibilité qui les caractériſe ? N'eſt-il pas plus naturel & plus aiſé de comprendre, que, s'ils reconnoiſſent un Créateur, ils ont dû faire dès les premiers inſtans, les pas les plus rapides vers leur perfection phyſique & morale?

La vie ſauvage qu'on attribue aux premiers hommes, jette un voile impénétrable ſur l'antiquité, ou plutôt la défigure entiérement. A la vue d'un ſi triſte tableau, l'on ſent s'évanouir les grandes & importantes vérités qui rendirent la mythologie ſi recommandable dès les premiers temps; & au lieu d'un édifice enchanteur, rayonnant de lumiere & de vérité, dont toutes les parties liées entr'elles s'éclairent mutuellement, & nous préſentent ſans ceſſe des perſpectives toujours nouvelles & toujours ſurprenantes, elle ne nous offre plus qu'un aſſemblage bizarre de matériaux confus & révoltans.

L'unité d'un Dieu ſuprême, connue de tous

les peuples anciens, eſt une preuve bien convaincante qu'il faut chercher la Religion primitive dans le Théïſme. Car, je vous prie, d'où l'unité d'un premier principe, ſi diſtinctement, ſi fortement prononcée chez tous les peuples, leur ſeroit-elle venue, ſi ce n'eſt d'une tradition antique qu'il n'y avoit qu'un Dieu auteur de toutes choſes? C'eſt de-là que vint le Jupiter univerſel d'Orphée; que Pythagore tira ſa monade théologique, qu'il fait Auteur du monde. C'eſt de-là que Virgile a tiré cette ame qu'il répand dans toutes les parties de l'Univers. Horace ſemble avoir copié l'invocation de l'Hiérophante des myſteres, dans cette Ode ſublime qui commence ſon troiſieme Livre, où, après avoir écarté le vulgaire profane, il peint Jupiter régnant ſur les Rois, donnant l'ordre & la forme à l'Univers par la défaite des Géans, & le mouvement à tout par le ſigne de ſa penſée. C'eſt par ces paroles qui annonçoient l'inſpiration & l'enthouſiaſme, que ce Miniſtre principal des rites ſacrés ouvroit la ſcene myſtique des myſteres. » Que l'entrée de ces lieux ſoit fermée aux » profanes, & que les initiés entendent les vé» rités ſublimes. O toi, fils de la brillante » Selem, Muſée, prête à mes accens une » oreille attentive. Que les préjugés vains, &

» les affections de ton cœur ne te détournent
» point de la vie heureuse. Ouvre ton ame à la
» lumiere ; & marchant dans la voie droite,
» contemple le Roi du monde. Il est UN ; il
» est né de lui-même ; de lui tous les êtres
» sont nés. Il est en eux, autour d'eux ; il
» a les yeux ouverts sur tous les mortels, &
» nul œil mortel ne le voit. « (St. Clément d'Alexandrie.)

Or à ces mysteres établis chez toutes les Nations, avec des traits si ressemblans, qu'on ne peut douter qu'ils n'aient eu une origine commune ; à ces mysteres, dis-je, étoient initiés tous les Rois, tous les Princes, tous les Prêtres, tous les Sages, tous les hommes célébres, sans compter ceux que la faveur, la brigue, la curiosité pouvoient y admettre. Il y avoit donc différentes personnes éclairées dans les différentes parties du monde. Quels faisceaux de rayons ne s'échappoient pas à chaque moment de ces foyers dispersés de toutes parts ? Il étoit impossible que la Doctrine d'un Dieu suprême ne transpirât dans le public. Ce qu'il pouvoit y avoir de différence à cet égard entre les savans initiés aux mysteres, & ceux qui ne l'étoient pas, c'est que ceux-ci, croyant une Divinité suprême, trembloient en même-temps sous une multitude de Dieux subalternes, que

la ſuperſtition avoit adoptés, &, peut-être, la politique, pour mieux aſſervir l'obéiſſance des peuples; au lieu que ceux-là reconnoiſſoient une Divinité, & n'en reconnoiſſoient qu'une. Cette diverſité de croyance produiſit deux cultes, l'un extérieur & public, pour le vulgaire & le corps des Nations; l'autre intérieur & myſtique, où l'on préſentoit des idées plus ſaines & plus juſtes : c'eſt ce qui fit donner à ce culte le nom de myſtere.

Dans l'Aſie, dans l'Egypte, dans tout l'Orient, on ne connoiſſoit d'autre gouvernement que la royauté, qui depuis dégénéra en deſpotiſme. Or les peuples aimant à modeler le gouvernement de la Terre ſur celui du Ciel, il eſt naturel de penſer que l'idée de Monarchie à laquelle ils étoient attachés, leur étoit venue de celle qu'ils avoient d'un gouvernement à-peu-près ſemblable dans toute la nature. Ils furent donc portés à croire que, s'il y avoit pluſieurs Dieux occupés de ce gouvernement, ils l'étoient ſous l'Empire d'un ſeul, dont ils n'étoient que des Miniſtres.

En prenant le récit de Moyſe pour baſe de l'Hiſtoire des peuples, il eſt évident que la vérité a été avant l'erreur, la ſcience avant l'ignorance, les loix & les mœurs avant la barbarie; qu'il y a eu dès le commencement

un culte; que ce culte a été pur, qu'il a été uniforme, juſqu'à ce que l'unité des nations ſe rompant, il arriva qu'il y eut autant de Dieux que de peuples. On ne voit nulle trace de l'état ſauvage dans tous les ſiecles de l'Hiſtoire. On nomme des Rois qui régnoient à Argos, à Sicyone & ailleurs, dans l'enfance de la Grece. Des autels, des ſacrifices, des oracles, des Rois, des tribunaux s'offrent partout dans les lieux où les Philoſophes ne veulent voir que des Sauvages, des hommes agreſtes, paiſſant le gland & le diſputant aux animaux. Tout incrédules qu'ils ſont par ſyſtême, ils ſont crédules à l'excès pour le roman des origines du genre humain, imaginé par Diodore d'après les idées de Leucippe, d'Epicure & de Strabon. C'eſt là qu'ils ſe complaiſent; & ſi tenant à l'opinion qui n'établit qu'un premier homme, vous rejettez celle qui les multipliant comme les animaux, les fait éclore comme des champignons ſur toute la ſurface de la terre, ils verſent alors ſur vous le mépris à pleines mains.

Loin d'ici le Roman de Diodore de Sicile. Pour moi, je vois le plus heureux accord entre la philoſophie & l'hiſtoire ſacrée. Ce que l'une me dit devoir être, l'autre m'apprend qu'il l'eſt effectivement. La premiere fait des hypotheſes

que la feconde réalife. La philofophie part de l'idée qu'elle s'eft formée de Dieu, pour nous apprendre quelles doivent être les deftinées de l'homme. L'hiftoire remonte de ce qu'elle voit exécuter par rapport à l'homme, pour nous dévoiler la conduite myftérieufe de Dieu dans le gouvernement du monde. Ce que celle-là me fait entrevoir dans une longue fuite de raifonnemens, celle-ci me le fait voir & toucher au doigt, je veux dire, le Théïfme dicté aux premiers hommes par Dieu même. De-là par une fuite de générations bien liées, elle me fait paffer aux fondateurs d'une Nation Théïfte, qui a tranfmis cette doctrine pure qu'elle reçut de fes ancêtres, jufqu'à la poftérité la plus reculée. Ses annales ont été dans tous les temps les dépofitaires des principes du Théïfme.

Si le Théïfme a été la premiere Religion, il doit être la vraie, laquelle fe divife en naturelle & en révélée. L'erreur étant une copie défigurée de la vérité, doit en avoir été précédée. Le Polythéïfme n'eût pu être le premier en date, que le Théïfme n'eût été regardé comme faux; d'où il réfulteroit que la Religion en elle-même ne feroit qu'une erreur née de la foibleffe de l'efprit humain.

Comme la vraie Religion fe divife en naturelle & en révélée, le Théïfme eft de l'ef-

sence des deux. Ce qu'on entend par la *Religion naturelle*, c'est tout système de Religion que l'homme peut se former par le secours & par le bon usage de ses propres lumieres. Quant à la *Religion révélée*, elle differe de la premiere, en ce qu'elle l'annoblit & la perfectionne par des promesses surnaturelles, qui fondent de nouvelles relations entre l'homme & Dieu, & par conséquent de nouveaux devoirs; par de nouvelles vérités, non déduites de celles que la Religion naturelle nous enseignoit, mais fondées uniquement sur l'autorité de Dieu, & qui se tient aux naturelles par le commun rapport des unes & des autres à un même but, savoir la gloire de Dieu & le salut de l'homme.

Il suit de-là que ce qu'on entend par *Religion*, est ce qui nous conduit à ce but. Or ce moyen comprend un assemblage de devoirs & de connoissances qui dirigent l'homme sur la terre vers cet heureux terme. Si cet assemblage de devoirs & de connoissances se borne à ce que nous découvre la raison, on le nomme *Religion naturelle*; mais s'il comprend tout ce que l'autorité d'une révélation nous enseigne, on l'appelle *Religion révélée*. Ainsi quand on parle de la supériorité de la derniere, cela veut dire qu'elle est un moyen plus complet, plus

excellent & mieux proportionné à la fin commune.

Il ſemble que Dieu ait agi avec notre eſprit comme avec notre cœur. Jaloux de notre liberté, nous la voudrions illimitée. Mais la ſage nature, qui nous a donné des forces, a cru devoir les limiter, pour la conſervation même de notre être. L'ordre public les a bornées encore pour notre propre avantage, en leur oppoſant la force de tous dont le Souverain eſt le dépoſitaire. Il a fallu nous garotter les mains, le cœur & l'eſprit, pour nous empêcher de nous perdre. De même, pour arrêter la fougue de notre raiſon, & la préſerver des égaremens où elle eſt toujours prête à ſe précipiter, Dieu nous a donné la révélation comme un frein propre à nous contenir vis-à-vis des erreurs qui nous aſſiégent de toutes parts. Le Naturaliſme ne nous eût pas bien défendu contre la légéreté naturelle de notre eſprit. Ecoutons à ce ſujet l'Auteur du *Syſtême de la nature*, à qui cette vérité n'a pas échappé. » Le Théïſme, dit-il, » ou la prétendue Religion naturelle ne peut » avoir des principes sûrs; ceux qui la profeſ- » ſent ſont néceſſairement ſujets à varier dans » leurs opinions ſur la divinité & ſur la con- » duite qui en découle. Leur ſyſtême fondé » dans l'origine ſur un Dieu ſage, intelligent,

» dont la bonté jamais ne peut se démentir, » dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt se convertir en fanatisme » & en superstition. Ce systême, médité suc» cessivement par des enthousiastes de différens » caracteres doit éprouver des variations con» tinuelles, & se départir très-promptement » de sa simplicité primitive. La plupart des » Philosophes ont voulu substituer le Théïsme » à la superstition; mais ils n'ont pas senti que » le Théïsme étoit fait pour se corrompre, & » pour dégénérer, en effet des exemples frap» pans nous prouvent cette funeste vérité; le » Théïsme s'est par-tout corrompu; il a formé » peu-à-peu les superstitions, les sectes extra» vagantes & nuisibles dont le genre humain » s'est infecté. « (*syst. de la nat. II part. Chap. VII.*)

Gravée de la main de Dieu dans tous les cœurs, la Religion naturelle se ressent, sans doute, de son origine divine. Nous lui sommes redevables de tous ces beaux traités de sagesse, de tous ces magnifiques préceptes développés avec tant d'éloquence par les grands hommes de l'antiquité profane. Par elle s'est maintenu l'ordre de la société, dans le soin de la corruption générale; & le vice s'est quelquefois arrêté devant les barrieres qu'elle lui

a oppoſées. Il ne nous appartient pas de décider juſqu'où cette Religion a pu conduire ceux qui ont fait le meilleur uſage poſſible de ſes lumieres, ni à quel point leurs efforts ſinceres à cet égard les ont pu rendre agréables à Dieu. Mais, ce qu'on peut aſſurer relativement au gros des hommes, c'eſt que ſes lumieres ont toujours été trop courtes, & même inſuffiſantes pour les plus éclairés d'entr'eux qui n'ont fait que tâtonner pitoyablement ſur ce qu'il leur importoit le plus de connoître. L'hiſtoire de leurs opinions eſt le meilleur argument qu'on puiſſe produire ici contre ceux qui veulent nous perſuader, que la révélation n'a rien ajouté aux lumieres naturelles. S'il n'y eût point eu de révélation, combien d'hommes, que la moindre méditation fatigue, & que l'engourdiſſement de leur eſprit rend nuiſibles à l'ordre de l'union, tout admirable qu'il eſt, n'euſſent jamais connu Dieu! Combien qui n'ayant jamais appris à voir des yeux de l'eſprit ainſi que des yeux du corps, & à réfléchir ſur ce qu'ils apperçoivent, n'auroient jamais trouvé d'eux mêmes les preuves de l'exiſtence de Dieu, ſi l'on eût négligé de les leur développer! Il ſemble donc que la révélation étoit une choſe néceſſaire, tant aux ignorans & aux idiots, pour ſe former une juſte idée de la divinité,

qu'aux savans & aux Philosophes, qui n'ayant que de sombres lueurs, manquent d'une espérance ferme pour l'avenir, & d'une direction claire pour la pratique des devoirs présens.

Ceux qui opposent les deux Religions & les font combattre ensemble, oublient, sans doute, que ce ne sont point deux choses distinctes & indépendantes que l'on compare entr'elles. Ce qu'une ébauche est au tableau fini de la main du Peintre; la Religion naturelle l'est à la révélée. La premiere attend de la seconde le supplément de ce qui lui manque pour se proportionner exactement aux besoins de l'homme. Elle n'y égale la sublimité, ni par le genre de félicité qu'elle propose pour but, ni par la nature des moyens qu'elle fournit pour nous y conduire.

Le Théïsme est la base de la Religion révélée. L'homme que la création ne faisoit qu'esclave, pouvoit, par une faveur gratuite, être élevé jusqu'au rang & à la dignité de fils adoptif. Nos lumieres naturelles ne peuvent nous donner aucune idée de cet ordre surnaturel & supérieur à ce qu'exige notre création. Nous la devons uniquement à la révélation. Elle seule a pu nous apprendre que le premier homme, porté beaucoup au-dessus de sa condition, par une prodigalité digne de la magnificence de

Dieu, avoit été destiné à être en quelque sorte divinisé par les rayons de gloire que la bonté suprême devoit répandre sur lui, en l'associant aux Intelligences célestes. Il fut en quelque maniere préparé à cette gloire par les prérogatives dont il plut à son Créateur de l'orner en le formant. Naturellement foible, caduc & mortel, Adam, notre premier pere, fut affranchi de tant de douloureuses servitudes. Il fut soustrait à la nécessité de mourir, il eut un empire absolu sur le monde; son esprit fut éclairé des plus pures lumieres; les inquiétudes de la convoitise furent modérées en sa faveur; sa liberté naturelle fut annoblie du précieux privilege de commander à ses passions, de suspendre à son gré leurs mouvemens, & d'imposer silence à leurs importunes clameurs.

S'abstenir d'un fruit pernicieux qui lui eût donné la mort, fut un précepte arbitraire, à l'obéissance duquel Dieu avoit attaché la possession de cet état heureux pour lui & après lui pour sa postérité, sans qu'elle courût risque d'en être jamais dépouillée. Mais Adam se laissa vaincre, & pour plaire à son épouse, il désobéit à Dieu. Sa prévarication lui ravit, avec le caractere d'adoption, tous les dons précieux dont elle étoit la source. Dès lors, suivant les conditions du traité, tout commerce de Reli-

gion fut interrompu entre la créature coupable & le Créateur offenſé.

Mais par un de ces myſteres que l'eſprit humain ne pouvoit concevoir, l'homme ne fut pas plutôt tombé, que la main ſecourable de ſon Créateur le releva. Un nouvel arrangement de décrets fit ſortir d'un grand mal la ſource de tous les biens. Une Religion plus divine encore, ſi l'on peut ainſi parler, que celle dont le cours venoit d'être rompu, fut réſolue dans les conſeils de la ſageſſe de Dieu. Cette Religion eſt la Chrétienne. A la conſidérer dans toute ſon étendue, elle eſt beaucoup plus ancienne qu'on ne penſe. Son origine remonte juſqu'à la Religion Patriarchale, qui, après avoir duré pluſieurs ſiecles, prend une nouvelle forme dans l'œconomie Moſaïque. Celle-ci ſe prolonge juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, qui donne ſa derniere perfection à la Religion ſur la terre, juſqu'au temps où la Foi & l'Eſpérance qui lui ſervent aujourd'hui de cortege, diſparoîtront, pour ne laiſſer d'elle que la Charité qui en eſt l'ame, & qui fait l'eſſence du culte divin.

QUATRIEME ARTICLE.

Si le Théïſme eſt de même date que le Genre-Humain, comment & par quels degrés a-t-il été corrompu & ſupplanté par le Polythéïſme?

LE dénouement de cette queſtion a fait naître pluſieurs ſyſtêmes ſur l'origine de l'idolâtrie, qui ouvrent un vaſte champ à l'érudition, en l'exerçant ſur la Mythologie : corps auſſi ténébreux dans l'Hiſtoire, que celui d'où le monde phyſique a été tiré. La premiere idée qui ſe préſente à l'eſprit, c'eſt que, dans le ſein même du Polythéïſme, l'on doit rencontrer par-tout des débris du Théïſme, à peu près comme l'œil du Phyſicien qui a fouillé la terre, trouve par-tout des débris accumulés & déplacés, des amas immenſes de coquilles & de reſte de poiſſons, monument authentique des anciennes révolutions cauſées par le déluge dans toute l'étendue du globe.

La raiſon humaine ſe perd & ſe confond dans cette multitude de Dieux, que la ſuperſtition donna pour aſſociés à l'Etre ſuprême, & que les Mythologues, ſelon leurs divers ſyſtêmes, nous repréſentent tantôt comme des génies immortels, tantôt comme des hommes déïfiés

par la flatterie, & tantôt comme des emblêmes de la nature personnifiée.

L'homme du monde qui paroît avoir le mieux connu l'Antiquité, Mr. Court de Gebelin, dans son *monde primitif analysé & comparé avec le monde moderne*, a déchiré d'une main hardie le voile qui la couvroit, par la découverte du génie allégorique, qui, selon lui, » donna le » ton à l'Antiquité entiere, créa ses fables, » présida à ses symboles, anima la mytholo» gie, s'incorpora avec les vérités les plus res» pectables, forma la masse des cérémonies » les plus augustes : tout porta son empreinte; » ce fut en quelque sorte le langage unique » des temps primitifs. C'est celui de tous les » anciens Peuples dont il nous reste quelques » monumens, celui des Scythes, des Celtes, » des Etrusques, des Phéniciens, des Indiens, » des Egyptiens, des Chinois, des Chal» déens, &c.

Rebuté par ce qu'il y a de faux, de froid, de sec & d'insipide dans l'explication historique des Fables anciennes, ce savant Mythologiste devina qu'il devoit y avoir quelque chose de mieux dans ces Fables qui lui paroissoient déshonorer l'Antiquité, pour laquelle il ne pouvoit se défendre d'une certaine vénération. L'explication allégorique qu'il lui substitua, lui parut animée,

animée, ingénieuſe, amuſante. Il ſe tourna entiérement de ce côté-là. Plus il l'approfondiſſoit, plus elle lui préſentoit de nouveaux ſujets de ſurpriſe. Un grand avantage qu'il y trouvoit, c'eſt que, tandis que les Mythologues Hiſtoriens ſe retranchent ſans ceſſe ſur la corruption & l'altération de l'Hiſtoire & des Langues, ou ſur la folie des cerveaux qui ont eu tant de reſpect pour ces contes abſurdes, elle ne laiſſe point de vuide, rend raiſon de tout, & que les hommes y paroiſſent auſſi raiſonnables qu'ils le ſont peu par les explications hiſtoriques. En falloit-il davantage pour adopter le ſyſtême des Mythologues allégoriſtes?

Il obſerve d'abord que les objets, ſur leſquels ſe porta le génie allégorique, furent ceux de la Religion & de notre origine, la conſtruction de l'Univers, les principaux phénomenes, les loix générales qui ſont l'ame de ce grand tout, les avantages ineſtimables des travaux des hommes, les cataſtrophes les plus terribles arrivées à notre globe, comme étant les plus intéreſſans pour nous.

La Mythologie remontant à la naiſſance des ſociétés, a-t-elle pu ſe charger de faits hiſtoriques avant qu'elles euſſent fait des choſes dignes de l'Hiſtoire, avant que celle-ci exiſtât? Pour exécuter de grandes choſes & dignes

d'être transmises à la postérité, il faut supposer qu'elles y ont été préparées par des instructions & par des connoissances, sans lesquelles elles n'auroient été que des hordes de sauvages à peine au-dessus des animaux, auxquels elles auroient disputé les fruits de la terre. Or ces institutions, ces connoissances, pour entrer facilement dans l'esprit des sociétés dans l'enfance, qui n'avoient rien vu, qui ne connoissoient rien, dont la faculté intellectuelle n'étoit pas encore exercée au raisonnement, ont dû nécessairement passer par l'allégorie & par la fable; seul moyen que leurs guides & leurs législateurs eussent entre les mains d'affecter vivement leurs semblables, d'embraser leur imagination, de leur communiquer l'enthousiasme du travail, de la vertu & de la gloire, de les élever au-dessus de leur stupide & indolente liberté, d'en faire véritablement des hommes. Indépendamment de ces raisons, comment n'a-t-on pas été rebuté de toutes les absurdités que doivent dévorer ceux qui n'en trouvent point à expliquer comment des faits purement historiques ont pu se changer en contes aussi extravagans, se charger d'un merveilleux si absurde, se lier avec tant d'êtres qui n'existerent jamais, qui ne purent exister, comme on doit le supposer dans les

explications purement hiſtoriques de la mythologie ? Tant d'eſſais, tant de recherches, tant de ſyſtêmes, tant de travaux qui eurent uniquement pour but d'expliquer la mythologie par l'Hiſtoire, n'ayant rien ajouté au nombre des vérités utiles, n'ayant répandu aucun jour ſur l'antiquité, ayant été en pure perte pour leurs Auteurs, ſont un avertiſſement pour ceux qui ſe vouent à éclaircir la mythologie, à tourner leur attention vers ce génie allégorique & ſymbolique, dont on ne peut ſe diſſimuler l'exiſtence, & qui ſe mêlant aux grands événemens de l'Hiſtoire du genre humain, préſida aux inſtructions anciennes.

L'eſprit philoſophique, qui fait tous les jours des progrès, a porté un coup mortel à la mythologie hiſtorique, & a rétabli dans tous ſes droits la mythologie allégorique. Ce qui avoit nui longtemps à celle-ci, c'eſt l'abſurdité des allégories, dont on faiſoit des ſyſtêmes bâtis ſur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais. On s'eſt donc appliqué à en trouver de plus raiſonnables & de mieux proportionnées au génie de l'antiquité. Il n'étoit plus poſſible de s'en tenir à l'hiſtorique, qui portant à faux s'écrouloit de toutes parts. Les Dieux qui trouverent autrefois des Apologiſtes ſi zélés, même

parmi les ſavans, pour juſtifier leur culte, manquent aujourd'hui de défenſeurs pour revendiquer leur état. Tous ces Dieux dont on avoit fait des Monarques, qui avoient fondé des Empires & enſeigné les arts les plus néceſſaires, ont entiérement diſparu, & n'ont laiſſé à leur place que des ombres ſur qui le génie allégorique a plus ou moins heureuſement travaillé. On s'eſt demandé comment les hommes étoient parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité; & l'on a vu, dans la progreſſion des fauſſes idées, l'impoſſibilité d'une telle erreur. On a ſenti le ridicule de ſuppoſer un Empire de Titans dans un ſiecle où il n'y avoit point de villes bâties, où les arts n'étoient pas plutôt éclos qu'ils ſe précipitoient dans l'oubli; des événemens iſolés & qui ne tiennent à rien; des Rois, des Conquérans, d'hommes qu'ils avoient été, devenus tout-à-coup des êtres phyſiques; l'apothéoſe des perſonnages qui ne ſont célébres que par leurs crimes. Quand on y a mieux penſé, on a laiſſé là tout cet hiſtorique qui forme l'aſſemblage le plus ridicule qu'on puiſſe jamais imaginer, de perſonnages hiſtoriques & de perſonnages allégoriques figurant enſemble dans l'Hiſtoire des premiers temps. On a compris enfin qu'il ne

pouvoit être queſtion que d'êtres allégoriques ſous le nom des Dieux d'Héſiode. En partant de ce point commun à tous les Allégoriſtes, on a fait paroitre ſucceſſivement pluſieurs ſyſtêmes pour ſervir de clef à l'intelligence de l'ancienne mythologie. Le moyen de ſe perſuader qu'il y ait eu des hommes aſſez ſtupides, aſſez inſenſés pour changer un homme appellé Uranus en ciel, une femme appellée Gé en terre, un autre appellé Saturne en Dieu du temps, pour déifier ces perſonnages & les mettre à la place du Souverain de l'Univers! Les Ecrivains les plus ſenſés ont eu recours à l'allégorie pour ramener à un ſens raiſonnable tant de fables, qui priſes à la lettre, dégradent les Auteurs de la mythologie. Car enfin, ſi l'on s'en tient au ſyſtême des mythologues hiſtoriens, il en réſulte que ces ſages de l'antiquité furent des imbécilles qui ne ſentoient pas la force des traits hiſtoriques qu'ils défiguroient, ou des fripons qui en impoſerent aux hommes, en altérant l'Hiſtoire de leurs Ancêtres, pour les entraîner dans l'idolâtrie & dans les erreurs les plus groſſieres.

Si l'antiquité eſt auſſi belle que les Allégoriſtes s'efforcent de la montrer; ſi la poéſie lui a prêté ſes diſcours, la peinture ſes couleurs, pour perfectionner ſon langage allégo-

rique, dont elle n'a cessé de se servir pour transmettre aux hommes les connoissances les plus utiles ; si elle s'est élancée dans les cieux, pour y admirer la marche des Astres ; si elle s'est enfoncée dans les abymes, pour y examiner les secrets de la nature ; si elle a pénétré jusques chez les morts, pour y voir les récompenses des justes & les supplices des impies : par quelle étrange fatalité l'intelligence de ses allégories, si vives & si animées, qui changeoient en images & en tableaux, les propositions les plus seches, les plus difficiles à saisir, a-t-elle pu échapper aux hommes ? Comment le fil de la tradition mythologique s'est-il rompu de telle sorte, qu'il n'a pas été même soupçonné par les savans modernes qui ont répandu tant de lumieres sur l'antiquité !

Les causes qui anéantirent la connoissance des allégories, peuvent se réduire à ces quatre principales : 1°. Le penchant qu'ont les hommes pour le merveilleux. 2°. L'altération des langues & l'insuffisance des traductions. 3°. Le respect pour les choses sacrées. 4°. Les révolutions terribles qui bouleverserent les connoissances primitives, avec les Empires qui les avoient vu naître.

Des Divinités de toutes les especes répandues par-tout, qui rendent tout vivant & ani-

mé, qui s'intéressent à tout, & ce qui est plus important, des Divinités qui agissent souvent d'une maniere surprenante : voilà ce que présente la lettre de la mythologie. Ce n'est plus l'air, le feu, la terre, l'eau, le bled, le vin, le soleil, la lune qu'on voit & dont on parle : c'est plus que tout cela, ce sont des Divinités : c'est Junon, Vesta, Cybele, Neptune, Cérès, Bacchus, Apollon & Diane, frere & sœur. De telles Divinités ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des poëmes, soit dans des tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, & qui en même temps la frappent. Par sa nature elle est plus portée aux idées sensibles qu'aux idées spirituelles. C'est à nous, en joignant ici notre amour pour le merveilleux, à expliquer comment, après s'être lassée de l'idée abstraite & déliée d'un être spirituel, notre imagination l'a partagé en une infinité de génies ; & comment un Polythéïsme grossier, né de la Divinité mutilée, s'est emparé de nos esprits.

Dès qu'il fut décidé que la nature étoit gouvernée par des Génies, on en plaça dans le Soleil, dans la Lune & dans les Astres qui font des routes immenses, & ne s'égarent ja-

mais dans l'espace. Les forêts sombres & silencieuses furent habitées par des Dieux. La mer fut pleine de Néréïdes & de Tritons soumis à Neptune. Les fleuves, les ruisseaux, les plus petites fontaines eurent des Naïades qui dormoient à leur source dans des grottes profondes, & présidoient au cours de leurs eaux. L'air eut aussi ses Dieux pour régner sur les Météores. La terre eut également les siens pour veiller sur les fruits, les moissons & les vendanges. Chaque partie habitée du Globe, chaque nation, chaque ville, chaque foyer, chaque homme, selon son âge, son sexe, ses goûts, son état, eut ses Génies, ses Dieux tutélaires, ses Patrons. La Divinité fut divisée à l'infini dans toutes les parties de la nature. Ce fut alors le beau temps de la Poésie, qui ne vit que de fiction. Elle embellit la Mythologie de tous les traits que lui prêterent la nature & toutes ses parties. Elle frappa l'esprit des peuples par ses images, par ses fictions, par ses nombres, son harmonie & son rythme. La nature ainsi personnifiée & divinisée dans toutes ses parties, n'offrit plus que le vaste tableau du Polythéïsme. Si c'est une erreur de l'esprit, qui a déchiré & dispersé la Divinité de tous côtés, au moins en résulte-t-il une réclamation unanime de toutes les

nations contre le Matérialisme. Si dans les êtres qui furent les objets de leur culte, elles n'avoient vu que de la matiere, leur auroient-elles adressé leurs vœux & leurs hommages? Les hommes n'avoient pas alors assez d'esprit pour en donner à la matiere.

Le trop grand appareil du culte extérieur qui grossissoit par l'avarice des Prêtres, fit insensiblement négliger les instructions. Le culte & la police, de simples qu'ils étoient, devinrent composés & allégoriques; & par-là le Prêtre vit accroître la nécessité de son état. Dès-lors il se forma une science nouvelle & particuliere au Sacerdoce, qui en éloigna le peuple, pour se mettre en plus grande considération. Plus il devoit être ouvert & sincere, plus il devint caché & réservé. Il éteignit la Religion, à force de la rendre mystérieuse pour la faire respecter. Emblêmes, allégories, usages symboliques, tous prirent la place de Dieu dans l'esprit des peuples, & cette métamorphose les rendit idolâtres. Tel est le tableau que nous offre l'Egypte, fidélement copiée par les autres Nations Payennes, chez lesquelles on a toujours vu les Prêtres attentifs à cacher aux peuples leurs futiles mysteres.

Le Genre-Humain fut donc amené à pas lents & insensibles, au point de ne plus con-

noître ſon Dieu ; & les Prêtres, ſe corrompant de plus en plus, vinrent à regarder comme leur Domaine le dépôt de la Religion qui leur avoit été confié pour un meilleur uſage. En effet ils plongerent les peuples dans l'idolâtrie, par le peu de ſoin qu'ils eurent d'expliquer les emblêmes de la Divinité ; & comme ces emblêmes ſe multiplierent, ſuivant les différentes nations, il en réſulta un affreux Polythéïſme, qui rompant l'unité des nations, les arma ſouvent les unes contre les autres.

Le génie de l'antiquité l'avoit portée à animer la nature entiere, à perſonnifier tous les êtres inanimés & moraux, à préſenter comme des récits d'événemens paſſés, les inſtructions que l'on vouloit donner aux hommes. C'eſt ce qu'on apperçoit ſur-tout dans les Coſmogonies, auxquelles on n'entend rien, ſitôt qu'on perd la clé dont elle ſé ſervoit.

Clair & intelligible dans le temps qu'on s'en ſervoit, & qu'il étoit populaire, le langage allégorique & ſymbolique eſt devenu une ſource intariſſable d'énigmes, à meſure qu'il a vieilli, & qu'un langage plus ſimple lui a ſuccédé. Les monumens qui ont échappé aux ravages du temps, dénués du véritable eſprit allégorique, n'ont plus préſenté à ſa place que des fables abſurdes, des faits incroyables, des

hiſtoires ridicules. Delà notre mépris injuſte pour l'Antiquité. Delà cette mépriſe cruelle qui a transformé une multitude d'emblêmes ingénieux en des Etres Sacrés dans l'opinion des hommes, & qui leur a inſpiré pour eux une vénération religieuſe.

Nos premiers peres qui avoient puiſé dans la révélation, par le ſecours de la tradition, les vérités les plus importantes ſur Dieu, qui admettoient une création & un ſeul Maître de l'Univers ſous le nom de *celui qui eſt*, oſerent le peindre comme un feu étincellant de lumiere & de pureté, qui ranimoit & ſoutenoit le monde entier, & dont les ſymboles les plus parfaits étoient le Soleil & la Lune. Le cours de ces deux Aſtres ſervoit à régler leurs années, &, ce qui étoit plus eſſentiel, les travaux de la campagne; à célébrer à chaque ſaiſon des Fêtes ſolemnelles, pour demander à la Divinité d'heureuſes récoltes, ou pour la remercier de ſes bienfaits.

Le laps de temps fit perdre inſenſiblement à la poſtérité le ſens de toutes leurs belles allégories. Peu-à-peu ils mêlerent le culte du Soleil & de la Lune avec celui de la Divinité; ils vinrent juſqu'à y joindre celui des Planetes & des XII Conſtellations directrices des douze mois. Delà l'Armée céleſte, l'Aſ-

ſemblée des douze grands Dieux, qui fut le dernier degré de l'idolâtrie chez les Grecs & les Romains. Elle avoit commencé par le Sabéiſme Oriental.

A cette époque fatale, on voit s'élever entre nous & l'Antiquité primitive comme un voile qui nous la dérobe : elle paroît rentrer dans un cahos horrible & confus : la langue ancienne oubliée n'eſt plus que de myſtérieux Hiéroglyphes, qu'on tourmente vainement pour deviner le ſens qui s'en eſt éclipſé : les Formules ſacrées & tous les objets de la Fable ſe reſſentent de l'eſprit de ſyſtême : les noms auguſtes de la Divinité ſont regardés comme des noms d'hommes, mis anciennement au rang des Dieux : tous les livres anciens ſont inintelligibles pour quiconque veut y lire & chercher la clé qui en ouvre le véritable ſens.

Le Sabéiſme Oriental a été le pere de l'Aſtrologie ; ſcience vaine qui s'eſt occupée dans tous les temps à chercher les pronoſtics du bonheur & du malheur, dans les phaſes, dans les aſpects réciproques, dans les levers, les couchers & les rencontres des Corps céleſtes, & à faire de tout le Ciel le livre de l'avenir. Dès-lors la ſuperſtition échauffée par l'intérêt, étendit cette ſcience ſur preſque tous les évé-

nemens de la vie : ce ne fut plus qu'en tremblant qu'on vint, l'or en main, acheter des Prêtres, dépositaires de cette science, les arrêts du sort dont on leur croyoit l'intelligence & la clé.

S'il est vrai que le Soleil ait été adoré sous tant de noms (car il en avoit autant qu'il y avoit de nations qui l'adoroient) ; comment a-t-on pu s'imaginer qu'ils aient désigné des hommes, déifiés après leur mort pour les bienfaits envers leur Patrie & le Genre-humain? Il sembleroit au contraire qu'on dût en inférer, que tous les Dieux encensés par le Paganisme, n'étoient rien moins que des personnages réels, & que toute la mythologie doit se convertir en pure allégorie. Ce systême a été long-temps exposé aux plus vives attaques de la part des Mythologues Historiens. Mais aujourd'hui ils sont obligés de reculer devant leurs adversaires, qui depuis quelque temps ont gagné beaucoup de terrein, témoin les derniers mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Le sens historique des fables n'est plus l'opinion dominante de cette savante Compagnie. Quoique développé & prouvé, autant qu'il pouvoit l'être, dans le grand ouvrage de l'Abbé Banier, il ne laisse plus voir aujourd'hui que l'outrage du temps, joint à celui qu'il a reçu d'une raison plus éclairée.

Euhemere fut le premier Auteur de cette opinion, qui attribuoit l'origine de l'Idolâtrie à l'apothéoſe ou au culte des morts. Dans un Roman compoſé ſur l'Hiſtoire fabuleuſe, il ſuppoſa que toutes les divinités n'étoient que de ſimples hommes, ſemblables à nous, élevés à ce rang ſublime après leur mort, par la reconnoiſſance, par l'admiration, & ſouvent même par la terreur. Les Peuples ſuperſtitieux avoient changé ces hommes en des êtres ſupérieurs à notre nature; ils croyoient que devenus immortels, impaſſibles & tout-puiſſans, ils étoient les diſpenſateurs des biens & des maux qui nous arrivent.

Ce Syſtême, ſelon la remarque de Cicéron, ſuppoſoit l'immortalité de l'ame, parce que, » dit-il, l'on n'auroit pu déifier les grands hom» mes morts, ſi l'on n'avoit déjà cru que les » ames ſubſiſtant après la mort, étoient par » leur nature des êtres éternels, parfaits & » bienfaiſans : ce qui ne s'éloigne pas de l'idée » que nous avons des Dieux. » (*De nat. deor. lib.* 2.) mais des hommes aſſez éclairés pour croire les intelligences humaines capables d'exiſter hors des corps, pouvoient-ils l'être aſſez peu, pour ne point reconnoître des êtres d'une trempe bien différente de la leur? Comment l'ignorance de la Divinité pouvoit-elle

s'allier dans leur eſprit avec l'immortalité de leur ame ? Comment des hommes, qui venoient d'être viſiblement tels pour eux, pouvoient-ils ſe transformer tout-à-coup en des Dieux, dont ils n'avoient jamais eu la moindre idée ?

Le ſyſtême de l'aſſociation des ames humaines aux Dieux immortels, eſt le ſeul par qui l'on puiſſe concevoir l'origine du culte des hommes. Mais cette aſſociation n'en fera jamais que des Dieux ſecondaires & ſubalternes, qui ne feront jamais égalés aux Dieux éternels, ni admis à partager leur pouvoir & l'adminiſtration générale de cet Univers. Cette diſtinction ne ſe perdit jamais dans l'apothéoſe que les Grecs firent de quelques-uns de leurs grands hommes, qu'ils nommerent toujours des Héros & des demi-Dieux. Les honneurs qu'on leur rendoit étoient appellés des honneurs héroïques, & l'on déſignoit par le nom d'*Héroa*, les Autels, les Statues & les Chapelles qu'on leur conſacroit. Si Hercule, fils d'Alcmene, & Bacchus, fils de Sémélé, furent enfin invoqués comme des Dieux, c'eſt parce que l'on vint à confondre le premier avec l'Hercule Phénicien, & l'autre avec le Bacchus Egyptien, ou avec Oſiris. L'Hercule Phénicien & le Bacchus Egyptien étoient des Dieux du premier ordre, des Dieux par leur nature, des

Dieux enfin qui n'avoient pas eu besoin d'association. L'un & l'autre étoient des Divinités Théologiques, c'est-à-dire, l'ame du monde, ou des attributs de l'intelligence *Démiourgique*: attributs qu'on avoit personnifiés, en réalisant des abstractions métaphysiques. C'est par là que le Polythéïsme s'étoit établi dans l'antiquité, & qu'il avoit amené sur ses pas l'idolâtrie. Elle n'avoit point commencé par le culte des hommes, & jamais on ne se seroit avisé de leur apothéose, s'il n'y eût eu des Dieux du premier ordre auxquels on pût les associer.

CINQUIEME ARTICLE.

Les Religions Orientales des Chaldéens, des Perses, des Indiens & des Egyptiens, relatives au climat, aux loix, aux maximes du Gouvernement, aux mœurs & aux opinions philosophiques.

LES Chaldéens nés dans le plus beau climat de la terre, qui ne voyoient se lever sur leurs têtes que des Soleils purs & sereins, pour qui la nuit étoit toujours éclairée par la lumiere brillante des Etoiles, ne voyant rien de si beau que cette lumiere qui les pénétroit de toutes parts, & s'enflammant pour elle d'un saint enthousiasme, se persuaderent qu'elle étoit non-

non-ſeulement l'image du très-haut ; mais qu'elle étoit encore l'inſtrument fécond avec lequel il produiſoit & animoit tout dans l'Univers. Les aſtres où elle brilloit éminemment, leur parurent être le Temple où il avoit établi de préférence ſon ſéjour. Ils l'adorerent donc dans le Soleil & dans les aſtres.

Il n'eſt pas facile de donner une juſte idée de leur Philoſophie. Les monumens qui pourroient nous ſervir ici de mémoires pour cette hiſtoire, ne remontent pas, à beaucoup près, auſſi haut que cette ſecte : encore ces mémoires nous viennent-ils des Grecs ; ce qui ſuffit pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils pourroient avoir. On ſait que les Grecs avoient un tour d'eſprit très-différent de celui des Orientaux, qu'ils défiguroient tout ce qu'ils touchoient & qui leur venoit des nations barbares. Les dogmes étrangers, en paſſant par leur imagination, y prenoient une teinture de leur maniere de penſer, & n'entroient jamais dans leurs écrits, ſans avoir éprouvé une grande altération. Encore une raiſon qui doit nous rendre ſoupçonneux ſur les véritables ſentimens des Chaldéens, c'eſt que, ſelon l'uſage reçu dans tout l'Orient, ils renfermoient dans l'enceinte de leurs écoles, où même ils n'admettoient que des diſciples privilégiés, les dog-

mes de leur secte, & qu'ils ne les produisoient dans le public que sous le voile des symboles & des allégories.

Plusieurs savans tant anciens que modernes, se sont exercés à découvrir quel pouvoit être ce Zoroastre si vanté dans tout l'Orient; mais après bien des veilles consumées dans ce travail ingrat, ils ont été forcés d'avouer l'inutilité de leurs efforts.

D'autres Philosophes, non moins ignorans des Mysteres Sacrés des Chaldéens, voulurent partager avec les premiers l'honneur de composer une Secte à part. Ils prirent donc le parti de faire naître Zoroastre en Egypte; & ils ne furent pas moins hardis à lui supposer des ouvrages, dont ils se servirent pour combattre plus commodément leurs adversaires. Comme Pythagore & Platon étoient allés en Egypte pour s'instruire dans les sciences, que cette Nation passoit pour avoir extrêmement perfectionnées, ils imaginerent que les systêmes de ces deux Philosophes Grecs étoient un fidele extrait de la doctrine de Zoroastre. Cet homme a-t-il existé, ou n'a-t-il été qu'un symbole, ainsi qu'on l'a prouvé de plusieurs personnages de l'Antiquité, c'est sur quoi on ne peut faire que des conjectures. Voici un précis de la doctrine des Chaldéens sur la Divinité.

Ils reconnoiſſoient un Dieu Souverain, Auteur de toutes choſes, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Leur Coſmogonie repréſente notre terre comme ayant été un cahos ténébreux, où tous les élémens étoient confondus, avant qu'elle eût reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent habitable. Ils ſuppoſoient que des animaux monſtrueux & de diverſes figures avoient pris naiſſance dans le ſein informe du cahos, & qu'ils avoient été ſoumis à une femme nommée *Omerca ;* que le Dieu Belus avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une deſquelles il avoit formé le Ciel, & de l'autre la Terre ; que la mort de cette femme avoit cauſé celle de tous les animaux ; que Belus s'étoit fait enſuite couper la tête ; que les hommes & les animaux étoient nés de la terre détrempée dans le ſang qui couloit de la bleſſure de ce Dieu ; que c'étoit la raiſon pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence & avoient reçu une parcelle de la divinité. Quand Béroſe, qui rapporte ceci dans ſes fragmens conſervés par Syncelle, ne le diroit pas, il eſt aiſé de voir que toute cette coſmogonie n'eſt qu'une allégorie myſtérieuſe, par laquelle les Chaldéens expliquoient de quelle maniere le Dieu Créateur avoit débrouillé le cahos &

introduit l'ordre parmi la confusion des élémens. Ce que l'on voit au moins, à travers les voiles de cette surprenante allégorie, c'est que l'homme doit sa naissance à Dieu, & que le Dieu Suprême s'étoit servi d'un autre Dieu pour former ce monde.

C'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'Orient, qu'il y avoit des génies, Dieux subalternes & dépendans de l'Être Suprême, qui les avoit distribués dans toutes les parties de ce vaste univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majesté du Dieu Souverain de présider immédiatement au sort des Nations. Renfermé dans lui-même, il laissoit aux divinités locales & tutélaires le soin d'éclairer les pensées & les actions des mortels. Ce n'étoit aussi qu'en leur honneur que fumoit l'encens dans les temples, & que couloit sur les Autels le sang des victimes.

Les Chaldéens admettoient deux sortes de génies, les uns bons & les autres mauvais. Ceux-là étoient formés d'une matiere plus grossiere que les bons. Il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naissance en Chaldée, d'où elle passa chez les Perses, les Indiens & les Egyptiens.

Nous avons dit ci-dessus que, sous le beau climat des Chaldéens, la lumiere avoit paru

aux Prêtres, devenus Philosophes par l'étude du Ciel, l'élément primitif, par le moyen duquel l'ame universelle avoit produit le monde. La subtilité & l'activité de la lumiere leur semblant avoir de l'analogie avec les opérations de leur ame, prit insensiblement dans leur esprit la place de cette ame universelle. Comme cette lumiere étoit plus pure & plus active dans son foyer que dans les espaces infinis où elle s'élançoit, c'est-là aussi que son intelligence étoit plus vive & plus parfaite. Suivant que l'éternelle & intarissable lumiere s'éloignoit de sa source dans ses émanations diverses, elle s'affoiblissoit par degrés, & perdoit en proportion de son intelligence, jusqu'à ce qu'enfin, après être descendue d'êtres en êtres toujours moins parfaits, elle se condensa & devint matérielle. Il y avoit donc entre l'Être Suprême & la terre une chaîne d'êtres intermédiaires, dont les perfections décroissoient à mesure que ces êtres s'éloignoient du centre de la lumiere. Dans cet espace immense ils formerent des ordres d'esprits élevés les uns sur les autres. Ainsi le systême des Chaldéens ressuscita tous les génies que la raison avoit fait disparoître.

L'erreur des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, avoit commencé par la distinction si naturelle de la lumiere & des té-

nébres. La ſuperſtition & l'intérêt firent le reſte.

Les ſavans conviennent aſſez unanimement, qu'il y avoit, ſelon les Chaldéens, au-deſſus de cette lumiere oppoſée aux ténébres, une autre lumiere, principe unique, ſeul Dieu Suprême, qu'ils appelloient *lumiere increée, lumiere par excellence*, pour la diſtinguer de cette autre ſubſtance ſecondaire, qui figuroit avec les ténébres. Quoiqu'il en ſoit de cette doctrine réſervée aux initiés, telle étoit celle qu'on enſeignoit en public, que le ſoleil, la lune & les aſtres étoient des divinités qu'il falloit adorer. Les étoiles que forment le Zodiaque, étoient en grande vénération parmi eux, ſans préjudice du ſoleil & de la lune, qu'ils ont toujours regardés comme les premieres divinités. Ils appelloient le ſoleil *Belus*, & la lune *Nabo*, & quelquefois *Nergal*. Le peuple attachoit la divinité aux aſtres mêmes. Pour les ſages & les philoſophes du pays, ils ſe contentoient d'y placer des eſprits, pour en diriger les mouvemens.

Ce principe une fois établi que les Aſtres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour perſuader au peuple, qu'ils avoient une grande influence ſur le bonheur ou le malheur des humains. Delà eſt née

l'Aſtrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller ſi fort entre les autres Nations, que tous ceux qui s'y diſtinguoient, étoient appellés Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces Charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par l'inſpection du cours des Aſtres, où ils feignoient de lire les deſtinées des mortels. La crédulité des peuples faiſoit toute leur ſcience : car quelle liaiſon pouvoient-ils appercevoir entre les mouvemens réglés des Aſtres & les événemens libres de la volonté? L'avide curioſité de percer dans l'avenir & de prévoir ce qui doit arriver, eſt une maladie auſſi ancienne que le monde même. Mais elle a principalement exercé ſon Empire ſur les peuples de l'Orient, dont on ſait que l'imagination s'allume aiſément.

Quelque crédule que fuſſent les peuples, l'impoſture des Charlatans de Chaldée trahiſſoit très-ſouvent la vanité de l'Aſtrologie judiciaire. Sous le conſulat de Mr. Popillius & de C. Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens, par un édit du Préteur Cor. Hiſpallus, de ſortir de Rome & de toute l'Italie dans l'eſpace de dix jours; & la raiſon qu'on en donnoit, c'eſt qu'ils abuſoient de la prétendue connoiſſance qu'ils ſe vantoient d'avoir, pour tromper des eſprits foibles & crédules, en leur

faisant accroire que tous les événemens de la vie étoient écrits dans le Ciel.

Ce que les Chaldéens furent chez les Babyloniens, les Mages l'ont été chez les Perses, c'est-à-dire, des Philosophes, des Théologiens, des Sacrificateurs. Ceux-ci paroissent avoir calqué leurs idées sur celles des premiers. Ce que les uns disoient de la lumiere, les autres le disoient du feu. Et de même que les Chaldéens admettoient deux principes secondaires, l'un bon, l'autre mauvais, & un Conciliateur suprême, maître des deux autres; les Mages, indépendamment d'Oromaze & d'Arimane, ont reconnu un troisieme principe nommé Mithras, qu'on traduit ordinairement par celui de Médiateur. Il paroît que ce Mithras, nommé le Dieu Monicible, le Dieu tout-puissant, étoit chez les anciens Perses, ce que la lumiere incréée étoit chez les Chaldéens, & Dieu chez les Hébreux. Ce qu'on peut inférer de cette Doctrine, c'est que l'idée si naturelle de l'unité de Dieu s'est conservée dans l'Orient quelque temps, quoiqu'elle s'y soit défigurée dans la suite par ce penchant naturel de l'esprit humain à mettre les figures à la place de l'objet figuré, comme il est arrivé chez les Babyloniens & les Perses, qui ont confondu, les uns la lumiere avec Dieu, & les autres le feu. Je

veux que les hommes ſavans & éclairés aient eu, dans cette partie du monde, comme partout ailleurs, des idées plus juſtes que celles du peuple ; s'enſuit-il que le gros de la Nation, n'ait pas arrêté ſon hommage au Soleil, à la Lune, & à toute l'Armée des Cieux ? Les Babyloniens & les Perſes valoient-ils donc mieux que les Grecs & les Romains, qui, pour le moins auſſi éclairés qu'eux, ont diviniſé le bois, la pierre & le métal ? Sans doute que le Soleil & les Aſtres étoient des repréſentans plus nobles de la Divinité ; mais auſſi par cette raiſon, pouvoient-ils mieux être confondus avec elle. Si quelque choſe pouvoit excuſer l'idolâtrie, c'étoient les Aſtres, ces Symboles ſi brillans, ſi actifs, ſi durables, ſi bienfaiſans. Il eſt naturel de conclure contre Mr. Hyde, que les Babyloniens & les Perſes ont été les adorateurs de la lumiere & du feu, & que le Soleil où ils avoient leur plus grande force, a été la premiere Divinité de ces Peuples.

Le premier regard que les Mages avoient porté ſur la nature, leur en avoit fait attribuer tous les phénomenes à une foule de génies qu'ils avoient imaginés dans les divers élémens : mais lorſque par un coup d'œil plus ferme & plus réfléchi, ils eurent découvert qu'ils étoient tous liés par une chaîne inviſible aux

sens, tous les Génies rentrerent dans le néant d'où l'imagination les avoit d'abord tirés. Ils retrograderent sur leurs pas ainsi que les Chaldéens, & se retrouverent au point du cercle d'où ils étoient partis. Mais comme dans leurs courses ils étoient devenus Philosophes, ils ne virent plus la premiere cause des mêmes yeux purs qu'ils l'avoient vue, lorsqu'elle leur étoit parvenue de leurs Ancêtres par la voie de la tradition. Ils confondirent le feu avec la cause suprême & universelle; il leur parut être l'ame qui agite toute la matiere, qui donne la vie & le mouvement à tout. Son affoiblissement gradué, selon qu'il s'éloigne du Soleil qui en est la source, leur rendit raison de la formation des élémens différens, & de l'origine de la matiere brute & insensible. Cette matiere fut le dernier anneau de cette chaîne d'êtres qui s'élevoit jusqu'à l'Ame universelle. Ainsi furent reproduits les Génies pour remplir ce vaste intervalle; ils furent plus ou moins doués de sagacité & d'intelligence, suivant qu'ils furent plus ou moins éloignés. Les plus parfaits étoient des intelligences pures qui n'obéissoient qu'à la raison : ceux qui venoient après, entant qu'êtres sensibles & intelligens, obéissoient au sentiment & à la raison. Ces derniers Génies étoient séparés, par une nuance

imperceptible, des animaux, qui purement ſenſibles étoient eſclaves de leurs déſirs & de leurs beſoins. Ceux-ci tenoient le milieu entre les hommes & les êtres, qui n'étant ni intelligens ni ſenſibles, étoient doüés d'une force motrice qui ne tendoit qu'à produire du mouvement. A l'extrêmité de la chaîne étoit la matiere ſans force & ſans mouvement, ſe refuſant par ſon inertie aux impreſſions du feu élémentaire.

Il eſt bien ſingulier que le ſyſtême des deux principes, qui a été principalement en vogue chez les Perſes, n'ait été dans ſon origine que la lumiere produiſant l'ombre par l'interpoſition d'un corps interceptant ſes rayons, & qu'un phénomene auſſi ſimple ait été l'étoffe que l'imagination a brodée de tant de manieres différentes. Elle y a repréſenté, ſi l'on peut ainſi parler, la guerre des Titans, l'Oſiris & le Typhon des Egyptiens, la Pandore des Grecs, &c.

Si l'opinion vulgaire égaloit chez les Perſes les deux principes en force & en puiſſance, les Savans au contraire la regardoient comme une erreur formellement oppoſée au ſentiment de Zoroaſtre, qui ne reconnoiſſoit qu'un ſeul principe ſupérieur, auquel il donnoit le nom de *Mithras*, qui veut dire, amour, union, juſtice; termes qui ſignifient qu'il le concevoit

comme un être de nature bienfaisante, comme la cause de toutes les productions, de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, comme le lion qui unissoit toutes les parties & en empêchoit la dissolution. Le soleil étoit la vivante image de Mithras. L'être le plus pur après le Soleil, étoit le feu ; il prétendoit en conséquence que cet élément, après le Soleil, étoit le symbole le plus naturel de la Divinité.

Le systême des premiers Mages étoit fort simple ; celui de Zoroastre se compliqua. Plus on remonte dans l'Antiquité, plus on y apperçoit ce caractere spécial d'une Philosophie frappée d'enthousiasme & de religion.

Comme c'est de la matiere que naissent nos besoins & nos douleurs, les Mages ne virent en elle qu'un principe mauvais, essentiellement opposé au principe bienfaisant qui étoit la lumiere : mais pourquoi en faire un Dieu sous le nom d'Arimane, & ajouter à cette opinion absurde la coutume atroce d'immoler des hommes choisis parmi les malheureux ? Quant au bon principe, on ne regardoit pas de si près avec lui. Pour lui plaire on faisoit un peu de bien ; mais on faisoit beaucoup de mal pour ne pas fâcher le mauvais principe, c'est-à-dire, une matiere ténébreuse, morte & passive. C'est ainsi que la Religion, faite pour honorer l'hu-

manité & porter les hommes à la vertu, avoit été dénaturée par les Philoſophes Perſans. Ce n'eſt pas là le ſeul inconvénient qu'on y remarque. Elle étoit encore infectée du fataliſme.

Tout étant ſorti par voie d'émanation de l'Etre néceſſaire, éternel, infini, les hommes, leurs penſées, leurs actions étoient enchaînées par la même néceſſité qui préſidoit aux émanations. La force expanſive de ce feu intellectuel, pur & parfait, faiſoit ſans ceſſe ſortir de ſon ſein un torrent de lumiere, qui l'auroit enfin lui-même épuiſé, ſi une fatalité aveugle n'avoit ménagé un retour continuel de toutes les parties ténébreuſes vers l'Être ſuprême, où elles reprenoient leur premiere activité. Arimane périſſoit donc après un certain période de temps, pour renaître par voie d'émanation. L'homme entraîné par le torrent de la fatalité qui prenoit ſon cours au ſein de l'Être ſuprême, n'étoit ni vertueux ni vicieux. Pour le Mage attaché à ſes Principes philoſophiques, il ne pouvoit y avoir qu'un vain ſumulacre de Religion.

L'Inde, ainſi que l'Egypte, doit ſa fécondité aux inondations des fleuves qui l'arroſent. Les peuples avoient attribué ces inondations à des génies qu'ils regardoient comme l'ame de la

nature. Mais ces inondations, assujetties à la bisarrerie des saisons, n'étoient pas toujours favorables. Des hommes furent chargés de prévoir & de prévenir les phénomenes dangereux, ainsi que l'inconstance des génies. Ces hommes devinrent Philosophes par l'étude constante qu'ils firent de la nature & de l'homme. Ils firent des progrès rapides dans l'une & l'autre science. On vint de toutes parts les consulter comme des gens profonds dans la connoissance de la nature, & dans l'étude de la morale & de la législation.

Ils plaçoient le Dieu suprême dans une sphere si éloignée de nous, qu'ils avoient recours à l'entremise des génies & des intelligences pour nous gouverner immédiatement. Cette doctrine leur étoit commune avec les Chaldéens & les Mages. Les plus puissans de ces génies habitoient le soleil, la lune & les autres astres, tandis que les inférieurs étoient attachés aux êtres inanimés de la nature. Les premiers agissoient sur nous & sur toute la nature par le moyen de la lumiere & les influences des astres.

Sur cette opinion étoit fondée leur astrologie & l'art de prédire les événemens que doivent produire les aspects & le concours de ces mêmes astres; & cela, en conséquence des

regles établies par les obſervations faites de temps immémoriel, & du rapport qui s'eſt trouvé entre la diſpoſition de ces aſtres & les événemens arrivés parmi les hommes.

Or cette doctrine ſuppoſoit que, comme le cours & le mouvement des aſtres n'eſt point arbitraire, puiſque le calcul nous met en état de prédire aiſément la rencontre de ces aſtres, les événemens futurs étoient néceſſaires. La volonté des intelligences ne pouvant les changer, la ſuperſtition ne trouvoit pas là ſon compte. Les hommes ne ſe contentent pas d'eſpérer les biens & de prévoir les maux; ils veulent encore obtenir les premiers & éviter les ſeconds; & comme cela ne ſe pouvoit pas dans la fatalité des événemens, on ſe perſuada que les Dieux étoient les ſouverains arbitres des événemens, qu'ils pouvoient changer les regles qu'ils s'étoient impoſées, qu'il ne s'agiſſoit que de ſe les rendre favorables, & de forcer les génies ennemis de ſe rendre en leur en oppoſant de plus puiſſans. Le plus puiſſant de tous étoit placé dans le ciel d'où il agiſſoit toujours avec ſageſſe & avec régularité, tandis qu'il dirigeoit la force qui agitoit les parties du monde terreſtre par des génies ſoumis à ſes ordres.

D'après une idée réfléchie de ſoi-même, les

Philosophes Indiens jugerent que l'homme, quoiqu'ami de l'ordre, étoit souvent entraîné dans le désordre, malgré la voix de la raison. Une portion de l'esprit céleste mêlé dans l'homme à une force motrice aveugle, leur rendit raison de ce phénomene. C'est donc à régler cette force motrice qu'ils apporterent leurs soins. Ils dompterent le corps dans lequel elle résidoit pour la mieux subjuguer. Ils firent servir la medecine à la morale, en travaillant à calmer l'effervescence du sang, & en amortissant la sensibilité des organes d'où naissoit la force des passions.

Cette opinion, qu'ils étoient une partie de la divinité, élevoit leur ame au-dessus d'elle-même, & leur inspiroit de grandes vertus. C'est par une semblable idée que les Philosophes les plus respectables de la Grece, les Stoïciens, s'étoient imposé la loi de ne rien faire qui ne fût digne de Dieu même. Les uns & les autres ne voyoient dans leur ame qu'une portion de l'être divin, & dans son union avec le corps, qu'une obligation d'autant plus grande d'entretenir l'ordre & de concourir au bien général. Delà ces maximes si fondamentales dans leurs sectes, que l'homme est obligé de faire tout le bien qu'il peut, & que nous n'avons aucun droit aux bienfaits du ciel, qu'au-

tant

tant que nous rempliſſons cette obligation ſacrée. Mais comme ſi c'étoit un défaut attaché à la condition humaine, qu'il ſoit plus aiſé de faire le bien que de le bien faire, ces mêmes Bracmanes, qui firent quelque temps l'ornement du monde par leurs vertus bienfaiſantes, en devinrent la honte par l'excès de leurs principes. En effet, les uns croyant avoir fait aſſez de bien dans le monde, ne craignoient point d'interrompre par un ſuicide volontaire le cours de leur vie : d'autres, pour ſe garantir des paſſions, ſe ſéparoient du commerce des hommes au ſervice deſquels ils s'étoient dévoués, &, pour être plus que des hommes, ils vivoient en bêtes dans des montagnes inacceſſibles, ou dans des cavernes profondes : quelques autres enfin prétendirent honorer l'Être ſuprême par des auſtérités ridicules, où la pudeur étoit violée, & où la nobleſſe de la nature humaine fut méconnue au point, qu'ils ſe crurent d'autant plus parfaits, qu'ils la rapprocherent davantage de l'animalité. Ainſi ces hommes, dont les principes religieux avoient tourné toute l'activité vers le bonheur de leurs ſemblables, la crainte des paſſions & le déſir inſenſé d'une perfection chimérique, les rendirent non-ſeulement inutiles à la ſociété, mais les dépouillant encore, pour ainſi dire, de la

nature humaine, ils leur en firent oublier les devoirs, le décent & l'honnête, pour les réduire à la condition des brutes. Ces coutumes insensées qui sont un outrage fait à notre nature, affermies par le temps & consacrées par la superstition, subsistent encore dans l'Inde, malgré les révolutions auxquelles elle a été sujette, & sont aujourd'hui la Religion d'une grande partie de l'Asie. Si ces Bracmanes, qui se voient comme une émanation de cette ame immense qui regle l'univers, mais séparée de son origine pour être attachée à une masse de matiere organisée, pouvoit réfléchir un moment sur eux-mêmes, quel devroit être leur étonnement de contempler l'avilissement où leur vertu monstrueuse les a conduits.

L'Egypte devoit trop aux inondations fécondes du Nil, pour ne pas regarder ce fleuve comme un temple où la divinité sembloit inviter les hommes à lui rendre hommage. Par la même suite d'idées, qui avoit conduit les Chaldéens, les Perses & les Indiens au Polythéisme, les Egyptiens, oubliant le Créateur, vinrent à concentrer leur culte dans l'eau, dans le soleil & dans les astres, comme contenant des portions de cette ame qui produisoit les plantes, les légumes, les fruits dont l'Egypte abondoit. Telle fut la Religion que

les Prêtres Egyptiens éleverent ſur les reſtes de la Religion primitive.

Le dogme de l'ame univerſelle devint une eſpece de myſtere renfermé dans les colleges des Prêtres, depuis que les peuples trouverent plus commode d'attribuer à des eſprits particuliers la production des phénomenes. Comme l'eſprit humain ne s'éleve à des principes généraux que par l'effort qu'il fait pour agrandir ſes idées, & que c'eſt les agrandir que de lier les phénomenes par le moyen du raiſonnement & de l'obſervation, pour les rapporter à une même cauſe ; il n'eſt point étonnant que des peuples groſſiers ſoient tombés du Théïſme dans le Polythéïſme, ſi l'on conſidere que les Prêtres négligerent de tenir leur eſprit dans cette haute élévation d'idées, ſoit qu'eux-mêmes ils n'en fuſſent pas plus que le vulgaire, ſoit que les plus éclairés d'entr'eux fuſſent charmés d'avoir des connoiſſances myſtérieuſes ſur la Religion pour ſe rendre plus recommandables. Quoiqu'il en ſoit, le dogme de l'ame univerſelle s'éteignit dans l'eſprit du peuple, qui ne vit plus dans la nature que des Dieux, des génies, des eſprits, auxquels il adreſſa ſes vœux, offrit des ſacrifices, parce qu'il attendoit d'eux ſeuls ſon bonheur. Il eſt même vraiſemblable qu'il y eut des colonies

détachées des grandes nations, qui n'emporterent avec elles que la Religion pratique, les ſacrifices, les cérémonies religieuſes. Telles furent, par exemple, celles que le hazard conduiſit dans des déſerts arides, dans des marais, ou dans des retraites inacceſſibles. Comme elles n'étoient compoſées que de petites bandes particulieres, que la crainte des animaux féroces retint dans ces retraites ſauvages, elles s'occuperent uniquement du ſoin de ſe nourrir : toutes les idées acquiſes dans la ſociété s'effacerent de l'eſprit de ces hommes ſolitaires, & leurs enfans tomberent dans l'abrutiſſement & dans l'ignorance abſolue de l'Être ſuprême. Eſt-il bien étonnant que des hommes diſperſés, errans, vivants au hazard, toujours en guerre, & continuellement entre le péril & le beſoin, n'ayant jamais ni le temps ni l'occaſion de réfléchir ſur la nature, aient été trouvés ſans Religion ?

Tels étoient les Hylogones, les Troglodytes, les Garamants, & autres ſauvages bruts, dont Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon & les anciens voyageurs font mention. Ce n'eſt & ce ne peut être que dans la ſociété que le penchant naturel vers la Religion ſe développe dans l'homme, parce qu'il n'eſt homme & ne fait uſage de ſa raiſon que dans la

ſociété. Auſſi voyons-nous que la Religion nâquit d'elle-même au milieu des Américains, réunis en ſociété ſous les Caciques du Pérou & du Mexique. La culture de la raiſon a toujours été ſuivie de la Religion, qui de concert avec elle a policé les nations ſauvages. Je ne ſais comment l'entendent ceux de nos Philoſophes qui veulent extirper toute Religion. Leur deſſein ſeroit-il de nous faire rentrer dans l'état de ſauvages d'où la Religion nous a retirés ? ou bien croient-ils qu'il y a une ſupériorité de raiſon, à laquelle on n'eſt pas plutôt parvenu par le puiſſant ſecours de la philoſophie, qu'on peut alors impunément renverſer les Religions qui avoient ſervi d'échaffauds pour élever l'édifice des ſociétés ?



SECONDE ÉPOQUE.

LA RELIGION MOSAÏQUE,

La même que la Patriarchale, aux cérémonies légales près, qui furent pour lors incorporées chez le Peuple de Dieu avec la Religion primitive.

LE Polythéïsme ayant corrompu & dévoré par degrés ce qu'il y avoit de bon, de pur & de sain dans la Religion Patriarchale, il convenoit que Dieu lui donnât une forme plus auguste, en imprimant sur elle d'une maniere plus marquée le sceau de son esprit. Moyse fut choisi pour exercer ce Ministere sacré. Chargé du dépôt de la révélation, il la consigna par l'ordre de Dieu même dans les Livres qu'il écrivit sous l'impression divine. Par rapport à cet homme extraordinaire, il s'est élevé plusieurs questions qu'il faut agiter avec la Philosophie moderne.

Ce Législateur n'auroit-il été, ainsi qu'on l'a dit d'Orphée, qu'un titre de Législation, qui s'est par la suite métamorphosé en un fameux personnage, lequel a donné des loix aux Hébreux? Il est peut-être assez étonnant que

Moyse, qui s'est vu déifié à la fin du siecle dernier par un Ecrivain d'un savoir profond, changé en idole & adoré par toutes les Nations de la terre sous différens noms, soit aujourd'hui relégué parmi les personnages chimériques. Quoique je n'adopte pas l'opinion du savant Huet, je crois pourtant qu'on peut tirer quelque parti des fables des Payens, en faveur de Moyse & de ses écrits. Il n'est pas possible qu'il n'y ait un germe de vérité caché sous l'écorce des fables; & de ce que Bacchus est réputé chez toutes les Nations un être fabuleux, il ne s'ensuit nullement que Moyse doive l'être. Si la ressemblance parfaite entre plusieurs faits de l'Histoire sacrée & de l'Histoire profane ne sauroit être contestée, il ne sera pas difficile de prouver que le plagiat a été du côté des Payens.

En effet, si Bacchus a écrit ses Loix sur deux tables de pierre; si d'un nom qui ressemble si fort à celui de Moyse, il a été appellé *Misem*, c'est-à-dire, sauvé des eaux; s'il avoit une baguette avec laquelle il opéroit des miracles; si ce même Misem passa la mer rouge à pied sec à la tête de son armée; s'il divisa les eaux de l'Oronte & de l'Hidaspe, & les divisa à droite & à gauche; si une colonne de feu éclairoit son armée pendant la nuit; si

les anciens vers orphiques qu'on chantoit dans les orgies, célébroient tous ces faits prodigieux : en quoi ce Bacchus, regardé aujourd'hui comme un être fabuleux chez toutes les Nations, peut-il faire partager à Moyse la fausse existence qu'il a reçue de la Mythologie ? Comment ne voit-on pas que la différence qu'il y a à cet égard entre Moyse & Bacchus, vient uniquement de ce que la vérité a détruit le mensonge ; & qu'il est impossible qu'un peuple entier eût consenti d'être gouverné durant tant de siecles par une loi sévere & rigoureuse, s'il n'y eût eu un Moyse pour la sceller par tous les prodiges rapportés dans le Pentateuque ? Nos Philosophes qui ont copié le savant Huet mot pour mot, ont été jettés si loin de leur route ordinaire, que, par la méprise la plus cruelle pour eux, on les a vu nous prodiguer eux-mêmes les preuves les plus convaincantes de la vérité des faits inscrits dans les Livres divins.

La ressemblance des faits leur a fait soupçonner du plagiat de la part des Juifs. Mais pourquoi ? c'est qu'ils n'étoient pas inventeurs ; c'est que jamais plus petite nation ne fut plus grossiere ; c'est que tous leurs mensonges étoient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étoient visiblement une imitation des Phéni-

ciens, des Syriens & des Egyptiens. Non, ſans doute, les Hébreux n'étoient pas des inventeurs; mais ils n'étoient pas non plus des plagiaires. Connoît-on bien ce peuple, pour oſer dire qu'il a emprunté quelque choſe de ceux qu'il regardoit comme impurs, & qui traitoit d'abominable toutes les Religions étrangeres? Aujourd'hui même tâchez de lui faire adopter quelque choſe de contraire à ſa Loi, & vous verrez ſi vous pouvez gagner quelque choſe avec lui.

Que les livres ſacrés ſoient parvenus ou non à la connoiſſance des Gentils, il n'eſt pas douteux qu'ils en ont connu pluſieurs faits, altérés, il eſt vrai, par des traditions qui les avoient défigurés. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'eſt que ces livres, les plus anciens de tous ceux que nous poſſédons, ſoient demeurés entiers dans leur langue originale, tandis qu'on ne voit que des fragmens chez les Nations les plus illuſtres. D'où peut venir cela, ſinon de ce que la vérité ſurnage ſur les temps où les fables s'enſeveliſſent? Que ne donneroient point ceux qui ſe qualifient d'eſprits-forts, pour qu'il n'y eût jamais eu de Moyſe? Cet homme les déſole avec les prodiges dont il a rempli ſon Hiſtoire. Les miracles épouvantables, ſelon eux, dont il a été l'Auteur

& l'Historien, pourquoi les Egyptiens n'en ont-ils pas dit un seul mot? Mais, avant de leur répondre, qu'ils me permettent de leur demander où existent les livres des Egyptiens contemporains à ces miracles.

La Loi Judaïque toujours subsistante, malgré la dispersion d'Israël, annonce encore aujourd'hui le grand homme qui l'a donnée. L'orgueilleuse Philosophie qui ne veut voir en lui qu'un heureux imposteur, peut-elle rendre raison d'un établissement si durable? Qu'on se représente tout un peuple adoptant un livre qui contient son Histoire, ses Loix avec certaines prophéties; jusqu'ici tout est naturel, & n'a rien qui surpasse l'art des imposteurs: mais où commence le merveilleux? c'est que le tissu de cette Histoire soit un enchaînement de prodiges dont on prend à témoins le peuple; qu'on persuade à ce peuple qu'il a vu les prodiges qu'il n'a point vus; qu'on exige en conséquence qu'il leur donne cette adhésion ferme que réclament pour eux les faits qui ont frappé nos sens; que cette croyance passe des peres aux fils, avec une telle infaillibilité de succès, qu'elle servît même à la Nation, dans ses membres dispersés sur toute la terre; que non content d'exercer leur foi par des prodiges, on y ait encore ajouté des

prophéties où il eſt prédit que leur Nation ſera dans les ténébres de l'aveuglement, & que le livre qui les contient ſera fermé pour eux; que ce livre déshonorant pour eux, au lieu de l'anéantir, ils l'aient conſervé en entier, ſans y rien changer, ſans en rien ôter; qu'ils le portent aujourd'hui dans toutes les contrées de l'Univers, pour adminiſtrer aux Chrétiens qui leur ſont odieux, les preuves dont ceux-ci les accablent : » cette ſincérité des Juifs, qui » gardent avec amour & fidélité, aux dépens » de leur vie, un livre qui les déshonore à » tant d'égards, eſt ſans exemple dans le » monde, & n'a point ſa racine dans la natu- » re. « (Paſcal.)

Nous avons ici à conſidérer Moïſe comme Hiſtorien & comme Légiſlateur. Or ſous laquelle de ces deux faces que nous l'enviſagions, il nous paroîtra un homme divinement inſpiré, & ſupérieur à tous les Légiſlateurs dont l'antiquité profane ſe glorifie.

Ce qui d'abord éleve Moïſe au-deſſus de tous les Hiſtoriens, c'eſt qu'il eſt le ſeul qui nous a dépeint, par des expreſſions dignes de l'admiration même des Ecrivains profanes, l'acte ſublime & incompréhenſible de la création. Sa Coſmogonie comparée à celles des différens peuples, eſt auſſi ſublime dans ſon récit que

la leur est chargée de fables. Au moins, depuis que l'Antiquité est devenue une énigme pour nous, nous ne voyons aujourd'hui dans toutes ces Cosmogonies que des rêveries, que des extravagances puériles si justement appellées par Mr. Hume les songes d'un malade. Elles paroissent comme l'égout d'une source pure qu'elles ont infectée dans ses ruisseaux. Tandis que l'Historien Sacré nous ramene à Dieu qui a tout fait, les Historiens profanes ainsi que les Poëtes ne nous entretiennent que des combats divers de la lumiere contre les ténébres, du bon principe contre le mauvais, des géans contre les Dieux, de Typhon contre Osiris. C'est par de telles fables qu'ils ont souillé les opérations d'un Dieu Créateur & Architecte de l'Univers.

Encore un avantage qu'il a sur eux, c'est d'avoir représenté Dieu tirant la matiere du néant, opérant sur cette matiere qui n'a point dû être son égale, la façonnant à son gré & avec une souveraine liberté, animant quelques portions de cette matiere par des esprits également créés comme elle, ces esprits n'ayant pu être détachés de la substance divine, qu'elle n'eût été elle-même matérielle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'entre tous les Philosophes de l'Antiquité il n'y en a pas un seul qui ait

connu la création de la matiere. Tous ſont venus ſe briſer contre ſon éternité ; & même il en eſt peu parmi eux qui aient pu ſe défendre de mêler du fataliſme aux opérations de la divinité dans la production de cet Univers. C'eſt en vain que le ſavant Cudworth, qui a fort étudié la Philoſophie Payenne, a voulu les juſtifier ſur cet article. Eſt-ce par un effort de raiſon que Moïſe fut plus éclairé que tous les beaux génies de l'Antiquité, ou bien eſt-ce à la révélation qu'il doit ſa ſupériorité ſur eux dans la Théologie naturelle? Problême aſſez embarraſſant pour les Philoſophes de nos jours qui, dans le deſſein de déprimer le Légiſlateur des Hébreux, remettent en conteſtation ce que la révélation avoit décidé, entreprennent de redonner à la matiere l'éternité dont il l'avoit dépouillée, & oſent la faire en quelque ſorte la rivale de la divinité.

Moïſe, dira t-on, n'a rien inſinué de précis ſur l'excluſion d'une matiere préexiſtente. Mais ſon ſilence ſur une queſtion qui a ſi fort tourmenté les Philoſophes, ne ſemble-t-il pas dire, qu'il n'a point aſſocié une matiere éternelle à l'Architecte du monde? Tertullien écrivant là-deſſus contre Hermogene, ſe ſert de ce ſilence même allégué par ſon adverſaire

comme d'une arme offenſive. » Il faut, dit-il, » que Dieu ait fait le monde de rien, puiſ- » que l'Ecriture ne dit point de quoi il l'a » fait. «

Si Moïſe n'a point été inſtruit de la création de la matiere, d'où vient qu'en parlant de celle du monde, il ne lui eſt rien échappé qui décele ſon ignorance ſur cette grande vérité? D'où vient que maniant des matieres où la raiſon humaine n'apperçoit aucunes routes ſûres, il n'a rien avancé ſur quoi on puiſſe le convaincre de menſonge? D'où vient qu'il n'a laiſſé ſur lui aucune priſe à tous ceux que le raiſonnement a convaincus; que, ſi la matiere eſt d'elle-même, elle n'a pas dû attendre ſa perfection d'une main étrangere; & que, ſi Dieu eſt infini, il n'a eu beſoin pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même & de ſa volonté toute-puiſſante?

Les plus beaux génies avec toute leur capacité & tous leurs talens, dès qu'ils ont voulu, ſans le ſecours de la révélation, faire des découvertes dans les cauſes premieres, n'ont réuſſi qu'à montrer leur ignorance ainſi que les bornes de leur eſprit en donnant dans les plus extravagantes erreurs. Qu'eſt-ce donc que ce Philoſophe extraordinaire, qui traitant de l'origine du monde, a ſu tenir ferme contre toutes

les discussions métaphysiques, sans être ébranlé par la tentation de faire parade de son esprit, à la maniere des autres, qui sur un tel sujet disent toujours ce qu'ils savent & ce qu'ils ne savent pas ? Si les Poëtes, qui furent les premiers Théologiens, ont célébré dans leurs vers la naissance du monde, ils en ont corrompu la tradition par leurs fictions, sous prétexte de l'embellir, ou plutôt pour l'accommoder à la Religion des peuples, qui regardoient comme autant de Dieux les principales parties du monde. Si quelques Philosophes ont reconnu le Démiourgos, l'Architecte du monde, d'autres éblouis par les fausses lueurs de leurs raisonnemens, ont abandonné cette doctrine, pour lui substituer l'opinion impie de l'éternité du monde quant à sa matiere & quant à sa forme.

La question de l'origine du monde a été de tout temps agitée par les Philosophes. Tous les raisonnemens qu'ils hazardoient sur ce sujet, alloient à donner au monde une origine si ancienne, qu'il fut impossible d'en marquer le commencement : les Platoniciens ne pouvant se débarrasser des objections d'Aristote qui maintenoit l'éternité du monde, & voulant néanmoins conserver au Souverain Être la prérogative nécessaire d'être la premiere cause de tout, tâcherent d'accommoder le systême de

leur maître avec celui d'Aristote, en lui faisant dire, que le monde, proprement éternel quant à sa substance, avoit été fait quant à sa forme, mais fait de toute éternité, parce que la premiere cause agit, aussi-tôt qu'elle existe. L'éternelle inaction où l'on plongeroit Dieu, est-elle aisée à concevoir ? si la résolution de créer le monde est éternelle dans lui, pourquoi seroit-elle demeurée sans effet ? Pourquoi auroit-il suspendu pendant une éternité l'exécution d'un dessein qu'il n'avoit formé que pour exercer sa sagesse, sa puissance & sa bonté ? ces attributs n'ont point d'époque. Pourquoi les effets en auroient-ils une ?

Ces difficultés qui ont embarrassé les Philosophes Payens, ont paru très-réelles aux Peres qui entrerent en lice avec eux, pour soutenir la nouveauté du monde telle que Moïse l'a enseignée. Origene, après avoir établi que ce monde matériel a été véritablement créé, dans le temps mentionné par Moïse, ne craint point de dire qu'il a été précédé par une infinité d'autres mondes, & que tous ces mondes ont été vraisemblablement différens les uns des autres, parce que la sagesse & la puissance divine sont infinies. C'étoit la doctrine de Clément d'Alexandrie, qui l'avoit héritée du fameux Pantanus. St. Augustin n'osant aller aussi loin,

loin, a néanmoins été trop modéré pour condamner le ſentiment d'Origene ; il flotte, il héſite ſur cette queſtion, qu'il avoue ſurpaſſer ſes forces.

Comment, en effet, ne pas ſe perſuader que Dieu ayant toujours été Dieu, doit avoir toujours été Créateur & Seigneur ; qu'il ne doit avoir laiſſé dans la durée infinie aucun moment ſans agir, comme il n'a laiſſé dans l'Univers aucun eſpace vuide, qu'autant que la ſymmétrie du monde l'a voulu, & qu'il a été néceſſaire pour le mouvement des globes céleſtes ; que l'excellence de l'Être infini demande qu'il agiſſe toujours, & qu'il ne lui convient point de laiſſer ſes perfections oiſives ; que ſa volonté étant l'inſtrument dont il ſe ſert pour agir, il ne doit y avoir qu'un inſtant indiviſible entre la volonté & l'opération, entre la cauſe & l'effet ; qu'il ne peut y avoir eu dans lui aucune raiſon d'attacher à un point de l'éternité plutôt qu'à un autre l'exécution d'un décret qui émane de ſa bonté, de cette bonté qui eſt éternelle, & dont la fécondité eſt immenſe ?

Cette objection enviſagée dans toute ſa force, a d'abord de quoi étonner & confondre la raiſon. Auſſi des Philoſophes Chrétiens ont cru ne pouvoir y répondre, qu'en diſtinguant deux

mondes, l'un matériel & visible, qui est nouveau, l'autre spirituel & intelligible, dont l'origine est cachée dans l'éloignement infini des siecles passés.

L'idée d'un monde intelligible, créé en nombre infini de siecles avant notre monde visible, qui fut adoptée par plusieurs Peres, leur étoit venue des Grecs par le canal de Platon qui la tenoit vraisemblablement de Pythagore, comme celui-ci la devoit aux Chaldéens ou aux Egyptiens. Les Platoniciens enchantés l'adopterent.

Pour reprendre donc la difficulté, tirée de notre impuissance à comprendre que Dieu ait différé, pendant toute l'éternité, ses ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance créatrice, elle vient uniquement de notre fausse maniere de concevoir l'éternité. En la composant de parties & de momens, nous nous en formons dans l'esprit une espece de phantôme que l'imagination & l'habitude ont consacré. Un être n'est pas éternel, parce qu'il a été pendant une infinité de momens, mais parce qu'il n'a point commencé à exister : car si l'éternité étoit composée d'instants, comment celui où nous agitons cette question auroit-il pu arriver ? Est-ce donc que l'infini s'épuise, ou qu'il est susceptible de plus & de

moins ? D'ailleurs quels ſont ces êtres qui ſortent à chaque inſtant du néant, & qui s'y replongent auſſi-tôt ? Une durée éternelle compoſée d'inſtants infinis eſt donc une chimere.

Cet autre être métaphyſique qu'on appelle le *temps*, cette ligne idéale que la foibleſſe de notre imagination ſuppoſe parallele aux événemens, n'eſt-il pas également un être ſans conſiſtance, ſans réalité, où s'abyme l'eſprit humain avide de tout ce qu'il ne conçoit pas ? Comment ce phantôme qui n'eſt rien par lui-même, & qui fut la premiere Divinité de la Théologie payenne, peut-il faire naître des difficultés qui ne ſoient pas chimériques ? La durée où le temps n'eſt point un être diſtingué de l'exiſtence des choſes, non plus que l'éternité, n'eſt point diſtinguée de l'être néceſſaire.

Pourquoi diſtingue-t-on dans les choſes créées des parties de durée, qui ſont les élémens du temps ? ces élémens que ſont-ils, ſinon les rapports que nous appercevons entre les changemens que les êtres éprouvent ? or ces rapports ne ſont que des perceptions de l'eſprit. Si tout étoit immuable, comment concevroit-on des inſtants de durée, quelles ſeroient leurs bornes, quelle ſeroit la durée de chaque inſtant ?

Dieu même pourroit-il les distinguer les uns des autres ?

Le temps ne sauroit donc être que l'appanage des créatures, comme l'éternité est celui de la Divinité seule. *Æternitas census Divinitatis*, dit énergiquement Tertullien. C'est donc une question ridicule de demander, pourquoi Dieu s'est servi *si tard* de sa puissance créatrice. Ces expressions sont nécessairement relatives au temps, & par conséquent très-peu convenables à Dieu, qui, par l'immobilité de son être, ne sauroit s'y trouver. En créant, il produit le temps qui n'est point distingué de l'existence des créatures. Le temps lui est donc étranger, & conséquemment son action n'est point dans le temps.

Puisque l'éternité ne peut s'allier qu'avec l'immutabilité, comment pourroit-elle devenir un attribut propre à la matiere & au mouvement qui ne sont rien moins qu'immuables ? Quand donc on parle de l'éternité du monde, on ignore ce qu'emporte avec soi une telle idée.

Les Philosophes s'embarrassoient de savoir si les oiseaux avoient été avant les œufs, ou les œufs avant les oiseaux ; & ne pouvant décider cette question, ils se sauvoient dans l'éternité du monde, & soutenoient qu'il devoit y avoir une espece de cercle dans les semen-

ces, & que les œufs & les oiſeaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, ſans que leur eſpece eût jamais eu ni origine ni commencement. Ils diſputoient auſſi beaucoup entr'eux, lequel du jour ou de la nuit avoit précédé l'autre. Si la nuit a précédé le jour, il s'enſuit démonſtrativement que le jour n'eſt pas éternel, puiſque la nuit aura exiſté auparavant; il en eſt de même du jour. Par-tout où il y a ſucceſſion, il ne ſauroit y avoir d'éternité. S'il y a eu un premier homme, comment a-t-il pu être éternel? Et s'il n'y en a point eu, comment exiſtons-nous aujourd'hui? Une ſucceſſion infinie d'êtres dépendans & ſujets au changement ne ſauroit être mieux réduite en poudre qu'elle l'a été dans ce morceau d'un ouvrage Anglois intitulé : *Religion of Nature delineated*.
» Suppoſez, dit l'Auteur, une chaîne pendant
» du ciel en bas, d'une hauteur inconnue. Sup-
» poſez enſuite que cette chaîne, au lieu de
» deſcendre, ſe tienne dans une ſituation fixe,
» bien que chacun de ſes chaînons peſe vers
» la terre, & que ce à quoi elle eſt ſuſpen-
» due ne ſoit pas viſible. Là-deſſus, on de-
» mande : qui eſt-ce qui ſoutient cette chaî-
» ne? à quoi eſt-elle ainſi ſuſpendue? Croit-on
» qu'il ſuffiſe de répondre : que le premier

» chaînon d'en bas tient au ſecond, ou à ce-
» lui qui eſt immédiatement au-deſſus, le ſe-
» cond, ou plutôt le premier & le ſecond pris
» enſemble, au troiſieme, & ainſi de ſuite à
» l'infini ? Car qui eſt-ce qui ſoutient le tout?
» Une chaîne de dix chaînons tombera, à moins
» qu'une Puiſſance capable de la ſoutenir ne
» l'en empêche. Une de vingt tombera auſſi,
» à moins qu'elle ne ſoit arrêtée par une force
» encore plus grande, & cela à proportion de
» l'accroiſſement de la peſanteur. Donc celle
» qui eſt compoſée d'une infinité de chaînons
» tombera certainement, à moins qu'elle ne
» ſoit ſoutenue par une force infinie, capable
» de porter un poids infini. Il en eſt de même
» dans une chaîne de cauſes & d'effets qui
» tendent vers quelque fin, ou qui *gravitent*,
» pour ainſi parler, vers elle. Le dernier de
» ces effets, ou le plus bas, dépend de la cauſe
» la plus prochaine, il y eſt en quelque ma-
» niere ſuſpendu. Cette cauſe, à ſon tour, ſi
» ce n'eſt pas la premiere, eſt ſuſpendue de
» même à quelque choſe au-deſſus d'elle, &c.
» Et ſi cette chaîne de cauſes & d'effets eſt in-
» finie, il y aura un effet infini ſans cauſe effi-
» ciente, à moins qu'il n'y ait une cauſe de
» laquelle tout dépend. Or affirmer une choſe
» de cette nature eſt une abſurdité auſſi gran-

» de, que si l'on disoit qu'un poids fini ou un » petit poids a besoin d'une force qui le sou» tienne, & qu'un poids infini n'en a pas besoin.«

Une force infinie, direz-vous, soutient cette chaîne d'un poids infini, dès là qu'on la met entre les mains de Dieu. Oui, sans doute; mais y a-t-il un ordre dans la succession des chaînons? S'il y en a un, chaque chaînon doit avoir sa place marquée dans la chaîne, de maniere que l'un doive nécessairement précéder l'autre. Or, prenez tel chaînon qu'il vous plaira, il en suppose nécessairement un premier par lequel il aura fallu commencer pour arriver à lui. Une chaîne de causes & d'effets ne sauroit donc être infinie, & il n'y a pas moyen de la prolonger dans l'éternité. Il faut un commencement à tout ce qui est créé; & le temps où on le place est une chose absolument indifférente, puisqu'il doit toujours être précédé par une éternité.

Puisque le monde ne sauroit avoir été créé qu'il n'ait commencé, il s'agit de fixer ce commencement. Or, selon Moyse, la matiere & les choses créées n'ont que six mille ans. Il nous parle d'un premier pere : il nous fait voir la nature humaine naissante dans Adam. Mais ne seroit-il point naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé

le fut du déluge : & que ces grands évenemens ont été fréquens sur la terre, depuis la création du monde ?

Tous les Ecrivains de l'Antiquité sont si modernes vis-à-vis de Moyse, qu'il est impossible d'en citer un seul qui ait le triste pouvoir de le contredire sur ce qu'il a écrit de l'origine du monde. L'Auteur *des Recherches sur le Despotisme Oriental* l'a si bien senti, qu'il a été forcé de convenir, que les Prêtres Hébreux ont tâché d'absorber dans leurs Annales toute l'Antiquité, & de ramener à eux seuls l'origine de toutes les nations. Il est vrai que, pour se dédommager d'un aveu qui a dû lui coûter, il dit qu'ils ont reconstruit ces Annales avec plus de superstition que de génie, qu'ils ont déplacé & déguisé les matériaux primitifs qu'ils y ont employés; de sorte que, selon lui, ce sont des Architectes mal-adroits & trompeurs, qui en se servant des matériaux d'un bâtiment plus ancien qu'ils ont démoli, n'en ont point effacé les reliefs primitifs. L'Histoire de la création & du déluge ne lui présente dans la Genese qu'un double emploi d'un seul & même fait considéré sous deux points de vues différens, l'un naturel qu'elle a placé en second, & l'autre astrologique, systématique ou mystique, comme on le vou-

dra nommer, qu'elle a placé en premier. » Les
» folies de l'Aſtrologie, dit-il, ont été inven-
» tées avant le ſyſtême de la création des
» Hébreux ; cela eſt viſible par les rapports
» qu'on peut remarquer entre les diverſes
» opérations des ſept jours, & les prétendues
» vertus & propriétés aſtronomiques des ſept
» Planetes. 1°. Le jour auquel le Soleil pré-
» ſide, la lumiere fut faite. 2°. Le jour de la
» Lune fut celui où le Firmament, l'Atmoſ-
» phere furent faits ; & où la diviſion des
» eaux ſupérieures & des eaux inférieures fut
» marquée, parce que la Lune préſide à l'At-
» moſphere, & qu'elle eſt regardée comme
» une Planete humide & aquatique. 3°. Le
» jour de Mars, comme c'eſt une Planete ré-
» putée charnelle, brutale & groſſiere, l'A-
» ride parut, & fut appellé Terre. 4°. Eſt le
» jour de Mercure. Mercure a toujours été re-
» gardé comme le Miniſtre des Dieux, com-
» me le Meſſager du Ciel aux Enfers, & des
» Enfers au Ciel : ces attributs lui provien-
» nent de ce qu'anciennement il avoit été
» l'annonce ſymbolique des Fêtes, & l'emblê-
» me du commerce des Mortels avec les Dieux
» par leur culte & par leurs prieres. C'eſt là,
» ſans doute, la raiſon pour laquelle il eſt dit
» que les ſignaux des fêtes & des aſſemblées

» (le Soleil & la Lune) furent placés ce » jour-là dans le Ciel. 5°. Le jour de Jupiter. » Comme c'est la Planete de l'air & l'abon- » dance multipliée, selon l'Astrologie, il a » bien fallu que les oiseaux aient été créés » dans l'air & les poissons dans la mer, lors » du cinquieme jour. 6°. L'homme & la fem- » me créés le jour de Vénus, ne demandent » point d'explication. 7°. Enfin Dieu s'est re- » posé le jour de Saturne, Planete sombre & » taciturne, qui tranche tout & ne produit » rien, selon l'Astrologie. «

Quelque ingénieux que puisse être ce rap- port des Planetes avec les jours de la création dans l'ordre que Moyse leur a marqué, il n'est pas moins vrai qu'on ne sauroit le regar- der que comme le jour d'un esprit qui ajuste après-coup des explications plus ou moins vrai- semblables à un événement quelconque. Il y a plus de simplicité & de dignité dans le dis- cours que l'Historien des Hébreux met dans la bouche de Dieu. » Vous travaillerez, & » vous ferez toute votre œuvre durant six jours. » Mais le septieme jour est le repos de l'Eter- » nel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre » en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur » a fait les Cieux, la terre, la mer, & tout » ce qui y est contenu, & a cessé le septie-

» me jour de produire de nouveaux êtres ;
» c'eſt pourquoi l'Eternel a béni le jour du
» repos & l'a ſanctifié ou ſe l'eſt réſervé. «

Cette maniere de compter les jours par le nombre *ſept*, & de ſanctifier le ſeptieme, étoit chez les Hébreux une profeſſion ſolemnelle de la création du Ciel, de la Terre, du Soleil, en un mot de la Nature entiere ; & en même-temps la condamnation la plus éclatante du polythéïſme des nations. Chez les Payens, c'étoit un acte d'idolâtrie par lequel ils rendoient un culte aux ſept Planetes.

Si l'ordre de la ſemaine & le repos d'un jour par chaque ſemaine établis par Moyſe, ſont une imitation de la diſtribution des jours faits par les Payens en l'honneur des ſept Planetes, il s'enſuit que les premiers hommes auroient eu d'abord une Religion monſtrueuſe, & horriblement chargée d'opinions bizarres ; & que Moyſe auroit mis de côté ce prodigieux amas de ſuperſtitions, pour former un corps de Religion plus ſimple. Mais qui ne voit que cette profeſſion n'eſt point dans le vrai, & que la Religion ſimple, telle que Moyſe l'a renouvellée, a dû précéder celle que nous voyons altérée & défigurée chez les Payens ? C'eſt en tout & par-tout qu'on commence par le ſimple, qui ſe charge & groſſit par des ad-

ditions, par des broderies, par des commentaires.

Je ſuis fort incliné à croire que les Egyptiens dans la plus haute Antiquité, comptoient les jours par ſept ; & quoique les Grecs, du temps d'Homere & d'Héſiode, ne connuſſent pas encore l'ordre ni les noms des Planetes, & qu'ils diſtribuaſſent leurs mois en trois décades de jours, il n'eſt pas moins conſtant par Euſebe, qui cite pluſieurs vers de ces deux Poëtes, que les Grecs même avoient quelque reſpect pour le ſeptieme jour. Les Egyptiens ayant mieux conſervé les traditions & les uſages de la plus haute Antiquité que les autres nations, il en arriva, & ſans deſſein de leur part, qu'ils réglerent leur aſtronomie & l'ordre de leurs jours, en comptant par *ſept*, comme on faiſoit du temps de Noé & du temps d'Adam. L'eſprit de cet uſage s'étant perdu avec le temps, ils crurent le retrouver dans le nombre des Planetes, qui leur parut avoir rapport à cet ordre de la ſemaine, quoique ces choſes ne tinſſent l'une à l'autre que par un fil imaginaire. La choſe eſt ſi vraie que le ſyſtême planétaire des Egyptiens, des Grecs & des Romains, a été inconnue aux Chinois, aux Indiens, aux peuples du Nord, bien qu'ils connuſſent la diviſion du temps en

ſemaines. Il faut donc remonter au-delà du ſyſtême planétaire, pour trouver la vraie raiſon de cet uſage antique où l'on étoit de compter la ſuite des jours par le nombre *ſept* perpétuellement réitéré. Si l'on obſerve cet ordre, qui eſt de redeſcendre du composé au ſimple, il paroîtra évident, que le ſyſtême de la création des Hébreux eſt indépendant des folies de l'Aſtrologie.

Il y auroit, ſans doute, de la ſtupidité à imaginer que Dieu a voulu mettre dans ſes ouvrages un rapport aſtrologique. Moyſe avoit écrit long-temps ſa Coſmogonie, avant que la mythologie Grecque & Latine eût pris figure, & qu'on ſe fût aviſé de régler les départemens des Divinités de nouvelle création, en leur aſſignant les Planetes pour demeure. Saturne, Jupiter, Mars, Mercure & Venus, Dieux inventés à l'occaſion & à l'imitation de ceux d'Egypte, ſont certainement moins anciens que Moyſe. Les Egyptiens, même de ſon temps, n'avoient pas encore commencé à faire des obſervations aſtrologiques ſur les Planetes. Car ſi dès lors ils l'euſſent fait, & qu'ils euſſent placé des Dieux dans les aſtres; comment les Athéniens, originaires de Saïs, & tenant des Egyptiens leurs ancêtres, la coutume de compter leur premier mois en fixant

le commencement de l'année au Solstice d'été, auroient-ils manqué d'être fideles à la division de la semaine, & à la pratique importante d'honorer chaque jour une Planete ? Tout concourt donc à nous montrer combien le culte des Planetes est nouveau, & qu'il a été précédé par la semaine Sabbatique des Hébreux.

On ne sauroit disconvenir que le Soleil qui préside au jour, où la lumiere fut faite, & la Lune qui préside à l'atmosphere, où la division des eaux supérieures & des eaux ordinaires fut ordonnée, ont des rapports heureux avec les deux premiers jours de la création de Moyse : mais l'Astre de Mars, réputé féroce, cruel & sanguinaire, parce qu'il est regardé comme le Dieu de la guerre, quelle analogie peut-il avoir avec la Terre élevant de toutes parts sa large surface, couverte des germes de toute espece, que le Créateur y avoit semées par sa parole féconde, & n'attendant que l'action d'un ressort universel pour devenir un jardin délicieux, émaillé de fleurs & rempli de fruits ? Ce ne fut que le quatrieme jour que le monde nouveau-né fut dégagé des langes qui l'enveloppoient. Car, malgré la division des eaux supérieures & des eaux inférieures, qui fut l'ouvrage du second jour, l'air se

trouva le troiſieme prodigieuſement rempli de vapeurs qui rendirent à la terre une partie des eaux céleſtes. Le Soleil, la Lune & les Etoiles fixes étoient demeurés inviſibles juſqu'au quatrieme jour, où toutes les vapeurs, qui s'étoient affaiſſées, laiſſerent dans l'air une pureté & une clarté extraordinaires. Ce fut alors qu'ils parurent dans le Firmament. Le Soleil & la Lune étant par leur nature les ſignaux des fêtes & des aſſemblées, ſe trouvent avoir quelque liaiſon avec la Planete de Mercure, qui avoit été anciennement l'annonce ſymbolique des fêtes. Mais pourquoi le nom de Jupiter a-t-il été donné au cinquieme jour, qui fut celui où les animaux s'élancerent du ſein de la terre, où l'air fut peuplé d'oiſeaux, & la mer remplie de poiſſons ? La chaleur du Soleil étant néceſſaire à la génération de ces créatures, peut-être eût-il mieux convenu de donner le nom de cet Aſtre au cinquieme jour qui lui doit ſa fécondité, ſi le premier ne lui avoit pas été conſacré ? L'homme & la femme créés le jour de Vénus, ſont l'alluſion la plus heureuſe pour le ſixieme jour. Si l'on a réſervé pour le ſeptieme la Planete ſombre & taciturne de Saturne, qui tranche tout & ne produit rien, c'eſt que les ſix temps de la Création avoient cours parmi les traditions natio-

nales, ainſi que l'atteſtent dans leurs Coſmologies les Perſans & les Etruriens.

Je croirois aſſez volontiers que les ſix jours de la Création de la Geneſe avoient paſſé en tradition chez les peuples anciens; que, conformément aux opérations de chaque journée, on chercha dans le nombre des ſept Planetes ſi bien aſſorti aux ſix jours de travail, & au ſeptieme qui fut celui du repos de l'Eternel, quelques vertus ou propriétés qui puſſent s'y lier par une analogie naturelle; que la ſuperſtition les croyant propres à y loger des Dieux, on choiſit parmi eux les Dieux dont les attributs pouvoient mieux quadrer avec le genre de travail qui caractériſe chaque jour. Supprimez tout cela; & vous vous verrez réduit à ne pouvoir rendre raiſon pourquoi la ſuperſtition a placé dans les Planetes les Dieux dont elles portent les noms.

On a cru faire honneur à la Religion, en diſant que le Livre de Moyſe eſt la ſource où toutes les nations ont puiſé l'idée de la Création du monde. Mais ne lui en feroit-on pas davantage, en diſant que l'Hiſtorien ſacré n'a fait que raconter ce qui étoit conſacré, pour ainſi dire, dans la mémoire & dans toutes les archives des nations?

Mais une choſe qui mérite ici toute notre attention,

attention, c'eſt la tradition d'un cahos antérieur à la formation du monde, répandue chez preſque tous les peuples. Leurs théogonies ou plutôt leurs coſmogonies en font foi. Parmi ces peuples ſi différens par leurs goûts, par leurs mœurs, par leurs idées, comment ne s'en eſt-il point trouvé, qui aient penſé que tout a toujours été tel qu'il eſt, d'autant plus que c'eſt la premiere idée qui s'empare des eſprits, & que pluſieurs Philoſophes ont été de ce ſentiment? Cette uniformité de croyance dans l'eſprit de tant de nations, ne peut avoir été puiſée que dans le dépôt des traditions antiques.

Quoique l'eſprit humain ne puiſſe arriver à la croyance d'un cahos, ſans reconnoître l'intelligence productrice de ce monde, cependant cette connoiſſance ne ſuffiſoit pas pour concevoir qu'elle l'eût tiré d'un cahos affreux & informe. Rien, en effet, dans la nature ne conduit à le croire; & la raiſon qui voit la néceſſité d'une intelligence toute-puiſſante pour la production de ce monde, voit auſſi qu'il n'étoit point néceſſaire qu'il eût ſon berceau dans un cahos préexiſtant. C'eſt donc l'intelligence créatrice qui s'eſt elle-même manifeſtée aux hommes, & qui leur a fait connoître, par une voie différente du raiſonnement, que le cahos a été le premier état du monde.

Mais si le cahos a existé réellement, & si de la tradition qui s'en est défigurée, sont sorties ces histoires frivoles & ridicules de tous ces combats divers, antérieurs à l'origine de toutes choses, la création de Moyse ne doit donc point être confondue avec son déluge. Car, de la maniere que toutes les Cosmogonies nous peignent le cahos, elles nous montrent l'impossibilité d'y placer la race humaine. Dans la confusion des élémens, les parties terrestres étoient au centre, comme le sédiment de la matiere; les parties aqueuses couvroient ce sédiment, & un espace ténébreux étoit répandu sur les eaux. En un mot, jusqu'au moment où l'esprit de Dieu, c'est-à-dire, un principe d'activité & de mouvement travailla sur les élémens, ils se trouverent sans ordre & sans forme réglée. Etoit-ce bien là un séjour propre à recevoir des hommes?

Ce cahos qui fut le berceau du monde naissant, a fait croire à plusieurs Philosophes, que les couleurs que Moyse avoit employées pour peindre sa création, avoient été souillées par les idées que lui fournissoit un souvenir ténébreux & corrompu des grands désordres arrivés au globe, avant qu'il fût habité par Adam & par ses descendans. Il n'en a pas fallu davantage à l'imagination active & fé-

conde pour enfanter une foule de fyftêmes fur les anciennes révolutions du globe terreftre. En 1764 on en comptoit déjà quarante-neuf différens. On peut toujours en inférer que la terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Outre fon mouvement journalier & fon mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, on a commencé de nos jours à en imaginer un infenfible, qui, auffi lent que les fiecles, la fait tourner du Nord au Midi. » Par cette pente, foit apparente, fi ce font » les Cieux qui par un mouvement dont la » lenteur eft proportionnée à l'immenfité de » leurs orbes, penchent & entraînent avec eux » le foleil vers le pole; foit réelle, fi notre » globe par fa conftitution phyfique tombe » pour ainfi dire infenfiblement vers un » point oppofé à la direction de ce mouve» ment caché des cieux : par une fuite nou» velle de cette pente, l'axe de la terre » déclinant toujours, il pourroit arriver que » ce que nous appellons la fphere obli» que devînt droite, & que la fphere droite » fût oblique à fon tour, que les lieux fitués » aujourd'hui fous l'équateur euffent été fous » les Poles, & les Zones glaciales de nos jours » devinffent la Zone Torride. « (*Hift. Pol. des Etabliffemens des Européens dans les deux Indes.*)

Il faut avouer que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomenes. Cette grande révolution de toute la masse du Globe, en doit certainement entraîner une foule de particulieres sur sa surface. La Mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de l'inclinaison de l'axe qui quitte un pays pour couvrir l'autre, amenera nécessairement des inondations, des déluges. Mais suivant un mémoire sur la variation des étoiles fixes, présenté à l'Académie de Paris par Mr. Euler, il paroît que les supputations astronomiques les plus récentes & les plus exactes, s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différens climats. » La variation de l'Ecliptique, » dit ce savant Académicien, en se redressant » vers l'Equateur, ou en déclinant vers les » Poles, ne peut jamais atteindre à neuf de- » grés. « D'autres Astronomes qui ont soumis l'hypothese de Mr. Euler à de nouveaux calculs, prétendent qu'elle n'excede pas même l'espace de deux degrés & demi. Enfin d'autres soutiennent que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable; & que si les observations des anciens ne s'accordent pas

à cet égard avec celles des modernes, c'est que les Astronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon. *Voyez les Recherches Philosophiques sur les Américains à l'article des Patagons.*

La variation de l'obliquité de l'Ecliptique poussée jusqu'au point de supposer un transport successif d'un même point terrestre par différens climats, que six cents trente mille ans ne pourroient achever, étant un fait très-incertain, pour ne rien de plus; les Physiciens ne sont pas en droit de lui attribuer ces vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse Planete a éprouvées par elle-même. L'on ne peut non plus argumenter en sa faveur, en montrant dans le Canada de grands ossemens d'animaux qui devroient, dit-on, être nés sous la Zone Torride; parce que, pour que le Canada se fût trouvé entre les Tropiques, il faudroit qu'il se fût écoulé une énorme suite de siecles jusqu'au temps présent & qu'il n'est point probable que des squelettes d'animaux, exposés presqu'à fleur de terre, pussent se conserver pendant un tel laps de temps, qui suffisoit pour décomposer & dégrader des montagnes.

Il nous conviendroit très-peu d'inquieter les Philoſophes ſur la poſſeſſion où ils ſont de tout temps, de former des conjectures tirées de la nature des êtres phyſiques, des loix du mouvement, ſur la maniere dont le monde a pu être formé, ſur les différens états par où il a pu paſſer & ſur les changemens qu'il a pu ſubir. Il leur eſt encore permis de s'abſtenir, autant que le demande la phyſique, d'avoir recours aux cauſes qui ſont hors de la nature. Leibnitz a pu ſans doute imaginer que la plus grande partie de la matiere terreſtre a été embraſée par un feu violent dans le temps que Moyſe dit, que la lumiere fut ſéparée des ténébres; que les planetes, auſſi-bien que la terre, étoient autrefois des étoiles fixes & lumineuſes par elles-mêmes, & qu'après avoir brûlé long-temps, elles ſe ſont éteintes faute de matiere combuſtible, & qu'elles ſont devenues des corps opaques; que la baſe de toute la matiere qui compoſe le globe terreſtre eſt du verre, dont les ſables ne ſont que des fragmens; que de la croûte refroidie ſont ſorties les parties humides qui s'éleverent en formes de vapeurs, retomberent, & formerent les mers. Whiſton a pu également aſſurer que la terre a été autrefois une comete. On peut même lui pardonner d'avoir écrit que

la description de Moïse n'eſt pas une narration exacte & philoſophique de la création de l'univers entier & de l'origine de toutes choſes, mais une repréſentation hiſtorique de la formation du ſeul globe terreſtre. Que la terre enſevelie auparavant dans le cahos, reçut, dans le temps mentionné par Moïſe, la forme, la ſituation & la conſiſtance néceſſaires pour pouvoir être habitée par le genre humain. Que les premieres paroles de l'Hiſtorien ſacré indiquent clairement que la production du monde de rien, que nous nommons *création*, a précédé l'ouvrage de ſix jours, & qu'elles peuvent être regardées comme une préface ou introduction au récit qui ſuit, pour prévenir toute mauvaiſe interprétation. Que l'idée que les anciens Philoſophes ont eu du cahos, qui leur a paru comme le magaſin, d'où a été tiré tout ce que notre globe contient, eſt aſſez celle de Moyſe, aux fables près dont il n'a point ſouillé ſa narration. Que le peu que cet Hiſtorien dit des corps immenſes qui roulent ſur nos têtes, comparé aux détails où il entre par rapport à ce petit grain de ſable que nous habitons, prouve bien qu'il n'a eu en vue que ſa formation ; d'autant plus que s'il eût été queſtion de la premiere origine des choſes, il y auroit dans ſa narration quelque choſe de

louche, en ce que la lumiere y paroît avant le soleil, l'effet devant sa cause. J'en dis autant des systêmes de Woodvart, de Burnet & de Scheuchzer; attendu que tous ces naturalistes paroissent s'être occupés à chercher les moyens de concilier l'Ecriture-Sainte avec leurs opinions. Il est vrai que Mr. de Buffon les réfute tous très-solidement, & qu'il prouve très-bien qu'en mêlant leurs idées à celle de Dieu, ils ont dérogé à la dignité de la Religion, & n'ont laissé appercevoir aux incrédules qu'un mêlange ridicule d'idées humaines & de faits divins. Il lui a été également permis de hasarder ses conjectures sur le même sujet, & de supposer qu'une comete tombant obliquement sur la surface du soleil, aura déplacé cet astre, & qu'elle en aura séparé quelques éclabouffures auxquelles elle aura communiqué un mouvement d'impulsion dans le même sens, & par un même choc; ensorte que les planetes auroient autrefois appartenu au corps du soleil, & qu'elles en auroient été détachées par une force impulsive commune à toutes, laquelle elles conservent encore aujourd'hui. Pour lui rendre la pareille, il faudroit un second Buffon, c'est-à-dire, un Ecrivain de la même force, capable de donner un air spécieux à tout ce qu'il présente, & de prendre,

quand il le faut, un ton d'enthousiasme qui fait respecter tout ce qu'il propose quelque incroyable qu'il soit; tant est forte l'empreinte de son génie sur ceux qu'il captive d'abord par les charmes inexprimables de son éloquente diction.

Qu'il nous soit permis d'observer à notre tour, que les limites de la science sur les causes premieres sont encore aujourd'hui où elles étoient du temps des Philosophes Grecs; que quatre siecles d'efforts inutiles dans la Grece ne les ont pas reculées d'un seul degré; que Descartes & les autres qui sont venus après lui, ont été arrêtés par la même barriere insurmontable, opposée de tout temps par la nature à la Philosophie; que la Philosophie devroit enfin être lasse, & même honteuse de tant de courses qui n'ont abouti à rien; que la plus grande preuve qu'on puisse donner de la foiblesse & de l'inconstance de l'esprit humain, c'est cette pente naturelle à revenir toujours à ses premiers erremens, même après les avoir abjurés; que notre Europe en est un exemple mémorable par l'ardeur avec laquelle nous la voyons se replonger dans les questions interminables où la Grece s'étoit égarée pendant quatre cens ans.

En abandonnant aux Philosophes & aux His-

toriens les discussions sur la nature de la matiere, de l'esprit, de la substance, sur les causes secrettes du mouvement, Moyse a respecté la Majesté de son sujet, en même-temps qu'il a montré la profondeur de ses vues. Il a vu que toutes les excursions de l'esprit humain au-delà des bornes que Dieu a posées sur la route qui conduit aux causes premieres, étoient autant de pas inutiles. Son silence sur tout ce qui depuis a si vivement piqué notre curiosité, est une preuve de la connoissance qu'il avoit des forces de l'esprit humain.

Adam est-il la tige du genre humain? Voilà le fait que Moyse pose avec une noble confiance. Si quelque Histoire, quelque monument atteste qu'Adam n'est pas le premier homme, son Histoire est fausse, comme elle est véritable & divine, si le contraire n'est pas prouvé. Il seroit, en effet, bien extraordinaire que le monde étant beaucoup plus ancien que ne le fait Moyse, il n'en eût rien transpiré dans les écrits qui nous sont parvenus; que le hazard n'eût jamais fait rencontrer ni déterrer nulle part le moindre événement qui le convainquît de mensonge; que cet Historien né, dit-on, chez une Nation des plus modernes, fût néanmoins le plus ancien des Ecrivains connus, & qu'il eût posé dans la

durée des temps une barriere, que ne sauroient franchir toutes les Antiquités Chinoises, Chaldéennes & Egyptiennes, qu'elles n'aillent se perdre dans des temps fabuleux. Est-ce donc qu'on n'auroit pas plus de connoissance de cette Antiquité, que du néant qui a précédé la création? Mais d'ailleurs ne seroit-ce pas une grande merveille que Moyse eût prévu cette ignorance universelle du temps, pour y jetter à coup sûr les fondemens de son Histoire? Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les limites où Moyse a resserré l'âge du monde, étant si peu reculées, on ne voie rien au-delà qui soit certain chez les Nations les plus jalouses de leur Antiquité; & que, pour les étendre, on soit obligé de recourir à des incendies ou à des inondations qui ont rompu le fil des événemens.

Les ténébres, qui semblent redoubler leur obscurité, à mesure que l'on s'avance dans le champ des Antiquités historiques vers les limites que Moyse a marquées, doivent le rendre d'autant plus respectable aux Philosophes, que lui seul a semé dans ce champ des points fixes & lumineux, & que le jour luit dejà pour lui, quand les autres Historiens n'ont que des fables à nous raconter.

Un autre événement non moins considéra-

ble dans l'Histoire sacrée, c'est le déluge, dogme historique, rejetté autrefois par nos Philosophes, & maintenant adopté par eux; non produit par des causes surnaturelles, mais par un mouvement périodique qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre; non causé par des événemens brusques, mais par des effets nécessaires de la constitution de notre monde. Tel étoit le sentiment des anciens Philosophes de l'Egypte, qu'on suppose avoir été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monumens historiques sur les destins de notre Planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *Certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitùs omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideò qui succedunt, & litteris & musis orbati sunt* (*Plato in Tymœo.*) Voilà donc les déluges devenus des événemens périodiques, & les siecles d'ignorance, ainsi que la ruine des arts, des suites nécessaires des déluges.

Cette doctrine sur les inondations ou déluges universels, a été vivement embrassée par l'Auteur de *l'Antiquité dévoilée par ses usages.* L'impiété s'est elle-même trahie, en y rassemblant mille traits en faveur du déluge de Noé. Mais combien l'Auteur ne les a-t-il pas em-

poiſonnés par l'art avec lequel il a ſu, à l'aide d'une imagination forte qui lui indiquoit des liaiſons fines & des points d'analogie entre les objets les plus éloignés, faire ſervir ſes connoiſſances diverſes & étendues à détruire la vérité par la vérité même ! Avec quelle dextérité il jette à droite & à gauche une infinité de fils dont il ourdit la trame de ſon ouvrage, & dans leſquels il finit par embarraſſer ſes Lecteurs peu précautionnés contre les pieges artificieux qu'il leur prépare !

Si l'Auteur ne conçoit pas comment une cataſtrophe auſſi remarquable que le déluge, ne paroît ſous la plume des anciens Ecrivains, qu'un fait iſolé auſſi-tôt oublié que raconté ; croit-il donc qu'on conçoive mieux comment le genre humain a pu ſe ſauver d'une inondation univerſelle, à laquelle le hazard ſeul aura préſidé ? Une révolution auſſi terrible que celle où il ſe peint tous les élémens en guerre les uns contre les autres, la maſſe des eaux agitée dans toute ſa profondeur, le globe tourmenté par des convulſions violentes, devoit naturellement ramener pour jamais l'horreur de l'ancien cahos dans la demeure de l'homme. Si ce grand événement n'eût été produit par une cauſe ſurnaturelle, le genre humain auroit été totalement diſſous dans cette dépu-

ration générale de l'Univers, & depuis bien des siecles il seroit resté pour toujours au nombre des possibles.

Si l'homme échappé aux malheurs du monde ne sauroit être trop approfondi, la cause de ses malheurs a-t-elle donc dû paroître assez indifférente à l'Auteur, pour qu'il ait glissé sur un objet qui le devoit fixer autant que ses tristes effets? On le voit occupé à chercher dans l'Antiquité un premier fait dont il puisse partir, pour trouver l'Histoire du genre humain dans l'esprit de ses établissemens. Cette révolution physique qui a changé la face de notre globe, & qui a donné lieu à un renouvellement total de la société, lui paroît être ce fait, il lui tient lieu du péché originel, qui est la premiere pierre de l'édifice de la Religion Chrétienne. Sa sombre imagination lui peint l'homme, qui a survécu au déluge, triste, mélancolique & religieux à l'excès. Sur cet état où il le voit plongé, il imagine quelles ont été ses premieres démarches, & comment elles ont été réglées par les différentes passions de son ame. Le temps avoit depuis bien des siecles réparé les désordres physiques produits par le déluge sur la terre, qu'il n'avoit pas encore réparé les désordres moraux causés dans l'esprit humain par cet événement terrible. De-

là ces inſtitutions religieuſes & politiques qui ont duré bien au-delà des impreſſions de terreur qui leur avoient donné naiſſance. *Inde prima mali labes.*

Mais plus il s'attache à montrer que le déluge eſt la véritable Epoque de l'Hiſtoire de toutes les Nations, que toutes leurs inſtitutions tiennent à ce grand évenement; plus on doit trouver étrange que le déluge ſoit amené dans ſes Ecrits, ſans avoir été préparé, ou plutôt qu'il n'y paroiſſe que comme un effet de l'enchaînement fatal des cauſes, & non comme celui d'une main toute-puiſſante. Que peut-il alors eſpérer d'un ſyſtême qu'il ne ſauroit établir, qu'en détruiſant la premiere de toutes les vérités, l'exiſtence de Dieu?

Le déluge, qu'il paroît nous préſenter dans le cercle des changemens réglés & des révolutions périodiques qui détruiſent le monde pour le renouveller, ſuppoſe une fatalité qui prend ſa ſource dans l'athéïſme. Qui croiroit qu'un Philoſophe moderne, en reſſuſcitant les vieilles rêveries de Platon & de Séneque, qui nous annoncent d'un ton romaneſque les différens états ou degrés, par où tous les êtres phyſiques & moraux ſont forcés de paſſer, & cela, d'après un ſyſtême qui nous montre le pur athéïſme caché ſous les noms pompeux du grand

Jupiter, de la cause des causes : Qui croiroit, dis-je, qu'un homme ivre d'athéïsme, se fût imaginé de pénétrer mieux dans l'esprit de l'Antiquité, connoître mieux l'origine des Nations, que tous les Historiens si stériles à son gré sur le grand événement du déluge? Lui-même, en nous rapportant d'après les deux Philosophes cités, que chaque période a son enfance, son adolescence, sa jeunesse, sa virilité, sa vieillesse; que la vertu & la félicité commencent chaque période; que le vice & toutes sortes de maux le terminent; que la chaîne sacrée qui lie les Dieux & les hommes, les retire du fond de l'abyme où ils étoient plongés, pour recommencer un monde nouveau où se renouvelleront les mêmes scenes que dans les précédens; que cette chaîne fatale amenera à l'infini des mondes qui s'anéantiront en nous racontant de pareilles rêveries, empruntées de la Théologie Payenne, ne mérite-t-il pas une place parmi ces conteurs puériles dont il dit que la science n'est qu'un délire pompeux & perpétuel?

Comme le déluge a été produit par une cause surnaturelle, c'est aussi à elle qu'il faut attribuer la prompte réparation des maux physiques qu'il avoit produits sur la terre. Car il est ridicule de s'imaginer que les montagnes aient pu servir de retraite aux hommes échappés au naufrage

frage du monde enseveli sous les eaux, parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux. Platon a pu se plaire, dans ses rêves philosophiques, à monter sur les montagnes, à y considérer le berceau & l'asyle du Genre-Humain; à se le représenter, au sortir du déluge, sur le sommet des plus hautes montagnes; ensuite au pied de ces mêmes montagnes; enfin dans les plaines. Ces trois positions différentes & successives où il suit le Genre-Humain, d'après les idées qu'il s'étoit formées des désastres du déluge, lesquels avoient donné naissance à des traditions informes & corrompues, ne peuvent être regardées que comme un tableau idéal comparé avec celui que présentent ces traditions : car si le Genre-Humain eût du passer par toutes les miseres dont il fait la triste peinture, elles n'auroient pas tardé à le détruire entiérement.

L'Historien sacré plus instruit que Platon, qui cachoit son ignorance sous des fables & des énigmes, nous apprend que la multiplication des hommes dans les plaines de l'Orient, le berceau du Genre-Humain réparé, s'accrut avec rapidité. Tout concouroit à la favoriser, la bonté

du climat, la fécondité de la terre, l'activité, l'innocence, la frugalité. Lorsqu'elle fut parvenue à un certain excès, elle les obligea à s'éloigner de leurs premieres habitations & à se partager en différens corps.

Ces Colonies déterminées dans leur marche par le cours des fleuves, par les chaînes des montagnes, par les lacs, par les marais, se répandirent de tous côtés au hazard, & rencontrerent successivement des contrées fertiles & des déserts stériles. Les animaux s'étoient encore plus multipliés que les hommes. Ceux-ci devinrent nécessairement chasseurs, pour conquérir, en quelque sorte sur les animaux, les campagnes fertiles qui leur servoient de repaire, & pour les empêcher de dévaster leurs moissons, de ravager leurs troupeaux. C'est dans ces temps héroïques que l'Antiquité fabuleuse a placé les Hercules, les Thésées, les Philotectes.

L'habitude de la chasse fit contracter à ceux qui l'exerçoient je ne sais quoi de rude & de féroce. L'éloignement relâcha les liens de consanguinité, qui de toutes les Sociétés n'en avoient fait au commencement qu'une seule. Dès ce moment elles devinrent étrangeres les unes aux autres. Delà les guerres qu'elles se firent avec un acharnement réciproque, lorsque le même besoin qui les avoit éloignés les uns des au-

tres, les rapprocha pour ſe diſputer la terre, comme elles l'avoient diſputée aux animaux. La force du corps fut alors réputée la premiere des qualités, & fut la meſure du mérite des hommes, eſtimés à proportion de la valeur & de l'intrépidité avec leſquelles ils ſavoient attaquer ou repouſſer l'ennemi. Leurs exploits étoient dans la bouche de tous ceux qui en étoient défendus; & les chants qui les gravoient dans la mémoire, étoient très-propres à échauffer les imaginations.

Dans cet enthouſiaſme guerrier, & dans l'enfance de la raiſon, les Héros abſorberent tellement l'attention des Peuples, qu'ils n'en eurent preſque plus pour les dogmes de la Religion Patriarchale, tels que la création, la providence, la connoiſſance des attributs de Dieu. Ce qu'une fauſſe Philoſophie fait aujourd'hui parmi nous, la néceſſité de ſe défendre fit alors inſenſiblement négliger le culte de la Divinité, rendit les eſprits indifférens ſur les vérités les plus eſſentielles, qui dès lors n'imprimerent plus dans la mémoire que des idées ſuperficielles, bientôt effacées par le temps, l'agitation, le déſordre & la paſſion de la guerre. Les Patriarches qui touchoient à la grande Epoque de la renaiſſance du Genre-Humain, avoient laiſſé en mourant un grand vuide. Leur autorité n'é-

K 2

toit point remplacée. La persuasion s'affoiblit dans les esprits. On vit par degrés s'enfoncer dans l'oubli, chez des Peuples où la mémoire étoit la seule dépositaire des vérités, toutes celles qui ne pouvoient être apperçues que par un esprit recueilli en lui-même, toutes celles enfin qui tenoient à une métaphysique subtile & déliée & exigeoient des discussions profondes. Parmi les ruines des vérités transmises par les Patriarches, il ne subsista que le souvenir du cahos d'où le monde étoit sorti, l'idée de l'intelligence qui l'en avoit tiré, & l'impression du déluge qui avoit noyé la terre. Ces objets offroient à l'imagination une forte prise sur eux-mêmes, par le spectacle frappant d'une Puissance redoutable.

Il faut toutefois excepter le peuple de Dieu, peuple par conséquent privilégié, & qui fut en quelque sorte ébauché dans les familles des Patriarches fideles, où malgré la corruption générale, se conserva jusqu'à Noé le sacré dépôt de la tradition. Le monde noyé dans les eaux d'un déluge universel, fut à peine repeuplé par les enfans de Noé, que le même discernement se fit entre ceux qu'on nommoit les *Enfans des Hommes*, rebelles & incrédules, & ceux à qui l'on donna le nom d'*Enfans de Dieu*, fideles à leur Religion. Le

peuple de Dieu n'étoit encore que dans ses peres, lorsque les autres peuples se formoient avec éclat, & comptoient déja plusieurs Rois. Mais selon qu'il arrive dans toutes les œuvres où il plaît au Seigneur de signaler sa providence, il eut de très-foibles commencemens. Prédestiné dans les Conseils de la sagesse éternelle à perpétuer le culte de Dieu, & à donner au monde un Sauveur, il fut sans doute la plus noble & la plus illustre de toutes les nations de la terre. Il eut le privilege de descendre de Noé, non par ceux de ses enfans qui s'écarterent d'abord de la foi & de la justice; mais par ces fideles imitateurs de leur Saint Pere, qui malgré la contagion, se déclarerent toujours les adorateurs du vrai Dieu. Tirant son origine d'Adam d'aînés en aînés par Seth, Enos, Cainan, Malaleel, Jared, Henoch, Mathusalem, Lamech; recueilli ensuite dans Noé, & descendant de lui par Sem, l'aîné des fils de ce Patriarche, par Arphaxad, Cainan, Salé, Heber, Phaleg, Reu, Sarug, Nachor, & Tharé pere d'Abraham; illustré dans ce pere des Croyans, auquel Isaac, Jacob, & les douze Patriarches ses fils rapportent leur origine, il peut s'attribuer une ancienneté presque égale à celle de la durée du monde. Dieu se proposa de veiller sur lui

avec une attention singuliere, de le gouverner par des loix toutes particulieres, de lui confier le dépôt de ses révélations & de ses promesses, de perpétuer par lui l'attente du Messie, jusqu'au jour où ce désiré des nations, si magnifiquement annoncé, prendroit naissance du plus pur sang de ses Rois.

Moyse, le premier Historien du peuple de Dieu, comme il fut son premier Législateur, fait remonter son origine jusqu'à celle même des hommes. Une si grande Antiquité n'est pas particuliere aux Hébreux, & il paroît étrange que pour leur en faire honneur, on reprenne les choses de si haut. Mais si l'on fait attention au choix des événemens qu'il décrit, on reconnoîtra qu'il ne retrace l'Histoire du monde, qu'autant qu'elle a de rapport à l'Histoire de sa nation.

Les cinq Livres où elle est contenue ne sont pas composés dans le goût d'Athenes & de Rome. On les trouve, il est vrai, très-ornés, selon le génie de sa langue, qu'il est nécessaire d'entendre pour en appercevoir toutes les finesses. Le dessein en est beau & magnifique. L'Histoire, les Prophéties, les Préceptes, y sont entrelacés avec tant d'art, que de tous les trois il se forme une agréable variété qui charme & désennuie. Le discours de

Dieu & de Moyse y répand je ne sais quoi de dramatique qui orne & embellit la narration. Avec combien de choix & d'ordre cet Ecrivain parcourt une foule d'événemens qui se pressent les uns les autres! Le Chapitre X, où il traite de l'origine & de la division des peuples est d'un prix infini. Quel plus beau frontispice pouvoit-il mettre à la tête de ses loix que l'histoire d'un monde créé de rien, & ensuite dépeuplé par un déluge universel que celle de l'élévation de l'homme à un état surnaturel, de sa chûte, de sa gradation, de son rétablissement, des suites & des remedes de sa désobéissance? Le ton de cette histoire est certainement bien différent de celui des autres histoires anciennes, qui, en apprenant aux nations leur origine, leur montrent des hommes ou des démons, au lieu d'un Dieu Créateur qu'elles devroient trouver à la tête de tout.

Mais admirons avec quel art cette histoire est tissue. On y voit le contraste d'un peuple barbare & grossier avec un systême de Religion aussi raisonnable que sublime, & bien supérieur sans doute à tout ce qui a été composé sur ce sujet dans les siecles les plus éclairés, par les nations les plus polies & les plus savantes. Si le Polythéïsme & l'idolâtrie, selon Mr. Hume, sont & doivent être la Reli-

gion des ſiecles barbares, & ſi les principes du Théïſme ne ſauroient être découverts que par un entendement fort exercé dans la Philoſophie & dans les Sciences; que doit-on penſer d'une hiſtoire qui écrite pour des barbares & des ignorans (ainſi ſont qualifiés les Hébreux par nos ſuperbes Philoſophes,) a pourtant un avantage ſi marqué ſur les hiſtoires les plus vantées dans l'Antiquité? Que dirons-nous auſſi des loix qu'elle contient, & qui ſont la production la plus pure d'une raiſon inſtruite par tout ce qu'on a jamais penſé de plus ſain dans le cours des ſiecles? C'eſt une choſe vraiment inexplicable que des peuples, qui raiſonnent comme des hommes ſur tout ce qui touche à l'érudition humaine & aux productions du génie, balbutient comme des enfans ſur Dieu & ſur la Religion; tandis qu'un ſeul peuple, vrai enfant pour les Sciences & les Beaux-Arts, a la maturité d'un homme de bon ſens, quand il s'agit de raiſonner ſur ces deux objets reſpectables. Telle eſt la différence des Juifs aux Grecs & aux Romains; & c'eſt de ce peuple extraordinaire que Moyſe a écrit l'hiſtoire. Le cercle étroit qu'il a tracé dans l'air des temps hiſtoriques, & dans lequel il a compris toutes les nations, comme nous l'allons voir dans le X Chap. de

la Genese, dépose avec d'autant plus de certitude de la vérité des événemens, que tous les autres Historiens ne peuvent atteindre aux bornes mêmes que sa main savante a plantées dans l'Antiquité.

Toute l'espérance du genre humain ayant été renfermée dans l'unique famille de Noé, on doit regarder les trois Patriarches qui la composoient, comme les trois tiges sur lesquelles se sont élevés tous les hommes actuellement existans. C'est par Sem, Cham & Japhet, que toute la terre s'est repeuplée. Les progrès de la multiplication parurent après le Déluge se faire bien plus vite qu'après la premiere création. En un peu plus de cent ans, sans y comprendre Sem fils de Noé, on compte dans la branche de cet aîné jusqu'à cinq générations. Cham, second fils de Noé, eut aussi un grand nombre de fils & de petits-fils, dans le même espace de temps. Ceux qu'il importe d'abord de connoître pour la suite de l'Histoire, sont Nemrod & Assur. Nemrod, fils de Chus, petit fils de Cham, fut un des premiers qui soumit d'autres hommes à ses Loix. Infatigable dans les exercices de la chasse, il avoit acquis cette force qui soumet le foible à l'homme courageux. Il fonda le premier Empire de Babylone sur l'Euphrate. De

la terre de Sennaar où commandoit Nemrod, sortit Assur, fils de Sem, rebuté apparemment des hauteurs & de la tyrannie du fondateur de Babylone. Il s'éloigna vers l'Orient, où il conduisit une colonie des descendans de Sem; & s'étant arrêté sur les bords du Tygre, il y bâtit avec ses compagnons la ville de Ninive; & ce sont ces deux Empires qui, après plusieurs révolutions, eurent tant de part à celles du peuple de Dieu. Enfin Japhet, troisieme fils de Noé, eut, comme ses freres, une nombreuse postérité. Le nom de ce Patriarche a été célébre chez les Grecs & les Latins; Hésiode & Horace l'ont cité. Quatorze peuples sortis de lui se répandirent dans l'Europe, d'où ils partirent successivement pour s'étendre dans l'Asie Septentrionale, dans les pays situés entre le pont Euxin & la mer Caspienne, dans la Médie, la Grande Tartarie, l'Inde & la Chine.

Quelques-uns prétendent que Noé est le Fohi des Chinois, mais quand on lit dans son Histoire que sa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette sorte; quel est l'Européen sensé qui pourra trouver Noé dans ce personnage fabuleux, & regarder le regne de cet homme-ci comme une époque certaine, malgré le témoignage

unanime d'une nation? Si quelque Chinois avoit droit d'être confondu avec Noé, ce feroit Jao fous le regne duquel les Annales Chinoifes rapportent qu'il y eut une fi grande quantité d'eaux à la Chine, que cet Jao fut obligé d'ordonner des tranchées, des foffés, des digues, pour les faire écouler & rendre le pays habitable. Ces eaux étoient-elles une inondation arrivée fous le regne de cet Empereur, ou bien des reftes de l'Etat primitif dans la terre? Quoiqu'il en foit, cet événement eft marqué dans les Annales Chinoifes à l'an 1660 depuis Puou-Ku, regardé par les uns comme le Cahos, & par d'autres comme le premier homme. Cette conformité de Chronologie entre les Hébreux & les Chinois, a quelque chofe de bien merveilleux, & pourroit donner lieu de foupçonner, que cet événement infcrit dans l'Hiftoire Chinoife, n'eft autre que le Déluge de Noé défiguré & porté par la tradition, dont étoit dépofitaire la colonie, qui formée des enfans de Japhet fe tranfplanta dans la Chine.

Les enfans de Japhet furent Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mofoch & Thyras. Gomer peupla la Phrygie & le pays des Galates. Cette opinion eft fondée fur le mot fyriaque *Gamar* qui fignifie *brûlé*. Magog s'é-

tendit vers l'Orient & le Septentrion. Les Scythes, conquérans de la Syrie, donnerent le nom de Magog à la ville d'Hyérapolis, pour être un monument de leur respect envers le fondateur de leur nation. Madaï peupla le pays de l'Asie, connu sous le nom de Médie. L'Ecriture se sert toujours de ce mot pour désigner les Medes. C'est de cette région que sont sortis les Huns, les Turques & cet essaim de barbares qui ont désolé l'Europe & l'Asie. Javan est regardé comme le pere de tous les Grecs, qui ne furent en effet connus des Hébreux, des Arabes & des Chaldéens que sous la dénomination générale d'Ioniens, qu'ils prononçoient yovan ou youvon. Alexandre-le-Grand est désigné dans l'Ecriture sous le nom de Roi de Javan. Tubal & Mosoch furent les Chefs de deux peuples qu'on croit être les Moscovites & les Tybarréniens. Thyras peupla la Thrace, où l'on croit qu'il fut adoré sous le nom de Mars. Le mot grec *Thouras* est l'épithete qu'Homere donne au Dieu de la guerre.

Javan eut pour fils Elisa, Tharsis, Cethim & Dodanim. Le premier donna son nom à l'Elide ; & c'est du mot Elisa que paroissent dérivés les noms, Aulide, Eolie, Hellenes, noms que porterent les Grecs avant Hellen, fils de Deucalion. Selon Eusebe, Strabon &

Bochart, Tharſis peupla l'Eſpagne, où l'on trouve dans le voiſinage de Cadix une ville nommée Tarteſſus; ſelon d'autres, la Tharſe de la Geneſe eſt la Cilicie, célébre par ſon commerce avec les Syriens, les Cypriots & les Phéniciens, par le fleuve Cidnus ſur lequel elle étoit ſituée. Cethim, troiſieme fils de Javan, peupla la Macédoine. L'Ecriture dit qu'Alexandre à la tête des Grecs, étoit ſorti de la terre de Cethim pour faire la conquête de l'Aſie. La Theſſalie & l'Epire furent le partage de Dodanim, quatrieme fils de Javan; c'eſt-là qu'on trouva la ville & la forêt de Dodone; c'eſt-là que prit naiſſance le culte de Jupiter Dodonien.

Les enfans de Cham tournerent vers le midi, où Meſraïm fonda le royaume d'Egypte. Ce fut des Egyptiens que ſortirent les Philiſtins, qui étant remontés vers le nord, conquirent les pays voiſins de la grande mer ſur quelques-uns des deſcendans de Chanaan. Ce Patriarche ſe multiplia conſidérablement dans la Syrie, où les hommes, au ſortir de l'Arche, s'étoient d'abord établis. Chanaan en particulier eut onze enfans, dont ſortirent enſuite de nombreuſes familles. Cette branche devenue formidable par ſon étendue & par ſes entrepriſes, & odieuſe par la corruption de ſes

mœurs, qui bientôt l'entraînerent dans l'idolâtrie, s'éloigna de toutes les autres familles qui s'opiniâtrerent à ne se point séparer, & elle alla chercher un établissement avantageux sous la conduite de Chanaan son Chef. Le pays où il s'arrêta, s'étend de l'Orient à l'Occident depuis le fleuve du Jourdain, à ses deux rivages jusqu'à la grande mer ou la méditerranée; & du nord au midi, depuis le mont Liban, jusqu'au torrent de Sehor, ou le fleuve d'Egypte. Malgré les ravages du Déluge, ce pays nommé depuis la terre de promission ou la Palestine, étoit demeuré le pays de la terre le plus sain, le plus agréable, & le plus fertile. Chanaan le partagea à ses onze enfans, qui donnerent leur nom, chacun à la portion qui fut assignée à sa famille. C'est cette division de la terre, & non celle qui arriva ensuite à la confusion des langues, qui fit donner le nom de Phaleg au fils d'Héber. Chanaan & ses descendans, livrés à toutes sortes d'abominations, suites funestes de l'oubli de Dieu, & du crime de l'idolâtrie, semblent n'avoir eu en partage la terre de leur nom, que pour en être chassés par les Israëlites, descendants de Sem, à qui Noé laissa, à l'exclusion de Cham & de Japhet ses cadets, les droits qu'il avoit lui-même hérités d'Adam

ſur la portion de terre que ce premier des hommes avoit cultivée, & Seth après lui, comme le domaine & l'héritage des aînés.

Les autres fils de Cham étoient Chus, Meſraïm & Phut. Chus qui étoit l'aîné, peupla les deux Arabies. Ce ſont ceux de tous les peuples du monde qui ont le mieux conſervé la ſimplicité groſſiere des mœurs antiques. Les deſcendans de Chus, après avoir peuplé l'Arabie, s'étendirent ſur les bords du Golphe Perſique, où ils compoſerent une Nation auſſi unie par le cœur que par le ſang. Ils faiſoient un grand commerce de pierreries & de parfums, richeſſes naturelles du pays qu'ils habitoient.

Meſraïm, poſſeſſeur de l'Egypte, lui donna ſon nom, ſous lequel elle eſt ſouvent déſignée dans nos annales ſacrées; on lui donne auſſi quelquefois le nom de Cham: & comme c'eſt le ſeul pays particulier qu'elles déſignent par le nom d'un des trois fils de Noé, on en doit conclure que les Egyptiens ſont de tous les peuples dont elles parlent, ceux qui étoient les plus anciens. Phut s'établit dans la Mauritanie Tingitane, ſituée au couchant de l'Egypte, & qui s'étend juſqu'à l'Océan. Joſephe, St. Jérôme & pluſieurs anciens Hiſtoriens font mention d'une ville & d'une riviere de la Mauritanie Tingitane, que l'on nomme Phut.

Nemrod, fils de Chus, fut le premier des Conquérans. Son ambition farouche fut soutenue par son courage & sa force, qui lui assurerent l'autorité souveraine, qui jusqu'alors avoit été une émanation de la puissance paternelle. Né pour commander, comme le vulgaire des hommes est fait pour obéir, il associa à cette guerre qu'il faisoit aux bêtes féroces, dont il vouloit purger la terre, plusieurs jeunes gens capables de tout entreprendre & de tout exécuter. Cette milice aguerrie à la chasse, devint invincible à la guerre, & nourrie dans la discipline de l'obéissance, elle fut bientôt l'instrument de la grandeur de son chef. Il est vraisemblable que la plupart des Empires ont dû leur origine à ces sortes de Héros, qui, en se rendant utiles aux hommes, par la sécurité qu'ils leur assuroient contre les monstres qui les dévoroient, trouverent le moyen de les asservir. Ce fut là comme l'ébauche des sociétés civiles, dans le sein desquelles on vit bientôt naître les arts utiles & agréables. Les Cultivateurs pacifiques payerent d'une partie de leur liberté, le droit qu'ils acquirent d'avoir des Domaines & des propriétés.

Les Royaumes étoient petits dans ces premiers temps, puisque, bientôt après Mesraïm, on trouve dans la seule Egypte quatre Dynasties

ties ou Principautés, celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis & celle de Tanis.

Ce fut Ludim, aîné des enfans de ce Prince, qui s'établit dans l'Ethiopie, qui est souvent appellée de son nom dans l'Ecriture; à mesure que sa postérité se multiplia, elle s'étendit vers le Midi & le Septentrion. Anonim, son second fils, est le pere des Ammoniens, ainsi appellés de son nom ou du culte religieux qu'ils rendoient à Jupiter Ammon; ils habitoient entre l'Egypte & l'Ethiopie. Laabim donna son nom aux Lybiens situés au Nord & à l'Occident de l'Ethiopie. C'est d'eux que sont descendus les Nomades, qui errans comme leurs ancêtres, habitoient sous des tentes, faisant paître leurs troupeaux dans de vastes déserts, coupés de plaines & dominés de montagnes & de rochers. Nephthuim s'établit dans la basse Egypte entre les différens canaux du Nil.

Sem, pere de tous les peuples d'au-delà de l'Euphrate, est principalement désigné par Moyse sous le nom de pere des Hébreux. Dépositaire des promesses divines, il les transmit par ceux de ses enfans qui formerent la ligne dont est issu Abraham, le Héros du Peuple de Dieu, & qui furent les Observateurs Religieux du vrai culte. C'est d'Elam, l'aîné de ses fils,

que sont sortis les Elamites, situés entre la Susianne & la Médie. Ils furent les Fondateurs de l'Empire des Perses, célébre par sa puissance & par sa chûte. Le nom de Perses, qui en Hébreux signifie *Cavalier*, leur fut donné à cause de l'excellence de leurs Chevaux qui contribuerent à leurs victoires & à leurs conquêtes. Assur, second fils de Sem, s'établit dans une partie des plaines de Sennaar, où ses descendans, appellés de son nom Assyriens, fonderent un vaste Empire dont Ninive fut la capitale; Empire obscur dans sa naissance, & renfermé dans des plaines fertiles & délicieuses, dont il sortit dans la suite, sous des chefs ambitieux & conquérans, pour s'étendre vers la Médie & vers le Couchant de l'Asie. Arphaxad, troisieme fils de Sem, s'établit aux environs de la Mer Caspienne & de l'Arménie, où l'on trouve une ville nommée Artaxata. Quelques-uns le disent pere des Chaldéens, parce qu'Abraham qui en étoit descendu, avoit sa famille établie dans la Chaldée. Lud & ses descendans, si l'on en croit Josephe au défaut de l'Ecriture qui ne désigne point le lieu où ils s'établirent, passerent dans l'Asie mineure, où ils fixerent leur séjour près le fleuve Méandre, qui se jette dans cette partie de la Méditerranée, appellée aujourd'hui Ar-

chipel, & autrefois Egée. Ils donnerent leur nom à la Lydie, renommée par les mœurs efféminées de ſes voluptueux habitans. Aram donna ſon nom aux peuples qui habiterent la petite Méſopotamie; ſes enfans connus ſous le nom d'Aramens paſſerent l'Euphrate, & s'étendirent juſqu'au déſert de Sur, aujourd'hui l'Iſthme de Suez, qui ſépare les deux mers. Ce déſert fit donner à leurs deſcendans le nom de Syriens, diſtingués entr'eux par différens noms.

La premiere difficulté qui ſe préſente ici, c'eſt de pouvoir expliquer, comment des rejettons ſortis de la même tige, peuvent être ſi différens les uns des autres. Un premier regard jetté ſur les différences prodigieuſes qui ſéparent les hommes les uns des autres, ſemble indiquer d'abord différentes eſpeces d'hommes, à-peu-près comme il y a différentes eſpeces d'animaux. Ce qui ſemble augmenter encore la difficulté, c'eſt cette différence encore plus marquée entre les Blancs & les Negres. Le phyſique du climat, qui varie ſi prodigieuſement en raiſon des Zones & des degrés qu'on y diſtingue, peut rendre raiſon de cette diverſité qu'on remarque dans l'eſpece humaine. Si quelques Théologiens, connoiſſant peu leurs forces, ſe ſont appropriés des queſtions du

ressort de la physique, & si sortant de leur sphere, ils ont prononcé sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, d'une maniere à faire mépriser leurs décisions, comme quand ils ont attribué l'origine des Negres à des Héros de l'Histoire Juive ; quel avantage peut-on en tirer contre l'Histoire Sacrée ? Qu'ont de commun avec elle les systêmes téméraires qu'ils hasardent quelquefois ? Un Philosophe, dans sa *Vénus Physique*, a eu le droit de dire, que la premiere femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois, & tous les Peuples blancs d'une part, & tous les peuples Negres de l'autre. Pourquoi seroit-il interdit à des Théologiens de déraisonner plutôt qu'à des Philosophes ? Si la Philosophie n'en est pas moins respectable, pour avoir des Sectateurs qui lui prêtent leurs extravagances ; pourquoi n'en seroit-il pas de même de la Théologie, qui n'est nullement responsable des inepties qu'on reproche à quelques-uns de ceux qui la cultivent.

Un Savant moderne, Mr. Court de Gébelin, vient de donner au Public un plan général & raisonné du monde primitif analysé & comparé avec le monde moderne. Dans cet

ouvrage deſtiné à raſſembler des recherches précieuſes ſur les Antiquités du monde, entre pluſieurs objets importans qui doivent y entrer, comme le génie ſymbolique & allégorique de l'Antiquité, la mythologie & les Fables ſacrées, les coſmogonies & les théogonies, les Peintures ſymboliques, le Dictionnaire des hiéroglyphes & des emblêmes avec leurs figures, &c. Il a entrepris de prouver qu'il y a eu une langue primitive actuellement encore ſubſiſtante dans toutes les langues que les hommes parlent aujourd'hui. Selon lui, les racines des langues Greque, Latine, Chinoiſe, Celtique, Hébraïque, &c. ne ſont que les débris de la langue primitive conſervés chez ces peuples, & ſource de tous leurs mots. Ce n'eſt pas que dans ces belles Liſtes de mots radicaux qu'on nous a donnés ſur diverſes langues, il ne s'en ſoit gliſſé une foule d'intrus qui les déparent, & qui ſont autant d'obſtacles pour arriver à leur comparaiſon. On doit les regarder comme les entraves les plus terribles qu'une mauvaiſe méthode a miſes au génie, dont elle a rendu les efforts abſolument inutiles dans l'étude des langues. Pour y remédier, l'Auteur s'eſt propoſé de creuſer juſqu'aux racines des racines mêmes, & de les faire ſervir de baſe à toutes les langues : ſon Dictionnaire primitif

ſera tel que l'analyſe des langues y ſera portée, juſques à ſes élémens les plus ſimples. Il aura ce double avantage, qu'on y verra comment un mot, déſignant au ſens propre & étroit un objet phyſique, a paſſé du ſens phyſique au ſens moral. Ainſi les idées phyſiques s'enchaînant avec les idées morales, elles s'expliqueront les unes par les autres. Principe de la plus grande fécondité pour la comparaiſon des langues, où ces objets ne marchent plus de front.

Aucune des langues qui ſont aujourd'hui en vogue, ne peut s'arroger la prééminence de langue primitive. Celle-ci ne peut être longtemps la même, & l'accord entre les Peuples dût bientôt à cet égard éprouver diverſes altérations : ces altérations l'anéantirent inſenſiblement, & ſur ſes ruines s'éleverent cette multitude de langues qui diviſent les hommes ; & qui, lorſqu'on ne les conſidere que dans leur état actuel, ſemblent n'avoir jamais eu de ſource commune. Cependant, dès que l'on vient à les comparer, & qu'on pénetre à travers les voiles de la prononciation & de l'ortographe, on eſt étonné de les trouver ſemblables. On doit maintenant concevoir quel avantage il va réſulter de ce grand Ouvrage, qui gémit actuellement ſous la preſſe, pour porter au plus haut

degré de certitude la fraternité de tous les hommes issus d'un même pere.

Une difficulté plus pressante peut-être que celle qui se tire des différences prodigieuses qui séparent les hommes les uns des autres, c'est de les faire naître tous des trois enfans de Noé, & de les répandre aussi-tôt après la construction de la tour de Babel sur la face de la terre, pour en composer toutes les Nations qui la remplissent aujourd'hui.

Pour soulever cette terrible difficulté, on a vu des Philosophes Chrétiens, qui en étoient comme accablés, accorder aux incrédules, que dans différens climats il s'est échappé de l'inondation universelle un petit reste d'hommes qui ont repeuplé la terre & sont les auteurs des Nations qui se sont arrogé le titre d'*Autocthones*, d'*Aberigenes*, d'*Indigenes.*

Comme l'unité d'un seul Noé & d'une seule famille ne forme pas un dogme aussi capital pour le Christianisme que l'unité d'un Adam, la source du péché originel, qui est la premiere pierre de l'édifice de la Religion actuelle; peut-être sont-ils excusables d'avoir succombé sous cette grande difficulté, qui leur montroit les évenemens se pressant trop dans le petit espace qu'on assigne ordinairement aux Nations pour se former & croître. Il est tel,

en effet, dans la Chronologie du texte Hébreu, que les Nations y deviennent, par une espece d'enchantement, de puissans Empires au sortir presque de leur berceau.

D'autres Philosophes encore plus hardis, n'ont point craint de dire que Moyse, après avoir mis en sûreté les deux grandes vérités, l'une de la création de rien, & l'autre d'une Intelligence suprême, qui a présidé non-seulement à la création, mais encore à l'arrangement des parties de la matiere, en vertu duquel ce monde a été formé, s'étoit arrêté au cahos dont il fait éclore notre globe par une main toute-puissante, sans rien insinuer de précis sur ce qu'il peut avoir été, avant qu'il eût été réduit à un monde en désordre. Ils se sont crus autorisés à embrasser cette opinion par la facilité qu'elle leur donne de résoudre les difficultés qui naissent de la théorie de la terre de Mr. de Buffon, en laissant une libre carriere aux conjectures Philosophiques, & de rendre raison de ces traditions anté-diluviennes, que nous trouvons consignées dans les Antiquités Phéniciennes, Babyloniennes, Egyptiennes & Chinoises.

Je suppose donc que pressés par les difficultés des Incrédules, nous fussions réduits à n'admettre l'universalité du déluge de Moyse qu'avec cette restriction, qu'il s'est échappé un pe-

tit reſte d'hommes qui deſcendent tous d'Adam, & non pas du ſeul Noé; que nous ne puſſions expliquer l'état ſauvage des différentes hordes, autrement qu'en leur donnant le temps d'oublier ſur le ſommet des montagnes les arts qui étoient connus avant le déluge; que nous fuſſions enfin hors d'état de concilier avec le ſentiment ordinaire des Interpretes de l'Ecriture, les Annales des Nations qui aiment à ſe perdre dans l'obſcurité des temps : Qu'eſt-ce que les Incrédules gagneroient dans le grand procès qu'ils ont aujourd'hui avec les Chrétiens? Tous les hommes en feront-ils moins coupables & malheureux par la faute d'un ſeul? Dès là qu'on reconnoît dans Adam le Pere commun de tous les humains, l'œconomie de la Religion Chrétienne ne ſubſiſte-t-elle pas comme un monument auguſte que le temps ne fait qu'affermir? Adam, le ſeul Adam, au-delà duquel il eſt impoſſible à toutes les Hiſtoires de montrer un ſeul homme, eſt pour les Philoſophes modernes un objet qui déconcerte tous leurs ſyſtêmes; & Moyſe, en le plaçant dans un temps, où ils ne peuvent arriver ſans le ſecours de l'Hiſtoire Sacrée, leur a mis à la bouche un frein qu'ils blanchiſſent d'écume.

Mais à Dieu ne plaiſe que nous ſoyons forcés par les Incrédules, de leur faire toutes ces

conceſſions qui ne ſont après tout que gratuites de notre part. On peut, en s'en tenant au récit de Moyſe, qui paroît faire deſcendre tous les hommes de Noé, ſans ſuppoſer qu'aucuns aient échappé à ſon déluge univerſel, ſatisfaire à toutes leurs difficultés ſur l'Antiquité des Nations. Il ne faut pour cela qu'adopter la Chronologie des Septante, ſuivie d'ailleurs par de très-ſavans hommes dans tous les ſiecles de l'Egliſe, & ſolidement défendue vers la fin du ſiecle paſſé par le P. Pezron. Tous les adorateurs du texte Hébreu portent leurs prétentions trop loin ſur le peu d'égards qu'ils croient devoir aux Chronologies des anciens Peuples. Ils feroient preſque revivre la prétention de l'un d'entr'eux (Béroalde), Profeſſeur en langue Hébraïque, qui ne vouloit point d'autre autorité, ni d'autre guide dans la doctrine des temps, que les écrits inſpirés de Dieu, & qui, en conſéquence de cette maxime, effaçoit du catalogue des Rois de Perſe, Cambyſe, & Darius fils d'Hiſtape, parce que, diſoit-il, ces noms ne ſe trouvoient nulle part dans l'Ecriture Sainte. J'ai connu un Docteur de Sorbonne, qui trouvoit très-mauvais & même un peu profane, qu'en défendant la Chronologie de Moyſe, on ſe donnât la peine de répondre aux objections des Chinois. Rien n'embarraſſe

ces ſortes de gens ; les miracles ne leur coûtent rien. Avant même la confuſion des langues, ils envoient Sem dans la Syrie ou dans la Chaldée, Cham en Egypte, & Japhet je ne ſais où. Là ils leur font jetter les fondemens de je ne ſais combien de royaumes. Ils font régner Cham en Egypte ſous le nom de Menez, & lui donnent, après ſoixante-neuf ans au plus écoulés, trois ſucceſſeurs dans trois Royaumes différens. Mais qui les a peuplés de ſujets ? Hé, ce ſont les femmes qui ne manquoient jamais d'accoucher réguliérement tous les mois d'un garçon & d'une fille à la fois, leſquels ne mouroient point, qu'ils n'euſſent laiſſé une nombreuſe poſtérité. Ces contes-là valent-ils mieux que la Fable de Deucalion & de Pirrha, qui changeoient en hommes les pierres qu'ils jettoient derriere eux ?

Si l'on n'étoit bien perſuadé que c'eſt un excès de crédulité qui multiplie les miracles de l'Ecriture ſainte, pour lever les difficultés qu'on propoſe ſur certains événemens ; & que c'eſt petiteſſe d'eſprit ou défaut de lecture qui fait traiter de fabuleuſes des Chronologies, qui remontent dans le temps bien au-delà de l'époque du déluge, ſelon le calcul du texte Hébreu (telles ſont celles qui ſont fondées ſur les Dynaſties d'Egypte, ſur les Rois de la Chine) ;

on ſeroit tenté de croire que ces gens ſi zélés en apparence pour le Texte ſacré, ſont de véritables impies. Rien ne fait tant de tort à la Religion, qu'un zele imprudent, qui lie ſouvent le ſort des vérités révélées à celui de certaines vérités Phyſiques, Aſtronomiques ou Chronologiques, en condamnant ces dernieres, comme capables d'infirmer les premieres. En effet, ſi ces vérités purement humaines viennent à être démontrées ſans replique, comme cela eſt tout prêt d'arriver à l'égard de quelques-unes, qui ſont agitées entre les Savans, que deviendra l'autorité de l'Ecriture qu'on a la témérité de compromettre avec elles? Veut-on armer la Philoſophie contre la Théologie, & lui faire reprocher par ſa rivale, qu'elle a tout dénaturé, Géographie, Aſtronomie, Phyſique, Hiſtoire; que tout a changé de face & de forme en ſes mains; que les merveilles de la nature ont été des prodiges ſurnaturels, & ſes variétés des miracles faits exprès?

Nous avons trois Exemplaires différens de l'Hiſtoire Sacrée, & chacun de ces Exemplaires comporte une Chronologie différente ſur les premiers âges du monde. Le texte Hébreu de la Maſſore abrége le temps : il ne compte qu'environ 4000 ans depuis Adam juſqu'à J. C. Le texte Samaritain donne plus d'étendue à

l'intervalle de ces époques ; mais on le prétend moins correct : les Septante font remonter la création du monde jusqu'à 6000 ans avant J. C. Il y a, selon le texte Hébreu, 1656 ans depuis Adam jusqu'au déluge ; 1304, selon le Samaritain ; 2242, selon Eusebe & les Septante ; ou 2256, selon Josephe & les Septante ; ou 2262, selon Jule Africain, le P. Pétau & les Septante.

Si les Chronologistes sont divisés, & sur le choix des textes, & sur les temps écoulés, pour l'intervalle de la création au déluge, ils ne le sont pas moins pour les temps postérieurs au déluge, & sur les intervalles des époques de ces temps. Cette diversité de Chronologies produite sur un même fonds auroit sans doute de quoi étonner les esprits, si l'on ne savoit que par leur nature les faits sont moins exposés aux erreurs que des calculs chronologiques. Rien n'empêche donc qu'on n'admette les trois textes, & qu'on ne cherche à les concilier, d'autant plus qu'on trouve dans tous les trois collectivement pris de quoi satisfaire à beaucoup de difficultés. On peut les regarder comme trois témoins également dignes de foi. S'il y en a deux qui conviennent entr'eux, leur témoignage doit prévaloir sur celui du troisieme. C'est le parti qu'a pris l'Au-

teur de l'article *Chronologie Sacrée*, auquel nous renvoyons dans le Dictionnaire Encyclopédique. C'eſt en comparant les trois textes avec celui de Joſephe, qu'il a trouvé qu'il falloit placer la naiſſance de Tharé, pere d'Abraham, à la 129 année de l'âge de Nacor, grand-pere d'Abraham. Ainſi par cette ſage conciliation des trois textes toujours comparés enſemble, & chez tous leſquels la grande diverſité qu'on y remarque, fait ſoupçonner qu'il y a faute; on peut à coup ſûr s'approcher le plus près qu'il eſt poſſible de la véritable Chronologie de l'Hiſtorien Sacré. Par exemple, le texte Samaritain & les Septante méritent la préférence ſur le texte Hébreu, en accordant aux Patriarches cent ans de plus qu'il ne ne leur en accorde; ſoit parce que des trois textes il y en a deux qui conviennent ſur ce point, ſoit parce qu'il eſt plus facile à un Copiſte d'omettre un mot ou un chiffre de ſon original, que d'en ajouter un qui n'en eſt pas. Nous ſavons par expérience que les additions rares qui ſont de la négligence des Copiſtes, conſiſtent en répétitions, & les autres fautes en omiſſions, corruptions, tranſpoſitions, &c. Mais ce n'eſt pas de ces inexactitudes qu'il s'agit ici. Mais une raiſon qui ne permet pas de balancer entre les deux textes, le Grec &

le Samaritain, & le texte Hébreu qui leur eſt oppoſé, ce ſont les guerres, le nombre des Peuples, les Arts, les Religions, les Langues, &c. dont ce dernier texte fait un récit fidele; il eſt impoſſible que tout cela ſoit l'ouvrage de trois ou quatre ſiecles que le texte Hébreu compte depuis le déluge juſqu'à Abraham. Hé, laiſſons au moins mourir les peres, avant de faire régner les enfans; & donnons aux enfans le temps d'oublier leur origine & leur Religion, & de ſe méconnoître avant que de les armer les uns contre les autres.

Cette différence prodigieuſe entre le texte Grec & le texte Hébreu a fait imaginer aux incrédules, que la verſion des Septante ayant été faite par les ordres ou du moins ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, on avoit été obligé de reculer conſidérablement le déluge, pour ne point ſe trouver en oppoſition avec Manéthon qui écrivit en même temps ſon Hiſtoire ſi bien reçue des Grecs & des Egyptiens, & qui remontoit bien plus haut que le temps auquel le déluge étoit fixé dans l'Hébreu. Il fallut donc en concilier la chronologie, autant qu'on pouvoit, avec celle de l'Hiſtorien Egyptien. Sans cette fraude néceſſaire, la Religion Juive étoit à deux doigts de ſa perte.

Qu'on se représente l'embarras où se trouverent les Juifs Hellénistes au moment, où ils entreprirent de faire paroître leur traduction des livres sacrés aux yeux d'une nation éclairée, à qui Manéthon venoit de faire lire son Histoire, dans laquelle il donne une si grande antiquité à sa nation, & qu'il prétendoit avoir puisé dans les livres sacrés des Egyptiens ; en se conformant au texte Hébreu dans les faits, ils eurent la pensée qui est venue depuis au P. Tournemine, de supposer aux Patriarches cent ans de plus qui sont omis dans l'Hébreu : & comme ceci ne suffisoit pas, ils porterent la main sur le calcul antédiluvien, & par-là ils approcherent du calcul de Manéthon. Ainsi Menez, le premier Roi, dont les Egyptiens parloient avec quelque certitude, se plaçoit fort aisément, & même quelques-uns de leurs demi-Dieux, dans le calcul postdiluvien des Septante. Pour ce qui regarde en grande partie ceux-ci, & les Dieux qu'ils ont fait régner en Egypte, leur histoire étant enveloppée dans l'obscurité, on pouvoit les renvoyer aux temps antédiluviens. Les Juifs, au moyen de ces tempéramens, pouvoient donc toujours contester la prééminence d'antiquité aux Egyptiens. La pluralité des suffrages fut alors pour le texte des Septante. D'autres temps, d'autres

tres idées. Depuis ce temps le texte Hébreu a prévalu. Mais le ſort des deux textes a encore changé, depuis qu'on a pris connoiſſance de l'Hiſtoire Chinoiſe, & qu'on a vu qu'elle ne s'accordoit pas avec le texte Hébreu. On prit d'abord le parti de la traiter de fabuleuſe, apparemment pour s'épargner la peine d'y répondre. Mais comme ſi l'on eût été honteux d'une pareille démarche, & qu'un ſuperbe dédain, qui marquoit plus de foibleſſe que de courage, ne tranquillisât pas l'eſprit ; on réſolut d'approfondir l'Hiſtoire Chinoiſe, mais toujours dans la vue de pouvoir en prouver le faux. Plus on s'y appliquoit, plus on y trouvoit un caractere de vérité. Il fallut donc revenir à la maxime des anciens Helléniſtes, pour pouvoir tout arranger de maniere à faire quadrer cette Hiſtoire avec le ſyſtême de l'univerſalité du déluge ; & le P. Tournemine a cru l'avoir rencontré, en donnant une explication ingénieuſe qui pût allonger les tems, ſans contredire la déciſion du Concile de Trente en faveur de la vulgate.

Cette difficulté des incrédules porte ſur une politique, qui dément bien le caractere farouche & intolérant qu'ils prêtent aux Juifs. Partout ils nous les repréſentent comme le peuple le plus inſociable de tous les peuples, &

ennemi par Religion de toutes les autres nations, pour qui ils étoient devenus des objets odieux, & qui en toute occasion chercherent à leur faire tout le mal possible. Quant aux Prêtres & aux Prophetes Hébreux, nous sont-ils dépeints autrement que comme des fanatiques atroces & cruels, dont l'esprit intolérant & persécuteur mettoit à chaque instant la nation dans une fermentation affreuse, qui, après avoir duré pendant plus de deux siecles, se termina par la destruction & la captivité du Royaume d'Israël, & fut ensuite cause de la perte du Royaume de Juda? Leur zele pour la loi se renouvella avec d'autant plus d'ardeur, après la captivité de Babylone, qu'ils attribuerent à son infraction tous les malheurs auxquels ils avoient été en proie. Depuis cette époque ils n'adorerent plus de divinités étrangeres. C'est dans ce tems même, où ils furent le plus inviolablement attachés à leur loi, qu'on leur fait de gaieté de cœur altérer un texte, sacré & divin dans leur esprit, pour complaire à des peuples dont ils avoient en horreur & en abomination les Religions. C'est sans doute prendre bien mal son tems. Mais que diront les incrédules du texte Samaritain, qui ne s'accorde pas plus avec le texte Hébreu sur la chronologie, que celui des Septante? Ses adora-

teurs avoient-ils aussi à redouter l'œil curieux & critique des Grecs & des Egyptiens? Les trois textes étant trois copies d'un même original, il faut tâcher de les concilier en les respectant également, & ne préférer l'un à l'autre dans les endroits où ils se contredisent, que sur de bonnes raisons tirées de leur propre fonds. S'il ne faut pas décider que le texte Hébreu est infaillible, par la raison seule que c'est celui dont les Juifs se sont servis & se servent encore; il ne faut pas non plus donner l'avantage aux Septante, & accuser les Juifs d'une malice qu'ils n'ont jamais eue, celle d'avoir corrompu leurs écritures de propos délibéré, comme quelques-uns l'ont avancé, soit par un excès de zele contre ce peuple, soit par une ignorance grossiere sur ce qui le regarde.

Si l'on fait attention que les Prêtres Egyptiens, dans leurs supputations fastueuses, comptoient des événemens & des guerres arrivées dans le monde, depuis plus de neuf mille ans, au temps où Solon voyagea en Egypte, & qu'ils lui dirent qu'ils en conservoient le détail dans leurs annales; que dans ces annales ils lisoient que Saïs n'avoit que mille ans d'antiquité, & que plus de mille ans avant la fondation de cette Ville les Athéniens & les peu-

ples de l'Attique étoient extrêmement considérables; que leur pays étoit alors beaucoup plus fertile qu'il ne l'a été depuis, lorsque la grande inondation d'Ogygés, suivie de celle de Deucalion, eût, pour ainsi dire, lavé & détrempé ce terrein, & qu'elle eût entraîné dans la mer la terre grasse & fertile qui couvroit ses rochers. Si les Juifs Hellénistes étoient bien convaincus de cet orgueil Egyptien, qui traitoit les Grecs d'enfans, à cause qu'ils n'avoient aucunes anciennes traditions; de quoi leur auroit servi, falsifiant le texte Hébreu dans leur version Grecque, d'allonger les tems, lorsqu'ils étoient surpassés par un grand nombre de siecles, dans l'Histoire des Prêtres Egyptiens? c'eût donc été en pure perte qu'ils auroient altéré la chronologie de leur original; & par ce seul fait, il est prouvé qu'ils ne l'ont pas fait.

Je ne sais point m'aveugler volontairement sur des faits clairs, qui déposent hautement en faveur d'une grande antiquité, & je ne me sens point de répugnance à reculer l'enfance du monde au delà du temps marqué dans la Chronologie Hébraïque, si je m'y vois forcé par des raisonnemens solides; non que je sois indifférent sur l'âge du monde, qu'on pourroit étendre plus ou moins impunément, selon

quelques Philoſophes qui penſent, que le monde, fût-il quatre fois plus vieux qu'il n'eſt, fut-il éternel à la maniere dont St. Thomas croyoit qu'il auroit pu l'être, cela n'importeroit en rien, pourvu que l'on ne méconnût pas ſa véritable origine, & ſa dépendance actuelle de la main qui l'a formé. Quoiqu'il ſoit vrai en général que les Ecrivains ſacrés n'ont prétendu jamais faire de nous ni des Chronologiſtes, ni des Géometres, ni des Aſtronomes, & qu'ils étoient inſpirés par quelque choſe de plus grand, & de plus intime au bonheur de l'homme : cependant, ſi Dieu a voulu fixer l'antiquité de notre monde, comme cela paroît viſiblement dans le récit de Moyſe, dès lors il nous eſt défendu d'exercer nos calculs & nos conjectures ſur l'antiquité des temps & l'époque du monde, autrement qu'à l'appui de la Chronologie Sacrée, dont les variations cauſées par le temps, renferment néanmoins, quelque grandes qu'elles ſoient, ſa durée dans des bornes aſſez étroites. Il nous eſt ordonné de les reſpecter. Quoique le commandement de Joſué au Soleil, n'en ſoit pas un pour nous de croire à l'immobilité de la terre, ſommes-nous moins diſpenſés, ſi nous ſommes Chrétiens, de croire au miracle qui fut réel, la Terre ne pou-

vant s'arrêter que le Soleil ne parût immobile ?

Les trois Nations qui ſont les plus célébres pour leur antiquité, ſont les Egyptiens, les Babyloniens & les Chinois. Toutes trois elles ſont, de temps immémorial, recommandables par les Arts & les Sciences qu'elles ont cultivés ; & ſi l'on fait bien attention au temps prodigieux qui a dû s'écouler avant que les hommes aient pu les perfectionner juſqu'à un certain point, l'Aſtronomie, par exemple, l'Art du fer, ou même avant que d'y penſer, on conçoit combien cela décide pour l'antiquité de ces nations.

Il eſt parlé dans Cicéron, dans Vitrube, & ſur-tout dans Macrobe, d'un ancien Syſtême Egyptien, qui faiſoit tourner les Planetes de Vénus & de Mercure autour du Soleil, quoiqu'on y conſervât à la Terre ſa prétendue immobilité, & qu'on en fît toujours le centre du mouvement du Soleil & des autres Planetes. Cette circonſtance, qui met, pour ainſi-dire, le ſyſtême en contradiction avec lui même, dépoſe pour l'antiquité de la découverte, & ſuppoſe une prodigieuſe ſuite d'obſervations. »
» Les ſyſtêmes de Pythagore & de Philolaüs, » dit à ce ſujet Mr. de Mairan dans ſa *III.* » *Lettre au P. Parennin contenant diverſes queſ-*

» *tions sur la Chine*, quoique plus conformes » à la nature, &, comme on croit, les mêmes que celui de Copernic, ne prouvent » pourtant rien en comparaison de celui des » Egyptiens, par rapport à notre objet; parce » qu'ils ont pu naître d'une idée fortuite de » convenance & d'uniformité, à la suite de » ce que les anciens Egyptiens, accablés là » dessus d'observations, avoient été obligés » d'admettre, & avoient appris à Pythagore » & à Philolaüs. Aussi les Astronomes qui » sont venus plusieurs siecles, & peut-être » quelques milliers d'années après ces Egyptiens, & pour qui sans doute toutes ces observations étoient perdues, même ceux qui, » comme Ptolomée, vivoient en Egypte, & » au milieu d'Alexandrie, ont-ils rejetté le » mouvement de Vénus & de Mercure autour du Soleil, aujourd'hui incontestable & » démontré. Combien les Grecs ont-ils mérité le reproche des Prêtres d'Egypte qui » s'entretenoient avec Solon, & combien, en » effet, étoient-ils enfans, lorsque les Egyptiens voyoient tourner Vénus & Mercures » autour du Soleil; ces Grecs, nos premiers » maîtres qui voyoient encore deux Venus » différentes dans Vénus du soir, & Vénus du » matin! Rien aussi, pour le dire en passant,

» ne me paroît faire plus d'honneur à l'an-
» cienne Egypte, ni lui accorder une anti-
» quité plus reculée que cette découverte, &
» je doute qu'il ſe trouve quelque choſe de
» ſi brillant & de ſi fort chez les Anciens
» Chinois. »

Le P. Parennin répondit au ſavant Académicien, que cette même connoiſſance des révolutions de Vénus & de Mercure autour du Soleil, étoit auſſi ancienne pour le moins à la Chine qu'en Egypte, avec cette différence que les Egyptiens la perdirent? & que Ptolomée lui-même au milieu d'Alexandrie, rejettoit ce mouvement de Vénus & de Mercure, au lieu que les Chinois l'ont conſervée juſqu'à nos jours. Si elle s'eſt mieux conſervée chez les Chinois, que chez les Egyptiens qui en furent les Inventeurs, & qui vraiſemblablement la porterent à la Chine, dans le temps que le grand Séſoſtris y établit ſa Colonie d'Egyptiens, environ 1500 ans avant J. C.; cela vient de l'immobilité de l'eſprit de ce Peuple, qui ſemble avoir ſçu autrefois tout ce qu'il ſait aujourd'hui, & ne ſavoir aujourd'hui que ce qu'il a toujours ſçu.

Le Chinois ſi ſavant dans l'art du Gouvernement, & ſi enfant dans les ſciences exactes, dans les connoiſſances fondées ſur des

théories un peu compliquées, présente d'abord à l'esprit une énigme qui paroît inexplicable. Depuis environ quatre mille ans, il tient le fil des sciences qu'il aime & qu'il cultive, sans y faire aucun progrès apparent. Loin que ses premieres idées facilitent en lui la génération de celles qui en découlent, elles semblent épuiser ses efforts, & le rendre impuissant à reculer la barriere qui s'oppose à chaque pas qu'il fait. Les *Élémens d'Euclide*, qui ne sont aujourd'hui que l'étude des commençans, avec quelle admiration il les vit la premiere fois qu'on les lui présenta traduits dans sa langue! Le même tour d'esprit qui le rend si propre au Gouvernement, si jaloux de la gloire & du bonheur de l'Etat, l'éloigne d'autant plus de cette sagacité, de cette ardeur, de cette inquiétude qu'on nomme curiosité, & qui fait avancer à si grands pas dans les sciences. Ajoutez à cela les rites, les cérémonies, ces éternelles entraves où il est jetté, & qui donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment; les manieres auxquelles on le plie, & qui arrêtent sans cesse le mouvement de son ame, & en affoiblissent les ressorts; un respect outré pour l'antiquité, qui l'asservissant à ce qui est établi, ne lui permet pas de s'élancer dans la carriere de l'imagination; & vous au-

rez dans toutes ces causes réunies, la vraie raison de son peu d'aptitude à l'invention. Tandis que les Européens courent d'une science à l'autre, & font des pas de géant, il ne marche, lui, que comme une tortue. Son Astronomie se ressent encore aujourd'hui de sa lenteur à concevoir ; & toute imparfaite qu'elle est, elle est néanmoins un monument de l'étonnante durée de l'Empire de la Chine.

Quelque peu de progrès que les Arts & les sciences aient fait chez les Chinois, comparé au temps qu'ils les cultivent, on a lieu de douter qu'ils y fussent arrivés d'eux-mêmes, s'ils n'avoient eu des secours étrangers. On ne sauroit concevoir, du moment qu'on les suppose Créateurs des Arts & des Sciences qu'ils possedent depuis trois ou quatre mille ans, quand, comment & pourquoi ils s'arrêterent en si beau chemin. Craignoient-ils, en s'y avançant de plus en plus, que leur innovation dans les Arts & dans les Sciences, en entraîneroit une dans leur Gouvernement & dans leurs usages? Y auroit-il donc une loi qui leur défendît de pousser plus loin leurs connoissances, qu'au point où nous les voyons parvenues? Mais pourquoi ne se sont-ils pas arrêtés plutôt? Car, à les prendre bien au-dessous de l'état florissant où ils sont depuis plusieurs sie-

cles, ils feroient demeurés encore l'un des peuples du monde les plus inftruits & les mieux policés, fur-tout dans ces anciens temps, & à l'extrémité du continent qu'ils habitent.

Plus on étudie l'Antiquité, plus on découvre une identité d'origine dans les Nations les plus éloignées. Il eft, par exemple, des traits de reffemblance fi frappans entre les Chinois & les Egyptiens, qu'il eft impoffible de les méconnoître. Chez les uns & les autres on voit une écriture purement hiéroglyphique, en ce qu'elle eft deftinée à rappeller l'idée des chofes, & nullement celle des fons & du figne verbal dont on fe fert dans l'ufage ordinaire. Il y avoit en Egypte une fête très-folemnelle nommée *des lampes* ou *des lumieres*, qui fe célébroit à Saïs, au rapport d'Hérodote. On la retrouve à la Chine fous le nom de la fête *des lanternes*. Même entêtement chez les deux peuples, pour s'arroger fur tous les autres la prééminence de l'Antiquité ; même mépris pour tout ce qui n'étoit pas de leur Nation ; même amour-propre mal entendu, pour fe préférer aux autres Nations, pour ne vouloir rien en recevoir, ou du moins pour avouer qu'ils en euffent reçu quelque chofe. Le même attachement inviolable aux anciennes coûtumes & aux loix du pays ; le même refpect extrê-

me pour les Peres & pour les Rois; le même amour des ſciences & ſur-tout de l'Aſtronomie, ſans en excepter l'Aſtrologie, caractériſent également les Egyptiens & les Chinois; & peut-être, ſi l'on vouloit ſuivre plus loin le parallele, trouveroit-on dans quelques figures antiques d'Egypte, les phyſionomies Chinoiſes, ces yeux fendus, & un peu convergens de haut en bas vers le nez. Mais pour en venir à un trait de reſſemblance, qui fortifie de plus en plus le parallele, c'eſt celui du Dragon qui ſe trouve être également l'enſeigne des Rois & des armées de la Chine, & de l'ancienne Egypte. Quant à l'Egypte, elle eſt déſignée dans pluſieurs endroits de l'Ecriture par le Dragon, comme par ſon Symbole, *Draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum.* On voit aſſez, ſans avoir recours aux Bochards, que ce Dragon n'a pu être autre choſe que le Crocodile, le ſeul peut-être entre tous les grands animaux connus, qui puiſſe faire naître l'idée d'un Dragon à quatre pieds. Mais n'a-t-on pas prétendu auſſi que le Dragon de la Chine n'étoit qu'un animal à quatre pieds? Celui que la tradition fabuleuſe dit que l'Empereur Fohg vit ſortir d'une riviere avec une carte ou avec ſes tables linéaires ſur le dos, ſe nommoit *Dragon Che-*

val, parce qu'il avoit quatre pieds comme le cheval, & des écailles comme le Dragon. Ce Dragon ne peut être que le Crocodile ; & quoiqu'il n'y en ait point à la Chine, c'est sous l'enveloppe de cette fiction que le Symbole national du Dragon a été adopté par la Chine, après y être venu de l'Egypte. Il est vrai que le Dragon de Fohi a été bien défiguré depuis dans celui que l'Empereur & les Mandarins portent aujourd'hui sur la poitrine. Ne faut-il pas, selon les Chinois, que tout soit primitivement sorti de chez eux, & ajusté à leur maniere? Les anciens Grecs n'en firent-ils pas autant des Divinités, des coûtumes, des Histoires mêmes qu'ils emprunterent de l'Egypte, premier théâtre de presque toutes leurs fables, ainsi que de leurs sciences & de leurs arts? Enfin, pour qu'il ne manque rien au parallele, les Chinois n'ont-ils pas aussi leur Phénix, moins fabuleux peut-être que celui que les Egyptiens faisoient renaître de ses cendres, & qu'ils consacroient au soleil, sous le nom de *Fom-Hoam*, qui n'annonce pas moins par son apparition la prospérité de l'Empereur & le bonheur de leur Empire?

Il est permis, après tant de traits de ressemblance entre les deux Nations, de conjecturer que, malgré l'espace immense des terres qui les

ſépare, elles ſe ſont rapprochées pour ſe communiquer tant de choſes; & la conjecture priſe des conquêtes de Séſoſtris, qui ſoumit les Peuples qui étoient au-delà du Gange, & qui pénétra juſqu'à l'Océan Oriental, n'eſt pas ſans force, pour établir une communication entre elles, à l'aide d'une Colonie Egyptienne tranſplantée par ce conquérant dans la Chine même.

Mais pourquoi, direz vous, faut-il que ce ſoit l'Egyptien qui ait porté chez le Chinois ſon écriture, ſes loix & ſes uſages? c'eſt, vous répondrai-je, parce que l'Hiſtoire ſacrée & profane ſemble dépoſer unanimement en faveur des Egyptiens, qui étant infiniment plus proches du berceau de la race humaine que les Chinois, ont été par conſéquent leurs aînés, & qui étant plus inſtruits qu'eux, ont dû par cette raiſon être leurs précepteurs; c'eſt auſſi parce que nous ne voyons aucun des premiers Rois de la Chine, qui ſoit ſorti de ſon pays avec une puiſſante armée, qui ſoit venu vers nous & juſqu'à nos mers pour nous ſubjuguer: tandis que nous trouvons en Egypte un Séſoſtris qui a pouſſé ſes conquêtes juſqu'à l'Océan oriental.

Les commencemens de l'Empire Chinois ſont couverts, comme par-tout ailleurs, de ténébres, & défigurés par des fables. Au-delà des tems dont la certitude eſt fondée ſur la chronologie

(& l'on ſait qu'il ne faut pas remonter au-delà du regne d'Yao, de l'aveu même des Chinois éclairés, c'eſt-à-dire, environ 2300 ans avant J. C., ſi l'on veut marcher au flambeau de la vérité) la plupart des Hiſtoriens Chinois ont placé d'immenſes périodes qui renferment un intervalle de tems de plus de cent millions d'années; ces périodes appellées *Ki*, ſont au nombre de dix, & comprennent chacun les regnes de pluſieurs Rois ou Dynaſties: on les trouve remplis de fables, de merveilles, d'inventions, de contradictions & de répétitions. (Voyez l'Extrait des Hiſtoriens Chinois fait par Mr. des Hauterayes, & inſéré à la fin du III. vol. du liv. de l'Origine des Loix; des Arts & des Sciences de Mr. Goguet.)

Ce n'eſt certainement point, la plume & l'aſtrolabe à la main, que de pareilles Hiſtoires ont été écrites; & toutes les Fables dont elles fourmillent, prouvent bien qu'elles ſont hors des tems hiſtoriques. Ces Fohi, ces Hoam-Ty, ſont des hommes tombés du Ciel avec des lumieres & une ſageſſe qui ne paroiſſent guere moins fabuleuſes que leur Paradis terreſtre & leur ſiecle d'or. Comment, en effet, des Légiſlateurs auſſi éclairés ont-ils pu prendre naiſſance parmi des Sauvages, tels qu'étoient alors les Chinois? Comment, au ſein de l'ignorance

& de la barbarie, ont-ils acquis tout-à-coup le savoir & la politesse qui caractérisent les Nations les mieux policées ? A moins que l'inspiration divine, ou la communication d'un Peuple plus éclairé ne s'en mêle, ce point de l'Histoire Chinoise est une difficulté terrassante pour quiconque entreprendra de la lever. Je ne vois que l'arrivée de *Sésostris* à la Chine avec cent mille Egyptiens, qui puisse bien la résoudre. On conçoit dès lors, pourvu qu'on ne perde point de la vanité d'un Peuple qui s'est cru long-temps seul sur la terre, qu'il a dû couvrir cet évenement de tout le merveilleux qu'on lit dans l'Histoire de ses premiers Empereurs.

Si l'on vous dit que les Chinois ont toujours joint l'Histoire du Ciel à celle de la Terre, & qu'ils ont constamment marqué leurs époques par les Eclipses, par les conjonctions des Planetes, ensorte que leurs annales portent un caractere de certitude, n'en croyez rien. *Des gens qui croyoient bien, à la vérité, que le Ciel étoit rond, mais qui faisoient la terre quarrée, au milieu de laquelle ils se persuadoient pour certain que leur Empire étoit situé*; des gens aussi étrangers dans les premiers élémens de la Géographie & de la Cosmographie, sciences presque inséparables de l'Astronomie, quelle base pouvoient-ils donner à leur Chronologie

par

par la Théorie & le calcul de leurs éclipses? Mais supposons-les instruits, qui nous garantira la vérité de leurs déterminations Astronomiques, quand nous voyons l'illustre Cassini nous assurer qu'elles ont été quelquefois corrompues ou supposées. Ne sait-on pas d'ailleurs que jamais Peuple n'a été plus porté à la superstition que les Chinois; que les Princes, les Mandarins & les Bonzes ont nourri constamment en lui cet esprit; qu'ils ont fait souvent servir l'Astrologie à l'aveugler sur ses propres intérêts? Comme tout est réglé par l'Astrologie dans l'Empire de la Chine, *les Mandarins qui sont commis*, dit le P. le Comte, *à l'observation des Eclipses, y mettent bon ordre; & quelque chose qui arrive, tout y est de la derniere exactitude, & on se trouve toujours d'accord avec le Ciel.*

Les Mandarins, pour faire leur cour aux Empereurs, dont ils ont soin de flatter les caprices, & auxquels leur dextérité sait dérober les tristes vérités que leur superbe oreille craindroit d'entendre, imaginent de fausses conjonctions de Planetes, à chaque changement de regne, & font parler en sa faveur le Ciel qui n'a point parlé. Qui sait même si cet esprit de conciliation, si docile à se prêter aux foiblesses des Monarques, ne gagna pas jusqu'à ceux, qui, après l'incendie des livres de la Chine,

rétablirent & rédigerent les annales des anciens temps.

L'envie de contredire Moyse sur la durée qu'il donne au monde, a fait faire, sur-tout dans notre siecle, bien des efforts pour allonger des temps que cet Historien a si fort abrégés. Les Chinois ont profité de la mauvaise humeur de nos Philosophes modernes contre Moyse, pour se voir élever par eux à une antiquité qui les rend si vains & si orgueilleux. Les Européens travaillent à l'envi pour les rassurer sur les points de leur Histoire où ils doutent eux-mêmes. Il n'y a pas jusqu'à leur Confucius, qui n'ait beaucoup gagné dans le procès que des Chrétiens intentent aujourd'hui à des Chrétiens. Le voilà déclaré le plus sage de tous les hommes, l'homme enfin qui fait le plus d'honneur à l'humanité. Sa Religion, ou plutôt celle de la Chine est simple, auguste, libre de toute superstition & de toute barbarie; & cela, d'autant plus qu'elle ne recommande que la vertu, ne prêche aucun mystere, & sur-tout qu'elle ne parle point de peines & de récompenses après la mort.

C'est dommage que les anciens Egyptiens & Chaldéens ne subsistent plus que dans nos Annales. Avec quel plaisir ils verroient les titres de leur antiquité, discutés, développés &

mis dans un beau jour par des hommes d'hier! Ils ne pourroient qu'être ſurpris de cette chaleur d'intérêt qu'on met à les faire valoir. Les Chaldéens, par exemple, comptoient quatre cent ſoixante & dix mille années. *C'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier; mais c'eſt bien peu de choſe*, nous dit-on, *pour l'Univers entier.* Les Prêtres Egyptiens, de leur côté, trouvoient dans leurs Chroniques ſacrées, que le cours ordinaire du ſoleil avoit changé quatre fois, cet aſtre s'étant levé deux fois au-lieu de l'horiſon dans lequel il ſe couche, & s'étant couché deux fois au lieu dans lequel il ſe leve.

» Pour expliquer cette tradition, dit très-ſagement l'Auteur de *l'antiquité dévoilée par ſes uſages*, Liv. VI. Chap. II., il ſuffit de ſonger que les Egyptiens, du temps d'Hérodote, originaires, ſans doute, des hautes Contrées de l'Afrique, lorſqu'ils demeuroient par de-là la ligne équinoxiale, & qu'ils regardoient le lieu du midi du ſoleil, devoient voir ſon levant à leur droite & ſon coucher à leur gauche; parvenus inſenſiblement dans le lieu qu'ils occupent aujourd'hui, ils n'ont pu regarder le lieu du midi du ſoleil ſans mettre à leur gauche ce même levant, que leurs ancêtres avoient à leur droite. «

Pareillement, pour rendre raison des 473000 d'observations des Chaldéens, il suffit de réduire avec Mr. Gibert leurs années à des années d'un jour solaire ; le jour solaire étoit leur année astronomique : d'où il s'ensuit, selon cette supposition, que les 473 mille années des Chaldéens se réduisent à 473 mille de nos jours, ou à 1297 & environ neuf mois de nos années solaires. Or c'est-là précisément le nombre d'années qu'Eusebe compte depuis les premieres découvertes d'Atlas en Astronomie, jusqu'au passage d'Alexandre en Asie ; & il place ces découvertes à l'an 384 d'Abraham : mais le passage d'Alexandre est de l'an 1582 ; l'intervalle de l'une à l'autre est donc précisément de 1298 ans, comme nous l'avons trouvé. (*Voyez une lettre que Mr. Gibert a publiée en* 1743, *Amst. sur les Annales Babyloniennes, Egyptiennes, ou Chaldéennes, réduites à notre Chronologie.*)

Mais nous n'avons garde, comme le remarque fort bien l'Auteur de *l'Histoire des Oracles*, de permettre que la décision des choses soit si facile ; & les difficultés qui ne viennent que de notre part, sont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler. Qu'est-il donc arrivé ? l'imagination s'est allumée. On est venu à accorder aux

Egyptiens & aux Chaldéens, d'avoir eu connoissance de la diminution d'obliquité de l'Ecliptique, quoique peut-être ils n'y aient jamais pensé. Mr. le Chevalier de Louville s'est crû appuyé d'un assez grand nombre d'observations tant anciennes que modernes, pour avancer, dans un mémoire inséré dans l'Histoire de l'Académie 1716, que l'Ecliptique se rapproche de plus en plus de l'Equateur, mais si lentement, que ce n'est que d'une minute en cent ans. Depuis les anciens jusqu'à nous, cette obliquité a tellement diminué, que si les choses continuent, l'Ecliptique se trouvera un jour faire un même cercle avec l'Equateur; après quoi elle s'en écartera de nouveau, mais dans un sens contraire; & comme ce sera toujours de plus en plus, il viendra un temps dans lequel l'Ecliptique coupant l'Equateur à angles droits, se joindra avec les Méridiens; ensorte que dans le cours de l'année le soleil se trouvera successivement au Zénith de tous les climats de notre globe, & qu'il se levera successivement dans tous les points de l'horison. Par une suite de la même révolution, l'Espagne deviendra un jour orientale à notre égard, de même que l'Asie deviendra occidentale.

Or si, par l'hypothese de Mr. le Chevalier

de Louville, on interprete la tradition des Prêtres Egyptiens qui disoient que le soleil s'étoit levé deux fois pour eux à notre occident, il faut supposer qu'ils croyoient être au moins dans la troisieme période du mouvement propre de l'Ecliptique ; & comme, en raison d'une minute de degré que l'Ecliptique parcourt en cent ans, une révolution entiere doit être de deux millions 160 mille ans ; on conçoit que, selon eux, le monde subsistoit depuis plusieurs millions d'années.

Quoiqu'il en soit de la possibilité de cette hypothese du mouvement de l'Ecliptique, & de ce que les Prêtres Egyptiens entendoient par le changement dans le lever & le coucher du soleil (deux articles sur lesquels je ne crois pas devoir insister ici davantage) ; tout ce qu'on en peut conclure, c'est que les Chaldéens, & avec eux les Egyptiens, avoient eu connoissance de la diminution d'obliquité de l'Ecliptique, d'où ils auront tiré l'induction, que les deux cercles avoient commencé par se couper à angles droits, & qu'ils en auront fait honneur à leur antiquité. Tout homme sensé n'aura garde de penser que ces deux peuples aient pu observer le Ciel depuis une pareille époque. Ce qu'il leur accordera, d'après un grand nombre d'observations, & d'observations très-déli-

cates par où ils ont dû passer, avant de s'appercevoir d'un mouvement assez difficile à démêler par sa nature, & qui ne fait qu'une minute de degré en cent ans, c'est qu'ils sont très-anciens. Mais ce n'est pas-là le ton d'un siecle Philosophe. Le nôtre qui l'est par excellence, ne se contente pas seulement qu'on passe aux Chaldéens & aux Egyptiens, leurs centaines de milliers d'années sur lesquelles ils ont fait des observations, si l'on n'y fait pas encore remonter leur origine. L'Auteur du Panthéisticon n'a-t-il pas osé rapporter le passage d'Hérodote comme une preuve de la grande antiquité du monde? Il est bien singulier qu'un homme qui ne veut pas croire à Moyse, reçoive des faits tels que ceux-là, sur le témoignage d'Hérodote & de Diodore de Sicile, dans le temps qu'ils nous avertissent qu'ils n'ajoutent aucune foi à ces mêmes faits qu'ils citent comme simples Historiens.

Je ne veux pas qu'on ait à me reprocher d'avoir incidenté sur la grande année *Sothique* ou Caniculaire des Egyptiens, qui étoit de 1440 ans, & dont l'époque remontoit à plus de 1300 ans avant Jesus-Christ, non plus que les 19 siecles d'observations célestes que les Chaldéens produisirent à Callisthene, selon Porphyre, lors qu'Alexandre se rendit maître

de Babylone. Je suis ici plus coulant que ne sont les Adorateurs du texte Hébreu, qui ont pris à tâche d'abréger l'âge du monde, ainsi qu'on l'a reproché au grand Newton, si solidement réfuté par Mr. Freret & par le P. Souciet Jésuite. Je dirois bien les mêmes choses qu'eux; mais je sens que je serois ici la dupe de mon esprit, & que la persuasion ne pénétreroit point jusqu'à moi.

Mais, dira-t-on, l'époque des observations Chaldéennes tombe presque sur le déluge, & les Egyptiennes vont même au-delà. Il y a plus; ne blesse-t-on point la vraisemblance, en se représentant des hommes ignorans, uniquement occupés à se procurer les plus pressans besoins de la vie, à se garantir des injures de l'air, & à se munir contre les attaques de leurs semblables, & des fêtes féroces; tels à-peu-près qu'étoient ceux qui parmi nous ont jetté les premiers fondemens de l'Astronomie, tout occupés à inventer & à tracer mille cercles invisibles dans le Ciel, mille points fixes ou mobiles? Qui ne voit que le monde devoit être déjà bien avancé, quand on y a trouvé des périodes luni-solaires, des calculs d'Eclipses, & des conjonctions des Planetes?

Je conçois que le saut de l'état sauvage à l'astronomie est prodigieux, & qu'il est ridi-

cule de placer ſi près de cet état, le véritable ſyſtême de l'Univers; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens ſeroient enfin parvenus dans leur enfance, ſi effectivement ils n'avoient exiſté ſur la terre, que depuis dix-neuf cent années avant notre Ere Chrétienne. Quand on conſidere que les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçues ſi tyrannique; on n'imagine pas qu'il ſoit poſſible, qu'un peuple ſevré à peine, ſi l'on peut ainſi parler, de l'état ſauvage, puiſſe s'élever, dans un auſſi court eſpace qu'on le ſuppoſe, à ce haut degré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Mais auſſi, vous demanderai-je, à mon tour, quelle néceſſité de faire paſſer par l'état ſauvage, les Chaldéens & les anciens Egyptiens, qu'on ſuppoſe deſcendre, les premiers de Sem, & les ſeconds de Cham, les deux aînés de Noé!

Ce n'eſt point aux lieux où les Arts ont pris naiſſance, & d'où enſuite ils ſe ſont répandus dans diverſes contrées, qu'il faut fixer la barbarie, compagne inſéparable de l'état ſauvage. Eloignons-nous du berceau du monde, ſi nous voulons trouver cet état. Peut-être s'offrira-t-il à nous en Europe. Soit que les enfans de Ja-

phet y aient pénétré par l'Aſie mineure ; ou que les Colonies de l'Orient y aient abordé par les côtes maritimes, il n'eſt point vraiſemblable que les nouveaux colons, quittant des peuples inſtruits, qui avoient des loix, des mœurs, un culte, auront tout oublié au moment de leur émigration ; qu'ils auront laiſſé dans les pays où la ſociété étoit formée avec tous ſes détails, ce qu'il y avoit d'idées & de connoiſſances, pour n'emporter avec ſoi que l'ignorance ; qu'ils auront échangé volontiers une vie civiliſée par les loix, & embellie par les charmes de la ſociété, contre une vie ſauvage & inculte. Comment d'ailleurs concilier avec l'état agreſte ces autels, ces ſacrifices, ces oracles, ces Rois, ces Pontifes, ces Tribunaux, dont on voit par-tout des monumens exiſtans dans l'antiquité la plus reculée ? Je veux donc pour un moment que les Arts ſe ſoient perdus, à meſure qu'on s'éloigna des contrées où ſe fit le premier établiſſement du genre-humain ; au moins eſt-il certain qu'ils y furent toujours en vigueur : & comme c'eſt de ces heureuſes contrées qu'ils ſortirent avec les perſonnes qui s'expatrierent, c'eſt auſſi dans ce foyer commun qu'on eſt venu rallumer la lumiere, qui s'étoit éteinte dans l'exil des Arts & des Sciences.

Joſephe fait mention d'une période de 600 ans, dont ſe ſervoient les anciens Patriarches avant le déluge, & il cite comme ſes garants, Manethon, Béroſe, & pluſieurs autres anciens Auteurs, dont les écrits ſont perdus il y a long-temps; & il n'héſite point à dire, que c'eſt principalement pour favoriſer les progrès de l'Aſtronomie, que Dieu avoit prolongé la vie des premiers Patriarches, laquelle avoit dû être, ſelon lui, tout au moins de 600 ans. Voici ce que Jean-Dominique Caſſini en dit dans ſon excellent morceau, *de l'origine & du progrès de l'Aſtronomie.* » Il eſt conſtant que dès le premier âge du monde, les hommes avoient » déjà fait de grands progrès dans la ſcience » du mouvement des Aſtres. On pourroit même » avancer qu'ils en avoient beaucoup plus de » connoiſſance que l'on n'en a eu long-temps » depuis le déluge, s'il eſt bien vrai que l'an- » née dont les anciens Patriarches ſe ſervoient, » fut de la grandeur de celles qui compoſent » la grande période de 600 ans, dont il eſt fait » mention dans les Antiquités des Juifs écrites » par Joſephe. Nous ne trouvons dans les mo- » numens qui nous reſtent de toutes les autres » Nations, aucun veſtige de cette période de » 600 ans, qui eſt une des plus belles que » l'on ait encore inventées. Car ſuppoſant le

» mois lunaire de 29 jours, 12 heures, 44
» minutes & 3 secondes, on trouve que 219146
» jours & demi donnent 600 années solaires,
» chacune de 365 jours, 4 heures 51 minutes, &
» 36 secondes. Si cette année est celle qui étoit
» en usage avant le déluge, comme il y a beau-
» coup d'apparence, il faut avouer que les
» anciens Patriarches connoissoient déjà avec
» beaucoup de précision le mouvement des
» Astres : car ce mois lunaire s'accorde, à une
» seconde près, avec celui qui a été déterminé
» par les Astronomes modernes ; & l'année
» solaire est plus juste que celle d'Hipparque
» & de Ptolomée, qui donnent à l'année 365
» jours, 4 heures, 55 minutes, & 12 secon-
» des. »

Or cette période, quels que soient les autres à qui l'on doive en faire honneur, dépose par le fait même de son authenticité. Il n'est pas moins certain qu'elle a été oubliée pendant plusieurs siecles. Les conséquences qui en résultent, selon Mr. de Mairan, sont 1°. » qu'il aura donc
» existé des siecles d'observation, & en grand
» nombre, qui l'ont précédée, & une antiquité
» de temps bien antérieure aux périodes moins
» parfaites qu'on y a substituées : 2°. que l'ou-
» bli dont elle fut suivie dès le temps que nous
» confondons aujourd'hui avec ceux de l'enfance

» de l'Aſtronomie, aura dû être bien ancien,
» puiſqu'il régnoit pluſieurs ſiecles avant J. C.
» en Egypte, chez les Chaldéens & dans la Grece.
» Car, continue le même ſavant Académicien,
» je traite de temps d'oubli ſur cette période,
» tout celui où l'on a dédaigné d'en approfon-
» dir les élemens & de s'en ſervir pour rec-
» tifier la théorie des mouvements céleſtes, &
» où l'on s'eſt aviſé d'y en ſubſtituer de moins
» exactes. Les Hiſtoriens en avoient fait men-
» tion, il eſt vrai; mais les Hiſtoriens en ſa-
» voient-ils plus là-deſſus que les Aſtronomes?
» & comment fixer la durée du paſſage à l'ou-
» bli? Pour oublier des découvertes utiles à tout
» le genre humain, & déjà connues de plu-
» ſieurs Nations, il ne faut rien de moins qu'un
» déluge univerſel, ou quelque choſe de ſem-
» blable à l'*engloutiſſement* vrai ou faux de l'Iſle
» Atlantide."

» Donc ſi Hipparque, Methon, Pithagore,
» Thalès, & tous les anciens Aſtronomes de la
» Grece, ont ignoré la période de 600 ans,
» ou, ce qui revient au même, ils n'en ont
» pas connu les avantages, nous ſerons fondés
» à dire que cette période, en ce qu'elle avoit
» de juſteſſe, & qui en faiſoit le fondement,
» étoit oubliée de leur temps non-ſeulement dans
» la Grece, mais auſſi dans l'Egypte, dans la

» Phénicie & dans la Chaldée, où les Grecs
» avoient tous été puiser leur plus grand savoir
» en Astronomie. Ce qui nous renvoie déjà à
» bien des siecles avant J. C., puisque Pytha-
» gore vivoit dans le sixieme avant cette épo-
» que, & que Thalès, qui calculoit & pré-
» disoit les Eclipses, vivoit dans le septieme.

» Comment ces anciens Astronomes, aussi
» pleins de génie & de savoir que de zele pour
» l'avancement de leur science favorite, com-
» ment concevoir qu'ils aient pu lire dans leur
» Histoire, que de plus anciens qu'eux avoient
» imaginé une période luni-solaire de 600 ans,
» dont on s'étoit servi avec succès, sans être
» tentés d'en calculer, d'en approfondir la va-
» leur, pour la rejetter ou pour s'en servir eux-
» mêmes à l'avantage de l'Astronomie dans sa
» partie la plus intéressante ?

» Ils l'auront, sans doute, fait, & d'après le
» même principe & le même calcul qui nous
» la font trouver aujourd'hui d'une si grande
» justesse, ils l'auront trouvée défectueuse, erro-
» née en excès ou en défaut; parce qu'ils au-
» ront raisonné comme Mr. Cassini, mais avec
» deux ou trois mille ans & les lunettes d'ap-
» proche de moins. La période oubliée avec le
» nombre immense d'observations qui l'avoient
» fait naître, & l'Astronomie renouvellée quel-

» ques siecles après cet oubli, ils auront dit :
» nous avons nos observations modernes, elles
» sont plus exactes que les anciennes, & nos
» observations modernes nous donnent la gran-
» deur de l'année solaire & celle du mois lu-
» naire, très-sensiblement différente de celles
» qu'on déduit de la période de 600 ans ; donc
» la période de 600 est imparfaite. Et voilà
» précisément la conclusion de Mr. Cassini en
» sens contraire. Car si la détermination de ces
» quantités au temps de Mr. Cassini ou de nos
» Modernes, résulte l'extrême justesse de la
» période, tout le contraire a dû arriver d'après
» les déterminations de ces autres modernes qui
» vivoient il y a deux ou trois mille ans.

» Or cela posé, il en résulte deux para-
» doxes assez singuliers. L'un ; qu'il nous a
» fallu deux ou trois mille ans de plus, pour
» être en état de sentir toute l'excellence de
» l'antique période de 600 ans. L'autre ; que
» les Astronomes les plus anciens, c'est-à-dire,
» les plus proches du renouvellement de l'As-
» tronomie, après l'oubli de cette période,
» ont été les moins à portée d'en vérifier &
» d'en sentir la justesse. «

Il s'agit maintenant de nous assurer à qui des anciens Egyptiens & des Chaldéens, ou des Patriarches Anté-diluviens, nous ferons hon-

neur de cette belle découverte connue sous le nom de période de 600 ans. Que Manéthon, Bérose, & les autres, cités par Josephe, aient été des fourbes, des faussaires, ou des ignorans; que Josephe lui-même soit justement ou injustement soupçonné d'avoir voulu arroger à sa nation & à ses Patriarches des découvertes qui appartenoient originairement aux Chaldéens ou aux Egyptiens; l'incompétence des Juges ou des témoins ne sauroit avoir ici lieu, & n'importe nullement à la réalité, à la justesse & à l'antiquité de la période. Le fait dépose par lui-même de son authenticité. Il faut donc nécessairement opter entre les Patriarches Anté-diluviens d'un côté, & les Egyptiens ou Chaldéens de l'autre. Mais si l'on se déclare pour ces derniers, quelle catastrophe leur aura fait perdre le fil des connoissances les plus dignes d'être conservées à la postérité? Si, au contraire, on se rejette sur les premiers, le déluge qui se trouve entr'eux & nous, peut nous aider à expliquer, comment le souvenir de la période de 600 ans est arrivé à nous, mais dépouillé de cette longue suite d'observations fines & délicates, qui ont été des degrés nécessaires pour y parvenir.

Une découverte qui dépend d'une grande subtilité d'observation & d'une précision extrême,

me, demande néceſſairement un temps prodigieux, de l'aveu même de ceux qui nous alléguent la période comme une preuve de la grande Antiquité du monde. Indépendamment du temps conſidérable qu'il a fallu pour qu'une nation fût raſſemblée en corps de peuple, qu'elle fût puiſſante, aguerrie; il en faut peut-être encore davantage pour qu'elle devienne ſavante dans les ſciences exactes; & l'on verra chez elle des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, long-temps avant qu'on y voie des Philoſophes, des Géometres, des Aſtronomes, témoins les Romains, qui n'avoient pas, à beaucoup près, fait autant de pas dans la carriere des Sciences que dans les Belles-Lettres. Ainſi les Chaldéens & les Egyptiens ont dû ſavoir écrire leur Hiſtoire, long-temps avant qu'ils ſe doutaſſent de tout l'appareil néceſſaire que demandent les connoiſſances aſtronomiques. S'ils ſont les Auteurs de la période de 600 ans, s'ils ont connu la variation de l'Ecliptique (car quelles connoiſſances ne leur prête-t-on pas, pour avoir droit de les ſuppoſer auſſi anciens qu'on voudra?); où ſont les Hiſtoires, pour remplir d'événemens toute cette immenſe durée qui a dû s'écouler, pendant qu'ils faiſoient dans le Ciel des découvertes ſi admirables? Pourquoi ne pas joindre

ici l'Hiſtoire de la Terre à celle du Ciel ? Qu'eſt-ce qu'une Chronologie ſans faits, & que prouve-t-elle en faveur de l'Antiquité d'une nation ? Ce ſilence de tous les peuples devant Moyſe, eſt un argument qui fait évanouir tous ces temps antiques où s'égarent les Incrédules, y cherchant vainement des hommes. Il fut plus aiſé aux nations d'y placer des Dieux. Interrogeons les Egyptiens ſi jaloux de l'ancienneté de leur origine. Ils nous diront que les Dieux ont été leurs premiers Rois. Ils en comptent ſept dans leurs Annales : Vulcain, le Soleil, Agathodemon, Saturne, Oſiris, Iſis, & Typhon. Oſiris & Iſis ont eu pour fils Horus, le premier des demi-Dieux. Les ſuivans ſont Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoës, Soſus, & Jupiter ou Menez. Mais qui ne voit que tous ces perſonnages, Menez excepté, ſont des êtres purement allégoriques, ſur l'exiſtence deſquels les Prêtres Egyptiens ſavoient bien entr'eux à quoi s'en tenir?

Mais que vouloient donc dire toutes les fables que les Egyptiens débitoient au ſujet d'Oſiris, d'Iſis & de Typhon ? Quel pouvoit être ce cadavre d'Oſiris mis en pieces par Typhon ; & que ſignifioient les ſoins d'Iſis pour en raſſembler les parties éparſes ? Qu'étoit-ce que

cet Horus mis à mort par la trahiſon des Titans, puis reſſuſcité, ſes combats contre Typhon, & la victoire qu'il remporta ſur lui par le ſecours d'Oſiris rendu à la lumiere?

Toute cette Hiſtoire n'étoit autre choſe, dans l'eſprit des Prêtres Egyptiens, qu'une expreſſion poétique & myſtagogique des plus anciens Philoſophes ſur la Coſmogonie ou génération de l'Univers. Si l'on fait attention au caractere des Orientaux, dont l'imagination enflammée revêtoit les objets les plus ſimples d'allégories & de fictions poétiques; ſi l'on a égard à leur écriture ſymbolique, compoſée d'images de choſes corporelles & particulieres aux Egyptiens; ſi en conſéquence de cette écriture leurs livres étoient une véritable Poéſie & un tiſſu continuel d'images & de tableaux : qui ne voit dès lors que la Coſmogonie & la Théogonie exprimées dans le ſtyle le plus ſimple & le plus naturel, du moment qu'elles étoient écrites dans le caractere ſacré des Egyptiens, étoient la Poéſie la plus outrée? Cette Poéſie rempliſſoit la tête de fictions que le Peuple prenoit au ſens littéral, malgré l'abſurdité qui ſe préſentoit, & donnoit des armes contre lui. Ces fictions étoient conſacrées par la Religion dont elles faiſoient partie, & inſpiroient, en faveur du ſens myſtérieux qu'elles enveloppoient, un reſpect

qui ne permettoit pas aux esprits de former le moindre doute. Les plus crédules & les moins éclairés des Prêtres vinrent à les regarder du même œil. Il y a dans le fanatisme une sorte d'action & de réaction, par qui les esprits agissant mutuellement les uns sur les autres, rendent la persuasion contagieuse. Toute l'Egypte étoit comme un Pays d'enchantement où l'on ne voyoit rien de ce qui étoit en effet, parce qu'on n'y voyoit rien que sous des allégories.

Puisque ni les Egyptiens ni les Chaldéens ne peuvent être supposés avoir laissé échapper du nombre de leurs connoissances, la période de 600 ans dont ils auroient été les inventeurs; cette admirable découverte doit nécessairement être mise sur le compte des Patriarches anté-diluviens. Car pourquoi refuseroit-on à ces Héros millénaires, d'avoir voulu prendre connoissance de leur domaine, en cultivant la Géométrie & l'Astronomie? Pourquoi auroient-ils eu moins d'esprit, moins de curiosité que nous? Nés avec une force de corps supérieure à la nôtre, par conséquent avec une tête plus forte & une ame sans doute plus vigoureuse, pourquoi vivant autant que nos empires, & capables de réunir en eux, dans un si long intervalle, une plus grande masse de lumieres; enrichis d'ailleurs de leur expérience personnelle

& des obſervations de leurs contemporains, n'auroient-ils pas été plus loin que nous, qui n'avons, pour ainſi dire, auprès d'eux qu'une exiſtence éphémere? Chaque individu repréſentant en quelque ſorte une nation entiere, c'eſt à-peu-près comme ſi pluſieurs nations contemporaines cultivoient la Philoſophie, & qu'elles établiſſent entre elles un commerce de connoiſſances. Un ſeul âge d'homme de ces temps anté-diluviens équivaudroit pour le moins à tous les ſiecles, où ce que nous appellons aujourd'hui Philoſophie, a ſubſiſté, ſi nous les couſions bout à bout les uns des autres. En effet, comptez les trois ou quatre cens ans qu'elle a été cultivée en Grece, les deux cens qu'elle a été en honneur chez les Romains, les cent cinquante ans qu'on s'en occupe en Europe, à peine trouverez-vous de quoi compoſer avec ces trois ſommes la vie de ces Patriarches dont parle l'Ecriture. Ajoutez qu'étant nés avec un ſens droit & libre des préjugés d'une éducation factice, & portant dans un corps robuſte une ame également forte, ils étoient bien éloignés de confondre la ſcience avec les vaines ſubtilités de l'eſprit, & les connoiſſances ſolides avec des recueils de rêveries métaphyſiques. Si par Philoſophie on entend celle qu'on dit être la maîtreſſe de la vie, la mere des loix, le flam-

beau & la regle du Genre-Humain, sans doute qu'on doit faire honneur de cette Philosophie aux Patriarches que Moyse a célébrés.

» Imaginez tous vos Philosophes anciens & » modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizar- » res systêmes de forces, de chances, de fata- » lité, de nécessité, d'atomes, de monde ani- » mé, de matiere vivante, de matérialisme de » toute espece ; & après eux tous l'illustre » Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin » l'Être des êtres & le dispensateur des cho- » ses. Avec quelle universelle admiration, avec » quel applaudissement unanime n'eût point » été reçu ce nouveau systême si grand, si con- » solant, si sublime, si propre à élever l'ame, » à donner une base à la vertu, & en même- » temps si frappant, si lumineux, si simple, &, » ce me semble, offrant moins de choses in- » compréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en » trouve d'absurdes dans tout autre systême ! » je me disois ; les objections insolubles sont » communes à tous, parce que l'esprit de l'hom- » me est trop borné pour les résoudre, elles » ne prouvent donc contre aucun par préféren- » ce ; mais quelle différence entre les preuves » directes ! Celui-là seul qui explique tout ne » doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus » de difficulté que les autres ? «

Ce que Mr. Rousseau dit ici aux Esprits-forts, dans le morceau sublime de sa Théologie naturelle, je le leur répete, & avec encore plus de raison. Certes, si de nos jours où l'on dispute plus que jamais sur l'antiquité des Nations, un seul exemplaire de la Genese, de ce livre divin dont on n'auroit jamais entendu parler, eût échappé à l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie; avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime, bien plus encore que le systême de l'illustre Clarke, ce manuscrit précieux seroit-il reçu des Savans! Quel jour il jetteroit sur les ténebres qui couvrent l'origine des Nations! Avec quelles délices il satisferoit l'avide curiosité! Comme le monde retrogradant sur lui-même empêcheroit les esprits de faire des excursions dans des siecles imaginaires! Comme les difficultés s'aplaniroient sur l'origine de l'homme! Comme toutes les Cosmogonies, défigurées par des Fables, viendroient rendre hommage à celle de Moyse, la seule qui dans sa noble simplicité porte l'empreinte de l'auguste vérité! Combien enfin Moyse paroîtroit supérieur aux autres Philosophes! Mais il est le fondateur d'une Religion, sur qui porte le Christianisme, qu'on hait d'autant plus, que les passions ne sauroient s'accommoder avec le

joug étroit de l'Evangile. Voilà, n'en doutons point, la source manifeste du malheur de Moyse. Son crime, & le seul qu'on peut lui reprocher, c'est d'être Moyse, c'est-à-dire, l'Envoyé de Dieu. Dès lors on ne lui pardonne pas; & le grand homme, traité ignominieusement, est confondu avec les imposteurs, & calomnié par tous ceux qui ont pris leur parti contre Dieu même.

Nous en voyons un exemple bien sensible dans la Fable de Manéthon, que la proximité des temps de la révolte d'Osarsyph, & de l'Exode des Hébreux sous la conduite de Moyse, porta, il est vrai, à confondre ce Prêtre Egyptien Chef des Impurs avec le Législateur des Hébreux & le Fondateur de leur religion. Cette proximité, quoique grande, n'est cependant pas telle, que la propre Chronologie de Manéthon, rapprochée des dates constantes de l'Histoire des Israëlites, ne suffise pour démontrer l'anachronisme dans lequel il est tombé.

En effet, suivant le même Manéthon, la défaite des Pasteurs & leur expulsion hors d'Egypte, doit être rapportée à l'an 1571 avant l'Ere Chrétienne, parce que ce grand événement arriva dix-neuf ans & demi après qu'Aménophis, pere de Sésostris, étoit monté sur le Trône, c'est-à-dire, l'an 1590. Or Moyse

en 1571 n'avoit que 18 ans, puiſqu'en 1509, lors de l'Exode, il en avoit 80. Dès la premiere année de ſon regne, cet Aménophis, par des vues ſuperſtitieuſes & à l'inſtigation d'un Prêtre Egyptien, excita une violente perſécution contre ceux que les Egyptiens nommoient *Impurs*, tant parce qu'ils ne ſe ſoumettoient pas aux pratiques de la Religion Egyptienne, que parce qu'ils menoient une vie paſtorale. Il voulut, en les exterminant, en purger le pays qu'ils avoient envahi depuis cinq ſiecles. Sous ce nom d'*Impurs* étoient compris, par la même raiſon, les Hébreux. La perſécution ranima le courage des rebelles, & groſſiſſant de jour en jour leur parti ſous Oſarſyph leur Chef, ils contraignirent Aménophis de ſe retirer dans la Thébaïde, ſur les confins de l'Ethiopie, avec ſon fils Séſoſtris, âgé ſeulement de cinq ans. Devenus maîtres de l'Egypte inférieure, ils y exercerent, durant le cours de treize ans, toutes les cruautés qui accompagnent les guerres civiles, lorſque le zele aveugle de la ſuperſtition enflamme des eſprits déjà échauffés. Affoiblis enfin par leurs diviſions & par la licence de la guerre, ils ſatisfirent, en tombant ſous les armes du jeune Séſoſtris, à l'Egypte qu'ils avoient longtemps bravée. Quelques-uns s'embarquerent,

& allerent chercher une retraite dans les Isles de la Grece; d'autres en plus grand nombre se retirerent dans la Palestine avec le prêtre Osarsyph; & le reste réduit en esclavage, fut dispersé dans les Provinces d'Egypte. Ces étrangers, au rapport de Manéthon, étoient venus de l'Orient; suivant l'opinion des Egyptiens eux-mêmes, ils étoient des Arabes. Moyse, adopté par la Princesse d'Egypte, & élevé dans toute la sagesse des Egyptiens; Moyse, si l'on en croit les traditions Juives, revêtu d'emplois importans par Sésostris, & mis à la tête d'une armée envoyée contre les Ethiopiens; Moyse, égal en âge à ce Prince, & dans la fleur de sa jeunesse, comment peut-il avoir été l'Osarsyph de Manéthon? Loin d'avoir été le chef des révoltés, il porta les armes contre eux, étant du nombre des jeunes gens qui avoient été élevés avec Sésostris & comme lui.

Dans les temps fabuleux qui ont précédé les temps historiques en Egypte, il a été permis à Manéthon de déshonorer son Histoire par ces milliers d'années, que les Egyptiens égarés comptoient dans la partie Mythologique de leurs annales. Mais est-il arrivé aux temps vraiment historiques, il rentre alors dans la Chronologie de l'Ecriture: & comme s'il eût

eu Moyſe devant les yeux, il nous parle de l'Egypte comme d'un royaume puiſſant avant Séſoſtris, cultivant les Arts, connoiſſant les ſciences, poſſédant une religion, une police ſavante, des loix ſages, un commerce floriſſant; non toutefois ſans avoir eſſuyé de grandes révolutions. Car dès l'an 2082 avant l'Ere Chrétienne, les Arabes avoient envahi cette fertile Contrée. Ce ſont eux que l'Hiſtoire Orientale connoît ſous le nom de *Paſteurs*. Ils régnoient en Egypte lorſque la providence y conduiſit Joſeph, Miniſtre d'un de ces Rois Paſteurs, qui ne furent entiérement chaſſés qu'au bout de 511 ans. La fortune ſignala à leur égard toutes ſes viciſſitudes. D'abord ils donnerent la Loi & finirent par la recevoir. Un premier échec leur enleva Memphis, & les contraignit de ſe renfermer dans les marais de l'Egypte. C'eſt l'époque de la Colonie conduite par Inachus dans le Péloponeſe. Quarante huit ans après, affoiblis par de nouveaux malheurs, ils ſe refugierent pour la plupart dans les pays voiſins, en Paleſtine, en Phénicie, dans la Grece. Ceux qui reſterent en Egypte, ſe maintinrent aux environs de Péluſe, où trop foibles pour donner de l'ombrage aux naturels du pays, mais aſſez forts pour ſe défendre, ils conſerverent leur indépendance juſ-

qu'au regne d'Aménophis, qui les força, par la guerre sacrée qu'il leur fit, de venger sur l'Egypte leurs maux par les derniers efforts de leur liberté. Ces Rois Pasteurs, qui dans des temps plus prosperes avoient donné une retraite aux Israélites, les envelopperent dans leur propre disgrace. Cet esclavage commun a fait confondre depuis ces derniers avec les Pasteurs & Moyse avec Osarsyph. Ce fut dans les horreurs de cette guerre civile & religieuse, qu'une foule d'Egyptiens, sous la conduite de différens chefs, allerent loin de leur patrie chercher des asyles & fonder des Etats. Ce fut alors que Danaüs passa dans la Grece, connue depuis long-temps des Egyptiens, par les Colonies de Cadmus, de Cécrops & d'Inachus.

Tous les Historiens Grecs, de concert avec Manéthon, s'accordent à dire Sésostris Auteur de tous les ouvrages publics, construits dans l'Egypte inférieure, pour l'embellissement & la commodité de ce pays. Les canaux creusés pour y égarer les eaux du Nil, & de-là les faire couler dans l'Egypte inférieure pour la rendre fertile; les quais, les digues, les ponts, les chaussées; tout ce qui a concouru enfin à faire de l'Egypte un pays aussi beau que fertile, à faciliter la communication entre les

villes, à les défendre des ravages de l'inondation, & à faire du Nil un fleuve bienfaisant, mis à plus juste titre au nombre de ses Dieux que la plupart de ceux qu'elle adoroit, a toujours été regardé comme l'ouvrage de ce Prince. Ainsi le publioient les inscriptions dont on avoit décoré tous ces beaux monumens. Il s'y glorifioit d'être venu à bout de toutes ses entreprises, sans y avoir employé le travail d'aucun Egyptien naturel. *Tout cela*, disoit-il, *étoit l'ouvrage des esclaves & des étrangers.*

Rapprochons cet énoncé de l'Histoire profane, de ce que l'Histoire sacrée nous apprend des Hébreux, qui, pendant les 80 ans qui précéderent l'Exode, furent employés comme de vils esclaves à des travaux publics de ce genre, c'est-à-dire, à préparer & à cuire des briques, pour élever des chaussées & des remparts pour fortifier les villes. Où peut-on mieux placer le regne de Sésostris que dans cet intervalle, où Israël paya si cher, par les travaux publics auxquels il fut condamné, l'asyle que l'Egypte lui avoit accordé?

Le synchronisme de ce Prince avec Moyse d'une part, & de l'autre avec Danaüs, éclaircit à la fois l'Histoire des nations de l'Asie, celle des habitans de la Palestine, celle des Phéniciens & celle des Grecs. Il est comme

le lion qui unit les deux âges, les précédens & les poſtérieurs. De ce centre commun il ſe répand une lumiere, qui éclaire tous les objets autour de ſoi & ſe réfléchit ſur les diverſes branches de l'Hiſtoire univerſelle de la haute antiquité. Autour de cette époque, où l'on voit Séſoſtris occuper le milieu du tableau hiſtorique, ſe rangent les événemens ſans trop ſe preſſer, ni ſans trop ſe faire attendre. Il eſt donc important de ne pas ſe tromper ſur l'époque de ce Prince. L'erreur influeroit ſur tout le reſte, & l'Hiſtoire ſe compliqueroit tellement, que dans ſa confuſion, elle ſe perdroit elle-même en ſe cherchant. Séſoſtris avoit rempli l'Univers de ſa gloire, par l'éclat de ſes conquêtes, & l'Egypte d'admiration & de reconnoiſſance, par les grands ouvrages qui ſervoient à ſon utilité & à ſon embelliſſement. Il ſe fit comme un flux & reflux de différentes peuplades, lequel occaſionna le mêlange des peuples déjà policés avec ceux qui étoient encore barbares ou ſauvages, & cette révolution, principe des révolutions ſuivantes, fit changer de place à la moitié de notre hémiſphere. Tel fut le mouvement que ſes conquêtes imprimerent aux nations. Mais des événemens ſurnaturels devoient bientôt donner un autre ſpectacle à l'Egypte. La délivrance d'Iſ-

raël, gémiſſant ſous une dure ſervitude, devoit ſe manifeſter par eux. Ils furent comme l'avant-coureur de tous les prodiges qui accompagnerent le peuple de Dieu dans le déſert ; prodiges tantôt heureux tantôt ſiniſtres, ſuivant les diverſes occurrences, mais également propres à ſervir de hérauts à la providence, qui ſe déploya ſur eux d'une maniere ſi ſenſible & ſi éclatante.

Séſoſtris régna, ſelon Manéthon, 59 ans; & ayant commencé l'an 1511, il mourut l'an 1570, c'eſt-à-dire, deux ans entiers avant l'Exode. Son fils, auquel Hérodote donne le nom de Phéron, fut un Prince foible & de peu de mérite. Il eſt le Pharaon dont il eſt dit que le Seigneur conſtitua Moyſe ſon Dieu, par les prodiges dont il diſpoſa à ſon gré pour les oppoſer à la réſiſtance opiniâtre de ce Roi, qui ſous la verge même dont il étoit châtié, vouloit encore lutter contre le Tout-Puiſſant. Ces prodiges écrits par une main divine dans l'Hiſtoire ſacrée, n'ont pu ſe dérober entiérement à la connoiſſance des Hiſtoriens profanes. Hérodote & Diodore de Sicile rapportent, d'après les traditions Egyptiennes, que l'Hiſtoire de ce Prince étoit remplie de merveilles & de prodiges ; que ſous ſon regne, le Nil cauſa beaucoup de ravages; que l'Egypte fut

affligée de plusieurs playes ; que ce Prince, énivré de son pouvoir & de sa grandeur, porta l'extravagance & l'impiété jusqu'à s'en prendre aux Dieux mêmes, que le ciel le punit & qu'il fut frappé d'aveuglement. (Hérod. II. §. Diod. I. 37.) Dans ce récit énigmatique de l'Exode, il est aisé de reconnoître l'adresse des Prêtres Egyptiens à envelopper de beaucoup de fables cet événement, qui couvroit l'Egypte de confusion, exposoit à la lumiere des temps l'impuissance de ses Dieux, & leur dextérité merveilleuse à faire servir à leur Religion les prodiges que Dieu avoit opérés pour sauver les Hébreux. Ainsi dans les Annales sacrées de l'Egypte, on trouvoit le fond de l'Histoire du Pharaon persécuteur.

Il ne falloit rien moins que toutes les merveilles dont Moyse rendit spectateurs les Israëlites, (merveilles qui n'étoient rien moins que la nature changée tout-à-coup en différentes occasions pour les délivrer, & pour punir leurs ennemis), pour fonder sur elles le plan d'un Gouvernement Théocratique, & pour y proportionner les loix auxquelles elle devoit être assujettie.

La gloire de faire parler la Divinité, & de la représenter en quelque sorte, a été un privilege exclusif accordé à ce grand homme,

comme

comme il n'a été donné qu'à lui de fonder une Théocratie, c'eſt-à-dire, un Gouvernement dans lequel la Société non-ſeulement adore l'Être Suprême comme ſon Dieu, mais ſuppoſe encore qu'il eſt ſon Roi immédiat & particulier; enſorte que toutes les loix dérivent de lui & s'exécutent en conſéquence de cette ſuppoſition.

Si la Théocratie conſiſte à ſe choiſir un Dieu tutélaire, à donner à ce Dieu des Prêtres Miniſtres de ſon culte, qui le faſſent parler, & qui rendent en ſon nom des Oracles, en vertu deſquels on fait la guerre ou la paix; on ne ſauroit diſconvenir que la plupart des anciennes nations n'aient été gouvernées par une eſpece de Théocratie. Et comme les Grecs & les Romains ſe ſont conformés plus ou moins à ces ſortes de pratiques, il faudra croire qu'ils ont vécu ſous un Gouvernement Théocratique. D'un autre côté, comme tout Gouvernement Théocratique eſt deſpotique par ſa nature, parce que la volonté d'un Dieu Monarque eſt abſolue, & qu'on n'a point de droits à réclamer contre lui, il s'enſuivra que ces fiers Républicains, lors même qu'ils proſcrivoient les tyrans, fléchiſſoient néanmoins ſous un pouvoir deſpotique exercé par les Prêtres. Qui reconnoîtra les Grecs & les Romains

à ces titres avilissans, eux, qu'on a toujours distingués des Asiatiques nés, ce semble, pour l'esclavage, au sentiment généreux de liberté qu'ils portoient gravés dans leur cœur ? Leur premiere Divinité, dans les temps où ils ont illustré leur patrie par ces vertus héroïques qui étonnent nos petites ames, n'étoit-elle pas la liberté à laquelle ils ont tant de fois sacrifié ? Et sous prétexte qu'ils consultoient les Dieux, dont ils reconnoissoient la providence, pour se les rendre favorables dans leurs entreprises, se laissoient-ils donc conduire tyranniquement par des représentans d'un Monarque invisible, dont ils étoient les Visirs ?

Cette Théocratie Payenne, dont on parle si fort aujourd'hui, me paroît avoir été inventée pour avilir la Théocratie Judaïque, avec qui elle n'a rien de commun. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de l'aveu même de l'Auteur des *Recherches sur le Despotisme Oriental*, on n'en voit dans la Mythologie tout au plus que de foibles vestiges absorbés par la fable, & confondus avec une multitude d'allégories obscures & de traditions ridicules. Lui-même, pour nous donner quelque idée des Théocraties Payennes, ne s'est-il pas vu obligé de marcher sur les vestiges de la Théocratie Judaïque ? Le Dalaï Lama du Thibet, ainsi

que le Souverain Eccléſiaſtique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari*, qui eſt une corruption de *Dalaï*, ſont cenſés exercer un pouvoir divin, l'un dans le Thibet, & l'autre dans le Japon; mais ce pouvoir eſt purement idéal, & ne ſauroit être comparé avec celui que les Iſraëlites ont ſenti ſur leur tête, que comme la fable comparée avec la vérité, & les fauſſes révélations avec la véritable.

Si Mr. Boullanger avoit pu ſe dépouiller un moment de cet eſprit ſyſtématique, qui lui montroit par-tout la Théocratie, il auroit ſenti que le ſilence des Auteurs profanes ſur les Théocraties Payennes, procédoit uniquement de ce qu'il n'y a jamais exiſté. La tradition établie chez pluſieurs nations d'un temps où leurs pays avoient été honorés de la réſidence des Dieux, deſcendus autrefois ſur la terre pour y faire le bonheur des hommes, n'eſt point une preuve que les hommes aient jamais vécu ſous ce regne myſtique & ſurnaturel, mais uniquement de la vanité qu'ont eue les nations, de reculer leur origine dans une Antiquité fabuleuſe.

Il n'eſt pas aiſé d'imaginer comment les hommes ſe ſeront frappés de cette idée, qu'ils ont eu des Dieux pour Rois. Le plan d'un tel

Gouvernement n'a jamais pu être qu'une *fiction* ; & il a fallu, pour la ſoutenir, l'extérieur & la forme d'une convention qu'on ne ſauroit ſe repréſenter comme poſſible, à moins que ce Gouvernement n'ait exiſté comme chez les Hébreux. Ils ſe ſont approprié, nous dit-on, toutes les anciennes Théocraties, pour en orner leurs Annales, & la leur n'en eſt qu'une copie tardive & très-infidele. Mais d'où le ſait-on, s'il eſt vrai que ce n'eſt que par la Théocratie Judaïque qu'on a pu ſoupçonner l'exiſtence des Théocraties Payennes? Par quelle fatalité, d'ailleurs, les Payens ſe ſont-ils laiſſé dérober par les Juifs toutes les connoiſſances de l'Antiquité avec leurs propres Théocraties, ſans qu'ils s'en ſoient apperçus? N'eſt-ce pas là rendre, malgré ſoi, hommage à la vérité & à l'Antiquité de l'Hiſtoire de Moyſe?

La nature du Gouvernement Théocratique, établi par ce Grand Homme, exigeoit qu'il fît venir à l'appui de ſes loix, des récompenſes & des châtimens temporels ; & comme la proſpérité & l'adverſité, qui ont fait alternativement le ſort d'Iſraël, lui ſont arrivées conformément aux termes exprès de l'alliance traitée avec Jehovah, le ſavant Evêque de Glocеſter a ſçu tirer de ce miracle frappant de la providence, un puiſſant argument en faveur

de la divine légation de Moyse. Il est étonnant que le sens en ait échappé à un Ecrivain célébre, qui s'est montré assez injuste pour ranger parmi les Incrédules un des plus ardens Apologistes de cette Religion, à laquelle il ne cesse lui-même de livrer des combats téméraires. Ce qu'il y a de certain, c'est que, du silence de Moyse sur le dogme d'une autre vie, l'illustre Warburton a tiré plusieurs argumens contre nos Philosophes, qui ont toujours regardé cet étrange silence comme une imperfection attachée à l'ancienne économie peu digne de Dieu; contre les Juifs, auxquels il démontre que cette imperfection est une raison pour eux de chercher une autre révélation plus parfaite de la volonté de Dieu; contre certains Théologiens, qui ont prétendu que la vérité du Christianisme est indépendante de celle du Judaïsme.

Mais enfin, direz-vous, pourquoi ce Législateur si élevé au-dessus des autres par sa sagesse, ne s'est-il pas servi dans sa Religion, du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime? Pourquoi n'a-t-il pas expressément annoncé l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, Dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en Perse & dans l'Inde.

Mais vous, qui me faites la queſtion, ignorez-vous que ce Moyſe parle dans ſon Deut. ch. XVIII. v. 11. de l'évocation des morts ; ce qui prouve invinciblement contre les Saducéens modernes, que du temps de ce Légiſlateur, les Hébreux croyoient les ames immortels ? Il eſt vrai que, par une ſingularité étonnante, tandis que l'on voit à chaque page des Ecrivains ſacrés, & ſur-tout des Prophetes, le dogme de l'immortalité des ames & celui des peines & des récompenſes futures, la Loi ſe tait abſolument ſur le ſort à venir des hommes, leur faiſant enviſager uniquement des peines & des récompenſes temporelles. Quel myſtere peut être caché ſous cette reſerve ? Le voici.

La Loi de Moyſe n'étant que le type d'une Loi plus parfaite qui devoit lui ſuccéder ; ſes récompenſes & ſes peines n'étoient non plus que la figure de celles qui formoient la ſanction de cette Loi, qui devoit être portée par le Meſſie. Ainſi la promeſſe du pays de Chanaan figuroit la promeſſe de la vie future, fruit précieux de la grace du puiſſant médiateur. L'obſervation extérieure de la Loi Moſaïque étoit récompenſée par des biens temporels ; & les biens éternels étoient le partage de ceux, qui pénétrant au-delà de la lettre alloient juſqu'à l'eſprit, & s'approprioient d'avance les graces,

qui couloient en vertu des mérites futurs du Rédempteur promis aux hommes à l'inſtant même de la prévarication de leur chef.

Telle eſt la clef du ſilence de Moyſe. Le Légiſlateur, en expoſant dans ſes écrits, le tableau de la providence rendue ſenſible, de ſon temps & ſous ſes Succeſſeurs, ſur les Iſraëlites, & en leur comparant les autres Peuples aſſervis à des Rois, qui ſe croyant plus que des hommes, ſe portoient à cet excès d'extravagance d'imaginer qu'ils pouvoient ſe faire obéir des élémens, imprima ſur la légation le ſceau divin d'une maniere ſi profonde, qu'on ne ſauroit lire les Livres ſacrés ſans le reconnoître.

L'impoſſibilité où étoient ces ſuperbes Potentats de l'Aſie, de procurer les biens ſurnaturels qu'on leur demandoit, ne leur ayant laiſſé d'autre moyen de manifeſter leur Puiſſance, que de faire des extravagances, & des maux extrêmes à leurs ſujets; la puiſſance du Roi temporel des Juifs, miſe en oppoſition avec la leur, ſignaloit d'autant mieux, à la vue des Nations, la divine légation de Moyſe, ſon Miniſtre dans l'alliance qu'il fit avec Iſraël. Il falloit, ſans doute, il falloit être avoué de Dieu, pour commander au Ciel & à la Terre, & pour être le garant de toutes les proſpérités & calamités ſur-

naturelles, qui marchoient à la suite de la fidélité & de la prévarication du Peuple de Dieu.

Tel étoit le pacte que Dieu avoit fait avec lui, que, tant qu'il seroit fidele, les pluies tomberoient à propos sur la terre, que les fleuves & les rivieres ne feroient point de ravages dans les campagnes par leurs inondations, que les biens de la terre seroient en abondance, que le monde ne seroit point affligé de stérilité, & que les hommes ne recevroient, ni du Ciel ni du Soleil aucunes malignes influences. La servitude devoit être la juste peine de leur ingratitude, de même que leur obéissance fixeroit le cours de leurs destins prosperes. C'est à l'Histoire à nous dire, si Dieu n'a pas toujours été fidele dans ses promesses & dans ses menaces. Il avoit dit à Israël : *ne crains point de mourir de faim cette septieme année, car je répandrai ma bénédiction sur la sixieme, pour qu'elle te produise autant de fruits que trois autres.* La peur de la famine l'emportant sur ces belles promesses, on vit souvent le volage Israël labourer ses champs & vouloir faire sa vendange ; mais ce ne fut jamais impunément. Par la suite, les grandes calamités dont il se sentit frapper, lui rappellerent cette insigne désobéissance, & la méfiance de ses peres ; & il ne manqua

pas d'attribuer tous ſes malheurs au défaut de la célébration de ces jubilés.

Sous Moyſe, ſous Joſué, ſous les Juges & ſous les Rois, le Peuple de Dieu eut le temps de ſe convaincre, qu'il étoit ſous les yeux d'une providence particuliere, qui, ſelon qu'il étoit fidele à la Loi ou qu'il ſe ſouilloit par l'idolâtrie, lui donnoit ou lui ôtoit la victoire, ſix ans de victoires miraculeuſes n'avoient pas ſuffi à Joſué pour détruire tous les Chananéens; & pour épuiſer la ſource de l'idolâtrie. En ménageant les ſuccès de ce premier Général de ſes troupes, le Seigneur avoit eu ſes deſſeins qu'il ne lui laiſſa pas ignorer. Outre que la terre n'auroit pas eu aſſez d'habitans pour la cultiver, ſi les anciens uſurpateurs de Chanaan en avoient été entiérement exterminés, au temps que le Peuple de Dieu en prit poſſeſſion, il convenoit que ceux des Iſraëlites qui avoient été trop jeunes pour ſe trouver avec Joſué aux premieres guerres contre les Chananéens, euſſent de quoi s'aguerrir & exercer leur valeur, dont l'activité trop long-temps oiſive eût pu ſe tourner contre eux-mêmes, ou qui laiſſée ſans action ſe fût tout-à-fait amortie & éteinte ſans reſſource. Enfin les avantages de l'Alliance jurée avec leurs peres, méritoient bien qu'ils les achetaſſent par une vertu miſe à l'épreuve. Il eſt

vrai que l'épreuve fut funeste au plus grand nombre d'entr'eux : mais elle étoit sage & nécessaire, d'autant qu'elle étoit proportionnée à leurs forces. La prévoyance de Dieu ne devoit pas déconcerter les dispositions de sa sagesse ; & c'eût été prodiguer ses faveurs que de ne pas les faire acheter.

Le voisinage des Chananéens fut une pierre de scandale pour les Israëlites, durant tout le temps que subsista la Théocratie ; & cette pierre de scandale jettée par Jéroboam se retrouva pour Juda dans le Royaume d'Israël, lors de la scission des dix tribus qui secouerent le joug de la Maison de David. Quoique les Hébreux n'aient jamais abandonné le Dieu de leurs Peres, ils mériterent néanmoins à juste titre d'être regardés comme des Idolâtres ; soit parce qu'ils oserent dans le désert représenter Jéhovah sous la figure du bœuf Apis, contre son expresse défense ; soit parce que environnés de toutes parts de Nations idolâtres, ils associerent à son culte, par un adultere spirituel, celui des Génies ou Dieux tutélaires, auxquelles elles adressoient leur encens & leurs prieres.

Ces succès & ces revers inespérés, ces victoires & ces défaites toujours marquées au coin d'un événement qui n'entre point dans le

cours des choſes naturelles ; Iſraël tour-à-tour plein de force & de vigueur, lâche & abattu; domptant avec éclat ſes ennemis, dont n'a guere il avoit porté les fers ; triomphant & victorieux, quand il eſt fidele à ſa loi ; humilié & devenu le jouet des Nations voiſines, quand il lui eſt infidele; aujourd'hui docile au joug que ſes maîtres lui impoſent, & demain, honteux du joug auquel il avoit plié ſa tête, imiter un courſier indompté qui hériſſe ſes crins, frappe la terre du pied, & ſe débat impétueuſement à la ſeule approche du mords; languiſſant & énervé durant pluſieurs années dans une cruelle ſervitude, & puis tout-à-coup rappellant ſon antique audace, faire payer avec uſure à ſes ennemis les maux qu'il en a reçus : telle eſt en peu de mots l'Hiſtoire des Hébreux durant plus de trois ſiecles? A ce portrait fidele du Peuple de Dieu, tel qu'il eſt tracé dans les livres divins, il eſt impoſſible de méconnoître la Théocratie, dont on ne voit aucuns veſtiges chez les autres Peuples.

L'Hiſtoire d'un Peuple, dont Dieu même eſt le Roi, ne doit pas avoir la marche des autres Hiſtoires. Les événemens y doivent être entremêlés avec les prodiges, le naturel avec le ſurnaturel, les vues de la ſageſſe humaine combattues par des vues tout oppoſées, & des

ſuccès amenés, contre les regles ordinaires, plus infailliblement que par des négociations où l'on a fait jouer les reſſorts de la politique. Et comme cette hiſtoire ſe lie avec les révolutions des anciens Empires, que les miracles & les prédictions qui la font paſſer pour une Hiſtoire ſacrée, y ſont tellement répandus, tellement inculqués & répétés, avec tant de tons divers & une ſi grande variété de fortes figures, qu'ils en font tout le corps, il faut n'avoir jamais ſeulement ouvert cette Hiſtoire ſi ſinguliere, pour ſe perſuader qu'on puiſſe détacher le miraculeux & le divin qui en eſt le fonds, & néanmoins donner créance aux faits qui s'incorporent d'eux-mêmes aux hiſtoires profanes. Figurant dans le cours des ſiecles avec ces hiſtoires, il y auroit de la témérité à la traveſtir en Roman. Comment, en effet, des livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y voit revêtus de leurs circonſtances les plus particulieres, & avancés non-ſeulement comme publics, mais encore comme préſens, s'ils euſſent pu être démentis, s'ils euſſent porté avec eux leur condamnation, au-lieu de tomber par eux-mêmes, ſe ſont-ils ſoutenus de leur propre poids contre le torrent des ſiecles?

Moïſe & les autres Hiſtoriens Sacrés qui lui

ont ſuccédé, rapportent ſimplement les faits, ſans y rien mêler du leur, ſans réflexion, ſans raiſonnement. C'eſt ainſi que devoient écrire des Auteurs inſpirés, pour ne rien donner aux conjectures dans une hiſtoire travaillée ſous la direction divine. Il n'en doit pas être de même des autres hiſtoires où l'Ecrivain, pour un peu de vrai qu'il rencontre, ne voit de tous côtés que des obſcurités. Obligé de marcher dans le dédale tortueux du cœur humain, il faut qu'il s'applique à raiſonner ſur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, à connoître leurs caracteres. C'eſt ainſi qu'ont écrit chez les Grecs un Thucydide, un Xenophon, un Polybe, & chez les Romains un Salluſte, un Tite-Live, un Tacite, laiſſant aux autres Nations des modeles admirables dans le genre hiſtorique. On admire, ſans doute, Polybe parlant de la République Romaine, quand on le voit chercher dans les événemens paſſés la cauſe des événemens dont il étoit le témoin, & ſe ſervir du même moyen, pour percer avec autant de ſagacité que de ſageſſe dans la nature des événemens à venir. Tacite nous ravit également par l'art avec lequel il a peint, avec tant d'énergie, de fineſſe & de vérité, les hommes, ainſi que par la variété de ſes caracteres & par les gradations & les nuances

qu'il a su mettre dans leurs vertus & dans leurs vices. Nos beaux esprits, qui se piquent d'une extrême délicatesse de goût, quoiqu'il ne fût peut-être pas fort difficile de prouver que chez la plupart d'entr'eux il est fort gâté, attaquent les Ecrivains sacrés du côté du style & de leur maniere dans leurs compositions. Pour décider en maîtres sur le genre de perfection qui doit caractériser l'inspiration de Dieu, dans un ouvrage qu'il a dicté, savent-ils & pourroient-ils définir au juste jusqu'où son esprit est intervenu dans la composition des livres divins? Prétendroient-ils que la qualité d'Auteur Sacré exige qu'il soit un instrument purement passif dans la main de Dieu, & que Dieu se serve de la plume de celui qu'il inspire, sans lui laisser aucune liberté de faire usage de ses facultés & de ses connoissances? Si l'esprit divin a dû laisser agir celui des Ecrivains inspirés, comment veut-on que tout ce qu'il y a d'humain dans leur ouvrage, disparoisse entiérement sous l'opération divine?

Tout n'est pas également inspiré dans l'écriture sainte. L'inspiration s'y modifie, selon la nature des diverses matieres qu'on y traite. Par-tout où domine l'Historique, il n'étoit pas nécessaire que la révélation intervînt pour aider l'Ecrivain. Pourquoi Dieu, qui agit tou-

jours par les voies les plus ſimples, lui révéleroit-il ce qu'il ſavoit déjà ? N'étoit-ce pas aſſez d'une inſpiration de direction, pour qu'il n'écrivît que certaines choſes : & pour l'empêcher de tomber par précipitation dans l'erreur, falloit-il autre choſe que fortifier ſa mémoire & le rendre attentif?

Quand les Auteurs ſacrés compoſerent des poéſies, Dieu leur permit de ſuivre, ſelon leur génie, les regles de l'art, & de choiſir la nature de leurs vers; car ce que l'homme peut faire par lui-même, Dieu ne le fait pas : tout au plus ſon eſprit anima-t-il leur verve, & donna-t-il du feu à leur imagination. Mais toutes les fois qu'ils furent obligés de s'élever au-deſſus de la ſphere humaine, ſoit en prédiſant quelque événement caché ſous les loix de l'avenir, ſoit en expoſant quelque vérité divine juſqu'alors inconnue ; ils eurent beſoin d'une inſpiration immédiate. Puiſque ni leur mémoire, ni leur entendement ne pouvoient ſuffire à leur découvrir des vérités, qui s'échappoient du cercle des connoiſſances humaines, il falloit bien que l'eſprit divin les ſuppléât en eux.

Convaincus une fois que la meſure de l'inſpiration a été proportionnée aux matieres qu'il falloit rédiger par écrit; ſi nous liſons atten-

tivement les écritures, nous pourrons en quelque sorte suivre le souffle de l'Esprit saint, & marquer, pour ainsi dire, les endroits où tantôt il fortifia la mémoire des Ecrivains sacrés, tantôt il éclaira leur entendement, tantôt il donna de l'élevation à leurs idées. Lors même qu'ils n'eurent qu'à exprimer les choses les plus vulgaires, le respect que nous devons avoir pour eux, ne nous permet pas de croire que l'Esprit saint les ait abandonnés à eux-mêmes, mais plutôt qu'il les a dirigés si constamment, que jamais ils n'ont rien écrit qui ne fût assorti aux vûes de Dieu & à la dignité de leur sujet.

Mais quel a été le dessein de Dieu, en confiant ses loix à l'Ecriture? n'est-ce pas d'éclairer notre entendement, de soumettre nos passions, d'ordonner nos actions par rapport au bien public? A-t-il donc fallu, pour cet effet, observer avec une attention scrupuleuse les regles de l'éloquence, & tous les rafinemens de l'art? Ce qui messied même dans la composition des loix humaines, a-t-on dû l'exiger dans celle des loix divines? Il n'y a point de Majesté dans les loix du Bas-Empire, selon la remarque de Mr. de Montesquieu, parce qu'on y fait parler les Princes comme des Rhéteurs. Le style enflé dans ces loix a tou-

jours

jours été regardé comme un ouvrage d'ostentation. Hé quoi, ce que l'Ecriture nous révele sur l'essence de Dieu, sur les opérations de son verbe; sur les décrets éternels, les profondeurs des jugemens divins, sur les conditions de notre sort futur, n'absorbe-t-il donc pas assez l'esprit, sans qu'on l'occupe encore des frivoles ornemens qu'on desire dans un livre, quand, au défaut des matieres importantes, il en a besoin pour se recommander dans les esprits?

Tout ce qui porte l'empreinte de la divinité, sort toujours des regles de l'art. Jettons les yeux sur les grandes productions de l'Auteur de la nature. En paroissant se jouer dans l'Univers, il a répandu je ne sais quoi de sublime dans tous ses ouvrages que l'art ne sauroit contrefaire. Les astres ont-ils des formes régulieres? Les lacs & les fleuves sont-ils bornés par des lignes droites? Les collines & les montagnes ont-elles exactement une figure conique & pyramidale? La mer est-elle renfermée dans un bassin d'un contour parfaitement rond? Le globe, à sa premiere inspection, nous montre-t-il de l'ordre & de la régularité dans sa surface? si, dans les œuvres de la création, Dieu a dédaigné tout ce que sent l'art comme petit & servile, pourquoi, dans les livres destinés à contenir ses oracles, en auroit-il usé au-

trement ? Ce ſeroit une élégance déplacée, que d'y rechercher les graces de la diction, qu'on ne pardonne pas même aux Monarques. Il y a plus de force, de majeſté, dans le ſtyle ſimple, inégal, négligé, hardi, métaphorique de l'Ecriture, que dans les périodes cadencées des Ecrivains les plus polis.

L'Ecriture, en ſecouant le joug de l'art, manqueroit-elle donc d'éloquence ? Ah ! Si l'éloquence conſiſte à être vivement ému, à animer tout, à faire de tout ce qui ſe préſente un objet de comparaiſon rapide & de métaphore, & à faire paſſer dans ceux qui nous écoutent une partie de notre enthouſiaſme, où en trouvera-t-on davantage que dans nos livres ſacrés ? Les préceptes d'une ſaine morale peuvent-ils être inculqués d'une maniere plus preſſante & plus perſuaſive, que dans le Deuteronome ? Les Pſeaumes n'effacent-ils pas en beautés & en vrai ſublime, tout ce qu'on peut nous offrir ailleurs en genre de prieres, de confeſſions de péchés, d'actions de graces, de vœux ſolemnels, de cantiques de louange ? où voit-on une plus riche collection de ſentences, que dans l'Eccléſiaſte ? Où la ſageſſe parle-t-elle avec plus de dignité, que dans les Proverbes ? S'agit-il de confondre l'impiété & d'atterrer le vice, qui le fit jamais d'un ton plus

majeſtueux & dans des termes plus pathétiques, que les Prophetes ? S'agit-il d'énoncer les oracles du Très-Haut, de faire gronder le tonnerre ſur la tête des Rois coupables, d'entr'ouvrir les abymes ſous les pieds des ſujets rebelles ? Où prendra-t-on des couleurs auſſi vives, que dans leurs écrits ? Ont-ils à dévoiler, ſous un jour plus touchant, les richeſſes de la miſéricorde divine, à développer les routes de la providence, à étaler la magnificence de ſes bienfaits ? Tous ces différens tableaux, par les mouvemens qu'ils font naître dans nous, ne nous élevent-ils pas l'ame, ne nous font-ils pas éprouver un feu qui la pénetre, une ſenſibilité qui l'attendrit ? Y a-t-il rien qui approche, dans ce genre, de leur ſtyle ? Quelle gravité, quel feu, quelle véhémence ! Mais auſſi quelle douceur, quelle tendreſſe, quelle onction ! Belle de ſes propres attraits, & piquante dans ſa naïve ſimplicité, l'Ecriture rejette au loin ces faux ornemens dont les compoſitions de l'éloquence humaine ſont ordinairement parées. Son ſtyle a toute la variété qu'on y peut déſirer. Tantôt majeſtueux & aſſorti à la grandeur de l'Être ſuprême qu'on y fait parler ; tantôt ſimple & ſe modelant ſur le caractere de ceux qui, à la vue de l'immenſe étendue qui les ſépare de lui, ne

croient pouvoir lui rendre hommage qu'en s'anéantiſſant à leurs propres yeux ; toujours ſi bien approprié à la nature du ſujet, qu'il regne une noble ſimplicité dans les narrations Hiſtoriques, un feu & une ſublimité extraordinaire dans les Prophéties, un air d'autorité & de dignité dans tout ce qui concerne la doctrine.

Le reſpect dans lequel nous avons été nourris pour l'éloquence des Grecs & des Latins, nous a précipités dans de faux jugemens ſur le ſtyle de l'Ecriture Sainte. Il faut convenir que l'éloquence des Ecrivains ſacrés eſt d'un genre bien différent du leur. Les Prophetes ſont éloquens par la force des termes, par l'heureuſe vivacité de l'impreſſion, par la grandeur ou par la naïveté des images. Mais Démoſthene & Cicéron raiſonnent éloquemment. Cette différence ſeule interdit toute comparaiſon du côté des Orateurs. Où le parallele peut avoir lieu, & même d'une maniere favorable ; c'eſt entre la Poéſie profane des Grecs & des Romains, & la Poéſie ſacrée des Cantiques de l'Ecriture ; entre les Odes de Pindare & d'Horace, & le Recueil des Pſeaumes.

Ce que l'on comprend ſous le nom de Poéſie dans l'Ecriture : ce ſont les livres de Job, que la ſublimité des penſées & la majeſté du ſtyle ont fait attribuer par quelques-uns à Moy-

ſe : les Cantiques de cet Hiſtorien où, dans la Poéſie la plus divine, il ſort quelquefois de lui-même pour faire parler Dieu : ceux de différentes perſonnes qui ornent les livres hiſtoriques : les écrits des Prophetes où l'inſpiration ſe peint dans la ſplendeur & dans la magnificence des expreſſions : la précieuſe collection des 150 Pſeaumes, auxquels toute l'Antiquité n'a rien à oppoſer : les deux livres de Salomon, & ſon Cantique des Cantiques, où il regne une Poéſie dramatique, conſacrée par l'Auteur plutôt à exprimer les ſentimens des divers perſonnages qu'on y fait parler, qu'à repréſenter une action connue dans les Pieces de théâtre (ce genre de Poéſie, qui ne conſiſte qu'en imitation, & ne tend qu'à divertir en remuant les paſſions, étoit inconnu aux Hébreux, & Platon l'avoit banni de la République) : pluſieurs endroits dans les livres hiſtoriques, dont le ſtyle eſt poétique, comme les bénédictions de Jacob à la fin de la Geneſe, celle de Moyſe à la fin du Deuteronome, & la Prophétie de Balaam, très-conforme, pour le tour, au ſtyle de Job.

Même injuſtice pour la méthode que pour le ſtyle, dans les détracteurs des Livres divins. Celle que nous avons adoptée n'eſt pas certainement celle de Moyſe & des Prophetes. Le

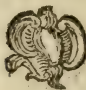
goût des Grecs & des Latins a passé jusqu'à nous. Il nous assujettit, en écrivant, à un certain ordre, suivant lequel nous arrangeons nos réflexions sous certains chefs. Cette maniere d'écrire contrainte & gênée, n'a jamais sympathisé avec le goût des Orientaux. Leur style hardi, figuré, métaphorique ne comporte point le style compassé de nos ouvrages, où tout est traité selon les lieux communs de notre Rhétorique, avec exorde, division, &c. Les entraves ont toujours été bannies de leurs écrits. Demander pourquoi les Auteurs sacrés n'ont pas suivi une autre méthode que celle de leurs Contemporains, c'est demander pourquoi le St. Esprit n'a pas transporté aux Asiatiques les qualités d'esprit & le tour d'imagination propres aux Grecs.

Au reste, l'inspiration des Auteurs sacrés une fois supposée, il est naturel de trouver dans leurs écrits, des endroits qui se ressentent du feu divin qui les animoit, & un sublime qui ne leur permettoit pas de s'astreindre aux regles froides & languissantes d'une méthode didactique. Les Auteurs profanes n'ont jamais mis un langage régulier & des discours compassés selon les préceptes de l'art, dans la bouche de leurs hommes inspirés. Tyrésias, Cassandre, les Sybilles ne parlerent jamais que pour dire

de grandes choſes dans un déſordre ſublime, & avec un dédain marqué des ornemens artificiels du diſcours. Voit-on rien dans Job & dans les Pſeaumes de ſi emporté & de ſi peu ſuivi en apparence, que dans Pindare & dans les Chœurs des Tragédies Grecques? D'où vient qu'on critique avec fureur dans nos ſaints livres ce qu'on admire avec paſſion dans Sophocle & dans Euripide? Pourquoi cet enthouſiaſme divin, qui quelquefois éleve les Prophetes au-deſſus des regles ordinaires, ne ſeroit-il pas une marque de leur inſpiration, puiſque c'eſt cet enthouſiaſme que les grands Ecrivains d'Athenes & de Rome ont tâché de contrefaire, & de prêter aux perſonnages qu'ils ont feint d'être inſpirés?

Les figures, les métaphores, les allégories, dont abondent les livres poétiques de l'Ecriture, en rendent néceſſairement le ſtyle obſcur. Mais ſi de ce qu'il eſt poétique & figuré, il doit être obſcur, combien ſon obſcurité n'augmente-t-elle pas, lorſque l'Auteur paſſe bruſquement d'un ſujet à l'autre, ce qui eſt aſſez ordinaire aux Prophetes! Tandis qu'ils décrivent quelque événement qui a rapport à l'état temporel des Juifs, on les voit tout-à-coup, pouſſés par le St. Eſprit, s'élever, prendre un vol plus haut, & préſager des événemens plus illuſtres

que ceux, qui d'abord avoient fixé leur attention. Fait-on un crime aux Poëtes des brillans Episodes que, dans le feu de leur verve, ils jettent dans leurs compositions? Ce qui est un effet de l'art chez Pindare & Horace, lorsqu'ils donnent l'essor à leur Muse, étoit chez les Prophetes la sage dispensation de la Providence, attentive à mêler dans leurs oracles ce qui regardoit le regne du Messie, à ce qui avoit des rapports avec l'état temporel des Juifs. Dieu vouloit, en peignant l'état spirituel de son Fils sur la terre, sous l'image de l'état temporel de son Peuple, couvrir de quelques voiles transparens la grace & la vérité qui ne devoient être parfaitement révélées qu'en J. C. » Par ce moyen, dit Pascal, il a fait ensorte » que les Prophéties qui concernent le Messie, » ne fussent pas sans preuves, & que les Pro- » phéties particulieres ne fussent pas sans fruit.«



TROISIEME ÉPOQUE.

LES RELIGIONS GRECQUE ET ROMAINE,

Où l'on examine principalement la Philoſophie miſe aux priſes avec la Religion.

NOTRE premier ſoin, après nous être aſſurés qu'il y a un Dieu, & que l'homme, le chef-d'œuvre de ſes mains, eſt animé d'une étincelle divine; que par cette lumiere il penſe & réfléchit, qu'il voit & lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité; nous n'avons eu beſoin, lorſque nous nous ſommes interrogés pour ſavoir quelle a été la premiere Religion, que des ſimples lumieres de notre raiſon, pour nous décider en faveur du Théïſme, & pour nous convaincre que le Polythéïſme ne peut en être que la corruption. En examinant ici quelle a été la Religion primitive des Grecs & des Romains, nous allons être témoins du parfait accord qui ſe trouve entre la raiſon & l'Hiſtoire ſur ce ſujet important.

Les mythologues hiſtoriens, tels que Bochart, le Clerc, l'Abbé Banier, tous habiles dans le grec & dans les langues orientales,

doués d'ailleurs d'une critique fine & judicieuſe, & de pluſieurs connoiſſances marquées au coin de l'antiquité; lorſqu'ils ſont venus à remuer toute cette maſſe de Dieux, dont s'eſt groſſie de plus en plus la mythologie des Grecs, ont cru voir dans ces Dieux, les premiers Princes qui ont fondé des Empires & enſeigné les arts les plus néceſſaires, accompagnés des principaux perſonnages qui ont vécu ſous leur regne ou immédiatement après. Ainſi Ouranos ou Cœlus, Chronos ou Saturne, Zeus ou Jupiter, ſont trois Monarques qui ſe ſont ſuccédés; & dont l'Hiſtoire, vraie pour le fonds, a été défigurée par des circonſtances fabuleuſes, provenues en partie des événemens apportés chez eux par les colonies Egyptiennes. Car les Grecs curieux de tout temps de s'approprier tout ce qu'ils empruntoient des étrangers, & amoureux ſur-tout du merveilleux, auront couſu des épiſodes nouveaux à leur ancienne Hiſtoire; & leurs Poëtes, travaillant ſur ce fond, brouillant tous les traits, enchériſſant ſur le merveilleux par quelque choſe de plus merveilleux encore, auront formé cet aſſemblage ridicule qu'on nomme la mythologie grecque : compoſé monſtrueux de fictions & de chimeres, où l'on trouve quelque choſe de ſi bas, de ſi puérile, de ſi ab-

ſurde, qu'on ſeroit tenté de prendre tout cela plutôt pour des imaginations capricieuſes de ſinges traveſtis, que pour des aſſertions ſérieuſes, poſitives & dogmatiques d'hommes qui s'honorent du beau titre d'êtres raiſonnables.

Il n'eſt pas d'abord aiſé d'imaginer par quelle progreſſion de fauſſes idées, les Grecs ſont parvenus à cet étrange renverſement de la raiſon, d'adorer des hommes pour toute Divinité; & tant que nous ne ſerons point appaiſés par les mythologues hiſtoriens ſur cette difficulté, ils nous permettront de penſer qu'ils n'ont pas trouvé la vraie clef de la mythologie. Et puis, cet Empire des Titans, de ces Rois devenus Dieux, qu'on place dans la Theſſalie, à 400 lieues des plaines de Sennaar, dans un temps où il n'y avoit point encore de villes (car naturellement les premiers Empires ont dû commencer dans l'Aſie plutôt que dans l'Europe); cet Empire formé dans des déſerts, qui diſparoît tout-à-coup par une ſorte d'enchantement, ſans laiſſer après ſoi nulle trace viſible; cet Empire, dont la chûte n'a pas même retenti dans les Hiſtoires, comment a-t-il pu fournir aux Grecs, certainement poſtérieurs aux Aſſyriens & Egyptiens, dans leurs Rois, des Dieux que ces mêmes Grecs auront pris pour leurs ancêtres? Eſt-ce

d'ailleurs à ces Rois Titans que les Grecs doivent leur affranchiſſement de la barbarie, la culture de leurs arts, & leur politeſſe? ne ſait-on pas que ce bienfait leur eſt venu des Colonies Egyptiennes, qui ſe ſont tranſplantées chez eux; & ſi la reconnoiſſance a dû leur faire adorer leurs bienfaiteurs, ce n'eſt ni Ouranos ou Cœlus, ni Chronos ou Saturne, ni Zeus ou Jupiter, qu'ils ont dû prendre pour leurs Dieux, mais Inachus, Cécrops & Cadmus. Mais n'imaginons pas que les Grecs aient aſſez mal penſé de la Divinité, pour croire qu'ils en pouvoient favoriſer de purs hommes. S'ils ont mis au rang des Dieux le Ciel, Saturne & Jupiter, ils les ont crûs d'une autre nature que nous; auſſi les appellent-ils ſouvent *la race divine des Immortels qui exiſtent néceſſairement.* Homere, le divin Homere, les place dans le ciel, les peint comme des Dieux qui ſe mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature, oubliant parfaitement qu'ils aient jamais été des hommes ſur terre. Et pourquoi voudroit-on que les Grecs fuſſent de pire condition que les Egyptiens, les Phéniciens, les Lybiens, les Arabes, les Schytes, les Chaldéens, les Perſes, les Aſſyriens, les Cariens, les Lydiens, les Phrygiens, les Thraces, les anciens Germains, les Gaulois; tous

peuples qu'on ſait n'avoir jamais adoré des hommes ? Les Dieux d'Egypte ſont deſcendus chez les Grecs des rives du Nil. Ils ne peuvent donc avoir été leurs ancêtres ni leurs Princes. S'ils euſſent été des hommes, il faudroit en conſéquence avouer les aventures qu'on met ſur leur compte ; & croire que Cœlus étouffoit ſes enfans, que Saturne avaloit les ſiens & mutila ſon pere, que Jupiter a détrôné ſon pere & rempli l'Univers des fruits de ſes débauches. De pareils Dieux, à votre avis, euſſent-ils été bien dignes de l'apothéoſe ? Si pourtant les Grecs les ont adorés, c'eſt qu'ils les ont trouvés en poſſeſſion des honneurs divins ; & ſi le ciel eſt devenu le ſéjour des crimes plutôt que le temple de la vertu, il faut s'en prendre aux Allégories, dont le vrai ſens oublié par laps de temps, n'a laiſſé voir à ſa place que des crimes & des paſſions honteuſes, diviniſés dans la ſuite par la corruption des hommes.

Selon Hérodote, les Pélaſges dont les Grecs ſont iſſus, adoroient des Divinités dont ils ne ſavoient pas les noms, & qu'ils ne diſtinguoient point entr'eux ; mais, ſelon la vérité, tous ces Dieux ſe fondoient en un ſeul, Créateur & maître de l'Univers, que l'Hiſtorien Grec, imbu des idées du Polythéïſme, multiplia,

pour accommoder ce fait avec sa maniere de penser.

Il y a certainement eu une révolution dans la religion des Grecs, & la Théogonie d'Hésiode, dont il n'a pas eu lui-même la vraie intelligence, en est une preuve pour quiconque sait chercher la vérité dans l'erreur. Le regne du Ciel a précédé celui de Saturne, antérieur à celui de Jupiter. Comment prouvera-t-on que l'Idolâtrie ait commencé avant le regne du dernier ? Hésiode qui nous peint d'un côté Cœlus & Saturne comme des Dieux, qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans, & qui retenoient dans une obscurité profonde ou qui dévoroient leurs propres enfans, par la crainte d'en être détrônés, & qui de l'autre nous représente Jupiter, accordant des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé à vaincre & à chasser les Titans, paroît nous indiquer assez clairement, que, sous les deux premiers regnes un seul Dieu a été reconnu & adoré dans la Grece, & que le Polythéïsme n'y a été parfaitement établi que sous celui de Jupiter. Suivant cette idée, ces trois regnes marquent trois Epoques ou trois états différens de la religion Grecque. Le systême de ces trois Epoques de la religion Grecque, entrevu par Mr. de la Barre

de l'Académie des Inſcriptions ou Belles-Lettres, a pris un arrangement plus vraiſemblable & plus ſatisfaiſant pour la raiſon, entre les mains de Mr. l'Abbé Bergier dans ſon *origine des Dieux du Paganiſme.*

Le premier de ces deux ſavans prétend que, ſous le regne de Cœlus, les Grecs, encore groſſiers, adoroient pluſieurs Dieux, par la raiſon que le Théïſme ſuppoſe une intelligence plus éclairée que n'étoit alors celle de ce peuple; qu'ils adorerent enſuite, ſous le regne de Saturne, les différentes parties de la nature ou les Intelligences qui y préſidoient, & à la tête deſquels ils placerent Saturne (ce Saturne qu'ils ne devoient pas connoître, n'étant pas encore Aſtronomes); qu'ils reçurent enfin des Egyptiens venus dans la Grece, le culte de Jupiter & des autres Dieux, dont ils changerent les noms, la généalogie, les fonctions, en les ajuſtant à leurs vieilles traditions. Ce ſyſtême qui paroît vrai pour le fond, donne priſe dans le détail à des objections d'autant plus difficiles à réſoudre, qu'elles ſe préſentent plus naturellement à l'eſprit.

L'Auteur de *l'origine des Dieux du Paganiſme* paroît plus fondé à croire que d'abord on adora dans la Grece, ſous le nom de Cœlus, l'Être Céleſte, l'Être ſupérieur, enfin le Dieu

suprême ; qu'il le fut exclusivement à tout autre Dieu, ne voulant partager avec aucun de ses enfans l'empire de l'Univers : ce qui a fait dire à Hésiode, qu'il les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins.

Dans la seconde Epoque, qui est le regne de Saturne & des Titans, la religion se chargea d'une foule d'Intelligences que l'esprit imagina, parce que dans l'étude qu'il fit de la Nature, il se trouva comme accablé du méchanisme admirable de tant de parties, qui lui parurent mériter qu'on en donnât la direction à des Génies particuliers, sous la providence du grand Être. Toute la nature fut donc comme animée par ces divers Génies, que l'imagination répandit avec prodigalité dans toutes les parties de l'Univers. Delà les Démons ou Génies, les nymphes bienfaisantes ou Mélies, qui prirent naissance sous Saturne. On les appella du nom général de *Titans*, ou Êtres supérieurs. Ce n'est point encore là le Polythéïsme. Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée n'en étoit plus aussi juste que sous le regne précédent, parce qu'elle étoit plus restreinte & plus bornée. On n'étoit pas éloigné d'humaniser la Divinité, & de la regarder comme surchargée du gouvernement de l'Univers.

Avec

Avec les Arts & les ſciences qui nâquirent au milieu des progrès de l'eſprit humain, on vit naître de nouvelles Intelligences pour y préſider, leſquelles groſſirent le cortege de Jupiter, qui dans la troiſieme Epoque fut regardé comme le pere des Dieux & des hommes. Alors on voyoit ſe former dans les divers cantons de la Grece, qui commençoit à ſe policer, une ſorte de ſubordination qui en lioit fortement toutes les parties. C'eſt d'après elle qu'on en imagina une ſemblable entre les Dieux. Zeus ou Jupiter fut placé à la tête de cette République, ou plutôt de cette Monarchie céleſte. Saturne, & les Titans, ſes anciens Miniſtres, diſparurent, ou furent beaucoup moins honorés; la nouvelle Cour de Jupiter éclipſa tout. C'eſt en ce ſens qu'Héſiode a dit que Jupiter avoit précipité Saturne & les Titans dans les ténébres du Tartare; qu'il avoit donné des privileges & diſtribué des honneurs à tous ceux qui l'avoient aidé dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre eux. Placés au rang des Dieux Immortels par Jupiter, ils partagerent avec lui les honneurs divins. Le Culte public prit alors un éclat qu'il n'avoit point encore eu; & c'eſt en ſe poliſſant, & en s'éclairant de plus en plus dans les Arts & les Sciences, que les Grecs augmenterent

la pompe de leurs cérémonies dans un culte qui ſuppoſoit les plus grands égaremens de la raiſon humaine. C'eſt alors que commencerent à figurer Apollon & les Muſes, le Dieu Mars & la Déeſſe Pallas, Mercure le Pere de l'éloquence, & le Dieu du commerce, Venus, l'Amour & les Graces.

La divinité ayant été ainſi dégradée & avilie, on la fit deſcendre juſqu'aux hommes, ce qui forme la 4me. Époque dont Héſiode fait mention. Les Héros en Grece furent honorés de l'Apothéoſe. On leur donna le nom de demi-Dieux. Des demi-Dieux juſqu'aux Dieux, il n'y avoit d'autre différence que du plus au moins. Les Dieux des Grecs n'étoient que des hommes, auxquels il fut facile de donner des ſens plus parfaits que les nôtres, des corps plus agiles, plus forts & plus grands; & comme ce qui diſtinguoit les Dieux d'avec les hommes, n'étoit qu'une augmentation de maſſe, de force & de vîteſſe du corps, & du côté de l'eſprit une intelligence plus étendue, un ſens pour lire dans la penſée, un ſens pour prévoir l'avenir, une force & une fécondité d'action à laquelle il étoit aiſé de feindre que rien ne réſiſte; une nature exempte de la mort; ils n'étoient, dans la vérité, pour les Grecs, que des hommes plus parfaits que

nous, que des hommes exagérés. Du moment qu'ils étoient, à cela près, des hommes comme nous, il n'eût pas été raisonnable de leur ôter la source de nos plaisirs les plus vifs. Les Dieux furent donc exposés aux traits de l'amour. Non-seulement ils épouserent des Déesses, desquelles ils eurent des enfans qui peuplerent l'Olympe, mais ils ne dédaignerent pas de brûler pour de simples mortelles; & les Déesses à leur tour abandonnerent la gloire de l'Olympe pour venir mendier les faveurs des hommes. Ne croyant point s'avilir par ce commerce, les plus farouches succomberent à cette foiblesse, témoins les entretiens nocturnes de Diane avec Endymion. Ces idées étant autorisées par la pratique introduite dans l'Orient pour favoriser la débauche des Prêtres & des Prêtresses, on ne parloit que de Dieux & de Déesses, les uns sensibles aux charmes de quelques beautés mortelles, & les autres aux belles qualités des Princes ou des Héros. Quelques-uns des enfans qui nâquirent de ce commerce mystérieux, s'étant rendus illustres, on en fit des hommes d'une espece supérieure, & bientôt après les grands hommes eurent honte de n'avoir qu'une origine ordinaire; ils voulurent sortir des Dieux. L'imposture eut beau jeu dans ces temps simples

& grossiers où la Grece étoit encore barbare. Ces temps furent appellés fabuleux ou héroïques; fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces temps sont enveloppées; héroïques, à cause de ceux que les Poëtes ont appellé les enfans des Dieux. Dans ces temps voisins de la prise de Troye, paroissent tous les Héros de la Toison d'Or, Jason, Hercule, Orphée, Castor & Pollux; & lors du siege de cette ville tant célébrée par les deux plus grands Poëtes de la Grece & de l'Italie, on voit les Achille, les Agamemnon, les Menelas, les Ulysse, Hector, Sarpedon fils de Jupiter, Enée fils de Vénus, que les Romains reconnoissent pour leur fondateur; & tant d'autres, dont des familles illustres & des Nations entieres ont fait gloire de descendre.

La chose ne fut plus si facile dans la suite. Pour jouer de pareilles scenes, il faut que le théâtre soit chez des peuples barbares. Or les Grecs ne l'étoient plus du temps d'Alexandre. Il tenta vainement d'être le fils de Jupiter; il eut beau vouloir brouiller sa mere Olympias avec Junon en la faisant passer pour rivale de cette Déesse, il ne fut jamais regardé que comme le fils de Philippe. Cependant l'histoire des temps héroïques, histoire où le vrai étoit mêlé avec le faux, se conserva très-re-

ligieuſement, tant parce que les Grecs étoient attachés à leurs Héros encore plus étroitement qu'à leurs Dieux, que parce qu'ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuſe & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes illuſtres; ſans compter l'intérêt de pluſieurs villes, qui avoient établi ſur ces fauſſes traditions des privileges & des honneurs dont elles étoient jalouſes à l'excès, & celui des principales familles, qui devoient à ce même préjugé leur luſtre & leur prééminence. Indépendamment de la beauté de la poéſie qui rendoit Homere ſi recommandable aux Grecs, il leur étoit encore cher par les traditions dominantes qu'il avoit recueillies en parcourant la Grece, & qui renfermoient ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, & ce que l'on diſoit des Dieux & des Héros. Tout le merveilleux de ces traditions reçut le ſceau de l'authenticité, des traits dont les embellit la vraiſemblance poétique.

C'eſt ainſi que la Religion Grecque, très-ſimple & très-pure dans ſes commencemens, dégénéra peu-à-peu en ſuperſtition, & même en libertinage. En effet, les Grecs excelloient dans la peinture, la ſculpture, la muſique & la poéſie. Il eſt incroyable à quel point de diſſolution les avoit menés la perfection de

tous ces arts nés pour le plaiſir des ſens. Comme toute leur ſageſſe s'appliquoit à ce qui peut perfectionner le corps, on comptoit pour rien la pudeur dans les exercices du gymnaſtique. Les jeunes gens y paroiſſoient nuds en public, & à Lacédémone, les filles mêmes s'exerçoient ainſi, n'étant couvertes que de l'honnêteté publique. On expoſoit des ſtatues & des peintures repréſentant toutes ſortes de nudités, même les plus infames : les ſculpteurs qui travailloient ſur le naturel, en rendoient le ſpectacle d'autant plus dangereux, qu'ils offroient aux ſens dépravés des Grecs, ces belles proportions qu'on voit encore dans leurs ſtatues, & qui ſervent de modele à l'art.

Sous Numa les Romains n'eurent aucun objet matériel de culte, point de ſimulacres, point de ſtatues; bientôt ils en éleverent aux Dieux *majorum gentium*, que les Grecs leur avoient fait connoître. Aux fables qu'ils avoient reçues des Grecs, ils entremêlerent celles qu'ils avoient empruntées des Latins & des Etruſques; ſans compter l'amas énorme des ſuperſtitions Egyptiennes, dont ils chargerent la ſimplicité de leur culte primitif. Non contens d'avoir étendu avec leur Empire le culte de leurs Dieux, ils adopterent encore par politique ceux des peuples vaincus, en accordant

aux uns & aux autres le droit de cité. Par-là le Paganiſme ne fut plus dans le monde connu qu'une ſeule & même Religion.

Les Dieux d'Athenes & de Rome ont été les Dieux de nos peres. Bannis des Temples & des Autels que la ſuperſtition leur avoit érigés, ils regnent encore ſur nos Théâtres : la Poéſie, la Peinture & la Sculpture les reproduiſent à l'imagination, à qui elles rendent ce qu'elle leur avoit prêté. Mais où les Grecs les avoient-ils pris, pour en donner la connoiſſance aux Romains ? Par-tout où ces derniers portoient leurs armes victorieuſes, ils rencontroient leurs Divinités. Elles étoient deſcendues des rivages du Nil, de cette Egypte fameuſe par ſes Hiéroglyphes, & l'ancien ſiege de toutes les ſuperſtitions. Les Phéniciens, ces hardis navigateurs de l'Antiquité, puiſerent dans cette ſource impure le poiſon de l'idolâtrie, dont ils abreuverent les nations chez qui leurs courſes maritimes les conduiſoient.

La Religion chez les Grecs tenoit plus à la ſuperſtition qu'à la politique ; à la différence de celle des Romains qui étoit plus politique que ſuperſtitieuſe. Ceux-ci par conſéquent, qui regardoient principalement la Religion comme un moyen propre à conduire la populace, s'embarraſſoient peu qu'elle ſe livrât à la ſu-

perſtition la plus groſſiere, pourvu que l'ordre public ne courût aucun riſque d'être dérangé ni troublé. Ceux-là, plus religieux, avoient plus en vue le culte qu'ils rendoient à leurs Dieux, que l'avantage public qui en réſultoit pour le maintien de l'harmonie de l'Etat. Au reſte, la preuve que la Religion chez les Romains étoit ſubordonnée à la politique, c'eſt la liberté que leurs Grands Hommes, revêtus des premieres Magiſtratures, ſe ſont donnée impunément de l'attaquer dans des ouvrages publics ſous leur nom, & ſans que la conſidération & l'eſtime où ils étoient en aient reçu aucune atteinte.

La Religion des Grecs & des Romains, une fois infectée des fables de la Mythologie, fut dès-lors bien différente de ce qu'elle avoit été dans la ſimplicité de la nature. Plus les hommes ſont près de leur état primitif ſur la terre, plus ils ſont éloignés de la corruption qui gâte par degrés la Religion. Auſſi voyons-nous, en remontant dans l'Antiquité, que les Celtes, les Gaulois, les Germains, les Chaldéens, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains étoient de vrais Théïſtes. Tandis que les préjugés, fruits de l'ignorance, & les paſſions, enfans impétueux de nos ſens, firent tomber les peuples dans l'i-

dolâtrie, le dogme de l'exiſtence d'un Être Suprême ſe conſerva dans le College des Prêtres qui cultiverent leur raiſon, & chez qui la lumiere ne s'éteignit pas : l'Unité de Dieu étoit un Dogme qu'on cachoit au peuple, & que l'on découvroit aux Initiés dans les grands Myſteres.

Les ſeuls Philoſophes dans les premiers temps étoient les Théologiens & les Prêtres ; ils furent les premiers Savans des nations. Auſſi toutes les Religions ne ſont-elles qu'un alliage plus ou moins heureux de la Philoſophie avec quelques préjugés nationaux. Nous ſommes donc obligés, pour en prendre l'eſprit, d'examiner de près la doctrine des plus célébres Philoſophes de l'Antiquité. Pythagore, qui le premier chez les Grecs prit le nom de *Philoſophe*, étoit un Diſciple enthouſiaſte des Prêtres de l'Egypte, de la Chaldée & des Indes, parlant comme eux par ſymboles. Ce fut dans la même ſource que Platon, ce Philoſophe plein d'imagination, d'enthouſiaſme & d'éloquence, alla puiſer les notions théologiques & myſtiques dont ſes écrits ſont remplis. Ces notions fructifierent dans l'eſprit exalté de cet homme ſurnommé *le Divin* ; elles contribuerent à faire éclore cette Philoſophie romaneſque & poétique, qui ſéduiſit les Grecs, &

qui, dans la personne des Eclectiques, causa tant de ravages dans la Cité Sainte. On y vit pulluler je ne sais combien d'héréfies, qui étoient autant de branches de la doctrine abstraite dont furent infectés les esprits, qui fréquenterent les Ecoles des Platoniciens modernes.

Les Philosophes en général, principalement les Grecs, avoient des principes métaphysiques qui les éloignoient de la Religion, de laquelle ils se sentoient forcés néanmoins de se rapprocher par l'idée dominante d'un principe intelligent, l'ame du monde, présent à tout, animant & gouvernant tout selon des loix immuables. Quelque traversée qu'elle fût d'ailleurs par ces principes abstraits qui avoient cours dans leurs écoles, ils y revenoient sans cesse. Ainsi ils avoient deux Théologies, l'une ésotérique, & l'autre exotérique. La premiere consistoit à n'admettre d'autre Dieu que l'Univers, d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Elle étoit enseignée secrettement & transmise verbalement à un petit nombre d'Auditeurs discrets & choisis. La seconde accommodée aux préjugés populaires, c'est-à-dire, à la Religion établie, se montroit dans les Ecrits & dans les Discours publics. Elle étoit, pour ainsi dire, plus péné-

vante & plus enracinée dans leur eſprit que la premiere.

Il y avoit chez les Philoſophes comme un flux & reflux d'opinions diverſes qui ſe détruiſoient tour-à-tour ; avec cette différence pourtant, qu'ils étoient plus invariablement attachés à la doctrine populaire qui les conduiſoit aux Autels, qu'aux opinions philoſophiques où ils ne trouvoient ni fonds ni rive ; de ſorte que leur eſprit, dans ſes oſcillations, ſe ſentoit entraîné par une plus grande force vers ce qui établiſſoit la Religion, que vers ce qui la détruiſoit.

J'ai cru remarquer ce caractere dans tous les anciens Philoſophes, hormis les Epicuriens qui diſoient hautement que tout périt avec le corps, & les Pyrrhoniens qui doutoient de tout impunément. Leur Philoſophie étoit moins la dépoſitaire de leurs vrais ſentimens, qu'un orgueil maſqué par lequel ils ſe donnoient à eux-mêmes le change ſur leur maniere de penſer, qu'ils mettoient entr'eux & le Peuple. C'eſt pourtant à ce Peuple ſi dédaigné, qu'ils ont eu l'obligation de conſerver, au moins la plupart d'entr'eux, des ſentimens religieux que leur Philoſophie tendoit à détruire dans eux.

Cette diſtinction des deux Doctrines, ſi avidement reçue de tous les Philoſophes, & par

laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentimens contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement, eſt une honte éternelle pour la philoſophie. L'Hiſtoire de cette fatale doctrine, faite par un homme inſtruit & ſincere, feroit, ſelon la remarque de Mr. Rouſſeau de Geneve, un terrible coup porté à la Philoſophie ancienne & moderne. Le ſavant Bruckes a recueilli, dans ſon Hiſtoire critique de la Philoſophie, les matériaux informes qui ſervirent autrefois à conſtruire le fragile édifice des connoiſſances humaines. Nos Philoſophes qui emploient aujourd'hui les mêmes matériaux, ſe reſſaiſiſſent des anciennes erreurs, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été répétées autant qu'il faut.

Les Grecs ſont un Peuple nouveau, ſi on les compare aux Nations de l'Aſie & de l'Egypte déjà ſi floriſſantes, lorſque ceux-là n'étoient encore, pour ainſi dire, que ſauvages. Les Sages de ces Nations ne virent point avec indifférence l'humanité dégradée & abrutie dans les Grecs. Ils les toucherent par le charme de leur éloquence, leur inſpirerent des principes de Société, ou plutôt ils formerent en eux les premiers traits de l'humanité; ils leur donnerent des loix, & rendirent ces loix reſpectables par la crainte des Dieux. Tels fu-

rent Prométhée, Linus, Orphée, Musée, Eumolpe, Mélampe, Zamolxis. Les systêmes philosophiques des Chaldéens, des Perses, des Egyptiens, leur furent d'abord présentés sous le voile des allégories. La Grece ne manqua pas d'hommes curieux qui voulurent lever ce voile, & percer jusqu'à la vérité cachée sous ces enveloppes mystérieuses. Tels furent Phérécide, Thalès, Pythagore, Platon, Xénophon, qui voyagerent en Egypte, en Perse, en Chaldée & dans les Indes, pour en rapporter des richesses plus précieuses que celles que le commerce produisoit. Les systêmes fameux qui s'enseignoient par tradition dans les Colleges des Prêtres, subirent entre les mains des Grecs, des altérations si grandes, qu'au bout de quelque temps, leurs premiers Auteurs n'auroient pu les reconnoître.

C'est des Ecoles de Thalès, de Pythagore, de Xénophane, que sont émanés tous les systêmes des Philosophes Grecs. L'esprit humain ne s'est peut-être jamais mieux donné en spectacle que dans tous ces divers systêmes, la gloire & la honte de ces Sages si renommés.

L'idée la plus naturelle qui se présente à l'homme, quand il vient á réfléchir, & à sortir des premiers besoins, le porte à étudier la nature de l'Univers. C'est le premier sujet qui

se soit emparé de tous les esprits, qui se sont jettés dans les bras de la Philosophie. Au commencement les Poëtes chantoient des théogonies & des cosmogonies ; & les Philosophes faisoient des traités sur la naissance du monde & sur les élémens de composition. Ocellus intitula son ouvrage, *de la Nature du Tout ;* Démocrite commença le sien, par ces mots, *je parle de l'Univers ;* & Timée donna ce titre au sien, *de l'Ame du Monde ;* parce que cette Ame étoit le principe de ce que les Grecs appelloient *Nature.* Lucrece enfin ne crut pas pouvoir donner à son Poëme un plus beau frontispice que celui-ci *De Natura Rerum ;* c'est-à-dire, des causes par lesquelles sont nées & naissent toutes choses, selon leurs especes.

Le mot, *Nature*, signifie chez les Anciens, tantôt l'action de la cause productrice, tantôt l'essence de l'effet produit ; tantôt Dieu-même, tantôt un principe subordonné à Dieu, & chargé par lui de composer & de gouverner les individus, chacun dans son espece.

Tous les anciens Philosophes, sans exception, ont cru que l'Univers étoit éternel. Mais la plupart ont crû aussi que le monde, arrangé comme il est, avoit été formé dans le temps, & qu'il avoit eu un commencement, fondés sur ce qu'il ne falloit pas remonter si haut pour

voir naître les villes, les arts, les loix. De tous les Philoſophes Payens, Hieroclès, Platonicien du IV ſiecle, eſt le ſeul qui ait compris qu'il pouvoit y avoir deux ſubſtances, dont l'une fût indépendante de toute autre comme cauſe & ſujet; l'autre indépendante de toute autre comme ſujet, mais dépendant de quelqu'autre comme cauſe. Et comme ce ſentiment eſt très-conforme aux plus pures lumieres de la raiſon, ce Philoſophe en a voulu faire honneur à Platon ſon maître, quoiqu'il ne ſe ſoit jamais élevé à cette idée.

Dans le temps où Rome étoit occupée toute entiere à élever ſes murs & à ſe défendre au dedans contre les ennemis de ſa liberté, & au dehors contre les ennemis de ſa gloire, la Grece étoit floriſſante, & ſes ſept Sages ſe rendoient illuſtres. 580 ans ou environ avant J. C. commença dans le monde philoſophique, ce ſiecle qui embraſſe Thalès, Solon, Anacharſis, Anaximandre, Anacréon, Ocellus, Timée de Locres, Alcméon, Parménide, Philolaüs de Métapont, Héraclite d'Epheſe, Démocrite d'Abdere, & en général tous ceux qui ont fleuri avant la naiſſance de Socrate, laquelle tombe à la quatriéme année de la LXXVIIe. Olympiade, 467 ans avant J. C. La derniere déſolation de Jéruſalem avoit précédé de quelques

années ce siecle que la Philosophie devoit illustrer. Ezechiel & Daniel étoient dans Babylone contemporains de ces hommes, qui dans Crotone, dans Vélie, dans Métapont, dans Tarente, dans Locres, s'occupoient de problêmes de Géométrie & d'Astronomie, y faisoient des chef-d'œuvres de Méchanique, y creusoient les idées les plus profondes de la Théologie naturelle, y dressoient des plans de morale & de politique, pour le bonheur des humains; tandis que les Romains, non loin d'eux, se battoient contre les Véïens, les Fidénates, & contre Tarquin le Superbe, ignorant qu'il y eût à côté d'eux des Philosophes, & même ce que pouvoient être de pareils gens. La circulation d'un petit nombre de volumes, dont chacun avoit paru en son temps comme un phénomene, facilitoit la communication des connoissances, qui à leur tour entretenoient dans toutes ces villes la correspondance des esprits. Comme cette communication étoit achetée bien cher, par beaucoup de veilles & de travaux, il ne sortoit des mains de ces grands hommes rien qui n'eût été médité, écrit, corrigé pendant toute leur vie. C'est par de tels monumens, consignés dans les fastes de la Philosophie, qu'on travailloit à instruire la postérité. Telle est l'idée qu'on doit se former des ouvrages des Anciens,

ciens, où l'on voit l'empreinte du Génie qui a long-temps pensé avec soi-même, avant de produire dans le Public ses découvertes ou des explications nouvelles sur les grandes matieres. Disons un mot de ces Philosophes.

Thalès de Milet, le premier qui ait examiné la question de l'origine du monde, dit que l'eau est le principe de toutes choses, & que Dieu est cette intelligence, par qui tout est formé de l'eau. Cette opinion lui étoit venue des Egyptiens, qui, croyant voir dans le Nil la vraie cause de la fertilité de leurs terres, l'avoient eux-mêmes embrassée. Ce qu'il y a d'essentiel dans cette question, c'est que Thalès ait joint à l'eau une intelligence pour former tous les corps, & la faire devenir successivement air, feu, terre, plante, sang, &c. Bayle a prétendu que Ciceron, lorsqu'il a dit que Thalès avoit associé à cet élément une intelligence pour être l'architecte de l'Univers, s'étoit trompé, ou que, si telle avoit été l'opinion de Thalès, ce Philosophe Orateur étoit tombé dans une contradiction visible, puisque, fort peu de lignes après, il dit qu'Anaxagore fit intervenir le premier une intelligence dans l'arrangement de la matiere. Il semble que ce critique auroit dû être arrêté par l'autorité de ce grand homme, d'autant qu'il n'est pas le seul

des anciens Ecrivains qui ait enseigné que Thalès croyoit le monde animé, & qu'il le croyoit ce qu'il y a de plus beau, parce que c'est l'ouvrage de Dieu. » Thalès, dit dans une note » l'élégant Traducteur de Ciceron, vouloit par- » ler d'une intelligence, qui ne faisant qu'un » avec la matiere, dirigeoit ses opérations, » comme on diroit que l'ame, qui jointe au » corps ne fait qu'un même homme, dirige » les actions de l'homme. Mais Anaxagore l'en- » tendoit d'une intelligence absolument dis- » tincte & séparée de la matiere. Ainsi, celui- » là trouvoit dans un même toute la cause ma- » térielle & la cause efficiente; au lieu que celui- » ci les divisoit réellement. Ce sont deux opi- » nions différentes, dont la premiere ayant été » enseignée par Thalès, & la seconde par Anaxa- » gore; Ciceron a eu raison de les reconnoî- » tre pour Auteurs, celui-ci d'un systême, ce- » lui-là d'un autre. "(*De la Nature des Dieux.*)

Dans le systême d'Anaximandre, il n'y avoit d'autres Dieux que les Astres; & parce qu'ils n'étoient que des ouvrages de la nature, il les faisoit naître & mourir. Il paroît qu'en général les anciens Philosophes étoient plus curieux de trouver le principe matériel des choses que leur principe actif. Ils ne songeoient à chercher celui-ci, qu'après avoir faussement supposé l'existence

néceſſaire de celui-là. Ce premier pas étant fait, il ne leur étoit pas difficile d'imaginer une force motrice, qui ſe communiquant aux parties de la matiere, lui donnoit un certain arrangement quel qu'il fût. C'étoit, comme l'on voit, la même ſubſtance, qui étoit tout à la fois & la cauſe matérielle & la cauſe efficiente de toutes choſes. Ce n'étoient pas les Dieux qui produiſoient le monde, mais ils étoient eux-mêmes produits par la nature.

Thalès avoit enſeigné que l'eau étoit le principe des choſes. Anaximandre le fit conſiſter dans l'infinité de la nature; & comme il ſe tranſformoit en tous les corps que nous connoiſſons, il n'étoit ni eau, ni air, ni terre, ni feu, & l'on ne pouvoit rien concevoir de lui, ſinon qu'il étoit infini. Mais ſoit qu'on reconnoiſſe pour unique principe une matiere infinie, à laquelle on ne donne point encore de nom; ſoit qu'on diſe avec Thalès que c'eſt l'eau, ou avec Anaximene que c'eſt l'air, cela ne produit aucune diverſité dans la théologie des Philoſophes. Quelle que ſoit la matiere premiere, dès qu'on lui ſuppoſera la vertu intrinſeque de ſe mouvoir, elle ne ſera pas moins propre à former quelque être que ce ſoit.

Le Dieu d'Anaximene n'eſt autre que l'air; & pour mieux avilir ſon Dieu, il dit que l'air

eſt produit, qu'il eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement.

Si l'on n'avoit pas la clef qui nous ouvre la Théologie des anciens Philoſophes, on ſeroit fort embarraſſé à les concilier avec eux-mêmes, tant ils paroiſſent ſe contredire groſſiérement. En effet, comment Anaximene a-t-i pu dire que l'air étant Dieu, ne laiſſe pas d'être produit? A-peu-près, vous dirai-je, dans le même ſens qu'Anaximandre le diſoit des aſtres, & parce qu'il vouloit que l'air fût la premiere émanation de la ſubſtance éternelle, il ne faut point perdre de vue le principe de l'éternité de la matiere ſi univerſellement reçu chez les Anciens. Réunis ſur cet article, ils étoient diviſés ſur l'éternité du monde, que les uns admettoient & que les autres rejettoient. Ceux-ci faiſoient précéder du cahos la formation du monde. Ces derniers ſe partageoient entre deux ſectes. Les uns croyoient la matiere douée d'un mouvement éternel & ſpontané, par lequel, à force de ſe mouvoir, elle attrapa enfin un arrangement, qui peu-à-peu devint ce que nous voyons. D'autres la dépouillant de cette faculté motrice, lui aſſocioient une intelligence. Quoiqu'il en ſoit de ces deux hypotheſes, dont chacune prête le flanc à de grandes difficultés, Anaximene adoptant la premiere, ſe perſuada que l'air avoit

été la premiere émanation de la matiere éternelle, lorſqu'elle paſſa du cahos à un monde bien ordonné. Comme l'air qui comprenoit alors tout ce qu'il y avoit de matiere étoit infini; & qu'en ſe modifiant, il avoit produit la terre, l'eau & le feu, ces premiers élémens de tous les êtres particuliers, il ne craignit point de lui attribuer l'immenſité, l'infinité, le mouvement perpétuel, qui, dans ſa façon de penſer, parurent lui mieux convenir qu'à l'Eau de Thalès. C'eſt ainſi que l'air étant la réſolution totale & immédiate de la ſubſtance improduite; au lieu que les autres élémens n'étoient que ſes propres modifications, devint, dans l'eſprit d'Anaximene, un Dieu digne de tout le mépris de l'Epicurien Velleius.

Depuis Thalès juſqu'à Anaxagore il s'étoit écoulé un ſiecle, durant lequel les eſprits avoient toujours été enfoncés dans la matiere, ſans ſe douter aucunement de la néceſſité d'une cauſe efficiente, diſtinguée ſubſtantiellement de la matiere. Cette idée vint enfin à éclore dans la tête d'Anaxagore. Il fut le premier qui, par un effort de génie, s'élevant au-deſſus de la matiere, comprit que, pour lui donner un ordre convenable, & en faire un monde régulier & proportionné dans ſes parties; il falloit admettre un eſprit infini dont la puiſſance

agît ſur les corps. Ce progrès de la raiſon doit être regardé comme un pas de Géant. Mais il reſtoit une barriere à franchir, devant laquelle il s'arrêta ainſi que tous les Philoſophes qui ſont venus après lui, je veux dire, l'éternité de la matiere, qui n'a enfin diſparu des Coſmogonies que depuis la naiſſance du Chriſtianiſme. C'eſt beaucoup, par rapport à l'aveuglement de ſon tems & de ſon pays, qu'il ſoit le premier dont la raiſon ſoit allée juſqu'à reconnoître un principe réellement diſtinct de la matiere. Mais ſon hypotheſe laiſſant ſubſiſter l'éternité de la matiere, le laiſſoit lui-même expoſé à une foule d'objections, qui en firent méconnoître la beauté, & qui empêcherent que le vrai ne fût victorieux. Aſſocier à l'eſprit un principe coéternel & exiſtant indépendamment de lui, qu'étoit-ce, ſinon ſuppoſer un autre lui-même? C'étoit, par conſéquent, détruire ſon unité; c'étoit lui diſputer ſon droit abſolu ſur les Êtres; c'étoit enlever à ſa puiſſance la création proprement dite. Si la matiere poſſede en elle-même une vertu interne qui la fait exiſter par elle-même de toute éternité; on ne conçoit pas comment cette même vertu n'aura pas également préſidé à l'arrangement de ſes parties, ni comment la nature qui aura fait le plus difficile, man-

quêra de force pour achever ſon ouvrage. Si Anaxagore avoit eu une idée plus digne de la cauſe premiere, de la cauſe active, il lui auroit accordé l'action qui produit la ſeconde ſubſtance, la ſubſtance paſſive, auſſi bien que celle qui l'arrange. Mais d'un autre côté il retomboit dans la queſtion de l'origine du mal, qui eſt un autre abyme où la raiſon ſe perd quand elle n'eſt pas éclairée par la foi. Pour arracher juſqu'aux dernieres fibres de l'Athéïſme, il faut que le dogme de la création ſerve de baſe à l'exiſtence de Dieu. Pour peu qu'on ébranle cette baſe, Dieu lui-même chancele ſur ſon trône.

S'il eſt vrai, comme l'on n'en ſauroit douter, que le ſyſtême de Pythagore ſoit décrit dans ces vers admirables du IVe. Liv. des Géorgiques qui commencent par ces mots : *Eſſe apibus partem divinæ mentis* *, la queſtion

---

His quidam ſignis, atque hæc exempla ſecuti,
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, Cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quamque ſibi tenues naſcentum arceſſere vitas.

Frappés de ces grands traits, des ſavans ont penſé
Qu'un céleſte rayon, dans leur ſein fut verſé.
Dieu remplit, diſent-ils, le ciel, la terre & l'onde;
Dieu circule par-tout, & ſon ame féconde
A tous les animaux prête un ſouffle léger.

Trad. de M. DEVILLE.

est absolument décidée par rapport à son sentiment sur la nature de Dieu : il est évident qu'il n'a pu entendre par cette ame, dont il animoit tous les êtres de l'Univers, que ce qu'il y a de plus subtile & de plus épuré dans la matiere, & qu'il n'a point eu l'idée d'un esprit pur & distinct substantiellement de ce monde sensible. La nature de l'esprit étant de ne pouvoir être divisé, comment le retrouver dans un être déchiré, & mis en autant de pieces qu'il y a d'ames soit dans les hommes, soit dans les bêtes ?

La principale force du Dieu de Pythagore résidoit dans le soleil, dont les rayons, dardés sur la terre, la pénétroient & portoient dans son sein le sentiment & la vie. Si ces rayons trouvoient des germes propres à les contenir, ils les développoient. C'est ainsi que ce Philosophe expliquoit comment une intelligence infinie avoit formé tous les corps & animoit toute la nature. Je dis *intelligence* : car si l'on ne peut refuser cette qualité à la portion de divinité qui constitue notre ame, à plus forte raison doit-on en honorer la source, dont nos ames ne sont que de foibles ruisseaux.

Cette intelligence, selon Pythagore, n'agissoit pas avec liberté ; mais entraînée par le destin, plus fort & plus puissant qu'elle, elle rouloit

perpétuellement de corps en corps par un mouvement irréſiſtible. Telle eſt l'origine de la Métempſycoſe, qui, dans les principes de ce Philoſophe, étoit une révolution naturelle & fatale, n'ayant par conſéquent aucun rapport avec les mœurs. Ce n'eſt pas que Pythagore, lorſqu'il revêtoit le caractere de légiſlateur, n'en fît un dogme religieux & un principe de morale. A l'entendre parler, ſa morale avoit pour objet l'harmonie de la ſociété : tout auroit été bien, ſelon lui, ſi dans la morale comme dans la phyſique, tout avoit été harmonique. Cette doctrine populaire étoit bien différente de celle qu'il enſeignoit aux diſciples initiés dans ſa phyſique.

Xenophane diſoit que Dieu eſt un Tout infini, auquel il ajoutoit l'intelligence. Un Tout infini & par-deſſus cela intelligent, dut paroître à Velleius, imbu des préjugés Epicuriens, réunir en lui deux idées incompatibles, vû que ces préjugés l'empêchoient de concevoir, qu'à une ſubſtance infinie, occupant un eſpace infini, on pût encore ajouter quelque choſe. Mais ſon raiſonnement n'étoit pas moins abſurde vis-à-vis de Xenophane, qui donnant une figure à ſon Dieu qu'il croyoit rond, devoit le juger matériel, & ne regarder ſon intelligence que comme un ſimple attribut de

cette substance infinie, ainsi que Spinosa l'a depuis pensé.

Mais ce qui fait la singularité de son hypothese, c'est la parfaite immutabilité qu'il donne à sa substance. C'est par la raison même qu'il fut conduit à ce comble de déraison. Voici donc comment il argumenta en soi-même. La raison m'apprend qu'une substance éternelle doit être infinie, indépendante de tout, qui pourroit la borner ? Elle ne pourroit l'être que par sa nature. Or ce qu'elle est par sa nature, elle doit l'être à l'infini. Je sais aussi qu'une substance infinie doit être unique, parce que deux infinis de même espece s'excluent mutuellement ; qu'elle doit être immuable, parce qu'elle ne pourroit changer que par les diverses combinaisons qui résulteroient de ses parties mises en mouvement ; ce qui implique contradiction. En effet, si cette substance unique, par les diverses combinaisons de ses parties agitées, ne cesse de produire des êtres particuliers, il s'ensuit qu'en même-temps elle est immuable & ne l'est pas. D'ailleurs son infinité met un obstacle au mouvement. Remplissant tout, elle ne sauroit changer de lieu. Voilà ce que me dit ma raison combattue par l'expérience : car si je m'en rapporte à celle-ci, je vois des êtres particuliers qui se

composent à l'infini & varient à chaque instant. Or, pour ne point heurter ma raison, je suis obligé à désavouer l'expérience sur tout ce qu'elle me dit, & à la regarder comme une maîtresse d'erreur. Donc je suis forcé, quoiqu'en disent mes sens, de nier que rien s'engendre, que rien périsse, que rien soit en mouvement. Donc tous les changemens qui nous paroissent arriver dans la nature, ne sont qu'une vaste scene d'illusions.

Xenophane, pour l'honneur de son systême, en fit bien peu à sa raison, en dévorant les plus grandes absurdités. Il avoit parfaitement compris, qu'une substance nécessaire existe de toute éternité, & qu'elle est unique. Que si elle existe seule de toute éternité, il n'existe rien qui ne soit éternel; ce qui bannit toute idée de génération & de corruption. Mais puisque toutes ces conséquences si bien déduites le conduisoient à l'absurde, il auroit dû, revenant sur ses pas, s'appercevoir qu'il étoit parti d'un mauvais principe. L'éternité, l'infinité, l'unité, l'immutabilité sont les ingrédiens nécessaires qui entrent dans le composé de l'être nécessaire, ou, si vous voulez, qui constituent son essence. Mais il ne falloit pas transporter à la matiere des attributs qui ne sauroient se concilier avec elle, témoins les entraves où

Xenophane s'est mis lui-même. Je dis plus; je prétends qu'on forcera dans les mêmes défilés quiconque partira du même principe. Xenophane n'en savoit pas assez de son temps, pour, en évitant Scylla, s'empêcher de tomber en Charybde. Il auroit fallu qu'il se fût élevé à l'esprit d'Anaxagore, ou qu'Anaxagore eût adopté ses raisonnemens. En combinant les principes des deux Philosophes, on arrive à l'idée d'un Créateur. De la réunion des deux; on pouvoit former un vrai Philosophe; & c'est parce que cette réunion n'a pas lieu dans la Philosophie moderne, qu'on la voit elle-même se débattre, tantôt admettant deux principes coéternels, l'un actif & l'autre passif; tantôt sacrifiant le premier au second, c'est-à-dire, le principe intelligent à la matiere brute; plus contente, si elle n'est pas plus glorieuse, de vivre sous le joug d'une aveugle fatalité, que d'être soumise aux loix d'une sage Providence.

Xenophane donnant une figure ronde à son Dieu, qu'il disoit être infini, détruisoit lui-même ce qu'il avançoit, l'infini ne pouvant avoir de figure. Parmenide son disciple leva cette contradiction, en ôtant l'infinité au seul Être éternel & immobile que son maître reconnoissoit. Mais il ne fit pas attention qu'a-

vec l'infinité dont il dépouilloit cet être, disparoissoient son éternité, son unité, son immutabilité. Rien n'étoit moins lié que les idées des anciens Philosophes. Mélisse fut obligé de restituer à l'être unique de Xenophane son infinité, pour lui pouvoir assurer son éternité.

Un des plus illustres disciples de Pythagore fut Timée de Locres, né environ 500 ans avant Jesus-Christ dans cette partie d'Italie qu'on nommoit alors la Grande Grece, où étoit située la ville de Locres. Il étoit parvenu, ainsi que le dit Socrate dans Platon, au faîte de toutes les connoissances humaines, embrassant la sphere des sciences, depuis la formation du monde jusqu'aux détails qui concernent la nature & les devoirs de l'homme. Il avoit été singuliérement frappé de la découverte que son maître avoit faite des rapports proportionnels des sons harmoniques. Une idée si heureuse s'étant emparée fortement de son esprit, il crut avoir trouvé en elle le sens de l'énigme de la nature. Combien d'autres depuis, en nourrissant leur esprit d'abstractions, & en lui donnant le pli du faux, se sont vantés d'avoir dérobé à la nature son secret, & d'applanir avec ce secret toutes les difficultés dont les grandes matieres sont hérissées! L'inégale distance des Astres, leur mouvement

uniforme mais varié dans chacun d'eux autour d'un centre commun, l'ordre & l'harmonie qui en résultoient pour le monde, parurent avoir des rapports avec les sons harmoniques. Dès lors s'établit l'analogie entre ces sons & les mouvemens de l'Univers. On crut donc que les planetes se mouvoient harmoniquement, & que l'harmonie étoit la fin de la nature. Mais ce concert & ces sons harmoniques ne pouvoient être attribués au hasard, ni à une force aveugle & sans intelligence. D'ailleurs on voyoit de l'intelligence dans le monde. Pythagore jugea donc que la force motrice, répandue dans l'univers, étoit intelligente. Mais ce qui acheva de tourner les têtes, c'est l'heureuse conformité des nombres de Pythagore avec les idées des anciens Théologiens sur le systême du monde. On y retrouvoit la lyre du monde organisée dans toutes ses parties : la Lune, Mercure, Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, en étoient les sept cordes; le Soleil, ou Apollon, maître des autres Astres, en régloit les accords. On y retrouvoit Pan, dont le nom signifie l'*Univers*, avec les sept pipeaux de son Chalumeau, depuis le ton le plus grave jusqu'au plus aigu. On y retrouvoit les Muses au nombre de neuf, en y joignant le Ciel des étoiles, ou Uranie, & peut-

être la Terre. Pour des hommes qui comme les Anciens n'étoient pas difficiles en raiſonnemens, ces foibles convenances, ces petites ſimilitudes, ces jeux d'eſprit peu ſolides, étoient autant de preuves pour ce qu'ils vouloient établir. On ne doit donc pas être ſurpris ſi les nombres de Pythagore firent alors une ſi grande fortune.

L'harmonie ſe formant de choſes différentes ou même contraires, entre leſquelles il ſe fait un accord qui les réunit, Timée crut avoir bien rencontré, pour la ſolution du problême de l'Univers, lorſqu'il l'établit ſur deux Êtres éternels, actifs par eux-mêmes, l'un doué d'intelligence & de ſageſſe, c'étoit Dieu; l'autre brut & aveugle dans ſes mouvemens, c'étoit la matiere : deux ſubſtances & deux forces. Mais comment mêler enſemble & concilier deux forces ſi diſparates? De toute éternité elles avoient été diviſées, l'une occupant la région ſupérieure du monde, dans une parfaite indépendance de tout être, telle qu'un Dieu la demandoit; & l'autre, aſſiſe ſur un vrai cahos où elle exerçoit ſur elle-même une activité brute, dont il n'étoit éclos que des formes ſans forme, c'eſt-à-dire, ſans deſſein & ſans ſuite. Enfin le temps arriva où Dieu, principe d'ordre & de bonté, détachant une

portion de ſa ſubſtance & de ſa force intelligente, réſolut dans lui-même, de la mêler avec la ſubſtance & la force brute de la matiere. De ce mélange réſulta une ſubſtance mixte, douée d'une force compoſée de deux forces différentes, appellée l'ame du monde, parce qu'à la maniere de l'ame humaine, elle anima & vivifia le corps auquel elle fut attachée. A meſure qu'elle s'éloigna du grand Être, la portion de la ſubſtance divine, mêlée dans la ſubſtance matérielle, ſe communiqua toujours avec des doſes moins fortes; & comme Timée étoit imbu & pénétré, en vrai Pythagoricien, de l'idée d'harmonie, il crut appercevoir dans ces doſes les gradations marquées dans l'échelle muſicale. Une idée auſſi heureuſe lui parut une vraie démonſtration, *inexpugnabilis ratiocinatio.* Elle lui expliquoit parfaitement la raiſon des mouvemens propres des Planetes, ainſi que celle pourquoi le monde ſublunaire étoit le théâtre de la vie & de la mort; tandis que le monde ſupérieur à la lune n'étoit ni altérable ni corruptible. Il ne doutoit point que le moral auſſi-bien que le phyſique ne ſe fût dévoilé à lui; & que la poſtérité n'auroit tout au plus à faire après lui que des développemens, mais bientôt ſes inventions furent miſes au nombre des chime-

res

res. Platon même, qui en fit le ſujet du plus fameux de ſes dialogues, les trouva plus propres à donner de l'eſſor à l'éloquence & à l'eſprit, qu'à perſuader de leur vérité, ceux qui auroient quelque penchant à s'en laiſſer éblouir. C'eſt ce qui lui mérita ce reproche, que l'Epicurien Velleius lui adreſſe dans le livre de la nature des Dieux. Cicéron le fait ainſi parler. » Pour expoſer toutes les variations de » Platon, il faudroit un long diſcours. Dans » le Timée il dit que le pere de ce monde ne » ſauroit être nommé : & dans le livre des » Loix, qu'il ne faut pas être curieux propre- » ment de ſavoir ce qu'eſt Dieu. Quand il » prétend que Dieu eſt incorporel, c'eſt nous » parler d'un être incompréhenſible, & qui ne » pourroit avoir ni ſentiment, ni ſageſſe, ni » plaiſir ; attributs eſſentiels aux Dieux. Il dit » auſſi, & dans le Timée & dans les Loix, » que le monde, le ciel, les aſtres, la terre, » les ames, les Divinités que nous enſeigne » la Religion, il dit que tout cela eſt Dieu. » Ces opinions priſes en particulier ſont évi- » demment fauſſes, & priſes toutes enſemble » ſe contrediſent prodigieuſement. «

Il faut l'avouer, il regne dans les ouvrages de ce Philoſophe une telle obſcurité, qu'il eſt bien difficile d'aſſeoir un jugement ſolide ſur

sa véritable doctrine. Deux choses paroissent y avoir contribué ; l'usage qu'il a fait de la double doctrine, & l'ambition d'avoir voulu réunir les idées discordantes de deux Philosophes aussi contraires, que Pythagore & Socrate. Il emprunta du premier la passion de la géométrie, le fanatisme des nombres, la gloire de donner des loix, qu'au défaut de peuples il établit dans une république imaginaire, & enfin le dogme de la métempsicose. Il se modela sur le second dans sa maniere de raisonner, & de traiter la morale. Socrate avoit eu pour maître un disciple d'Anaxagore ; & s'il goûta peu sa physique, il n'en fut pas de même de sa métaphysique : quand il y lut ces mots par où Anaxagore commence un de ses livres : *Tous les corps étoient confondus*, *mais un esprit les sépara & les arrangea*, il fut frappé d'admiration, & le cri de la vérité retentit jusques dans le plus intime de son ame. Il paroit que Platon brouilla toutes ces idées, dans son commentaire sur Timée.

Un monde arrangé avec intelligence, & formé sur un modele qui le représentoit à Dieu, le pere de toutes choses, devoit plaire à un homme accoutumé à prendre son vol vers les choses sublimes. Tel étoit Platon. Il

crut avec les Pythagoriciens que le monde exiſtoit de toute éternité, & qu'il n'étoit qu'une imitation parfaite de ce bel exemplaire où exiſtent ſans ſucceſſion, ſans variation, d'une maniere conſtante, les beautés fugitives que le monde offre à nos yeux. Le partage des Dieux eſt de les contempler dans leur ſource: quant aux foibles mortels, il ne leur eſt donné de les voir que dans des images fragiles & diſparoiſſantes. Mais quel étoit ce modele contemplé, d'après lequel Dieu avoit formé ce monde? Platon en parle tantôt comme d'un attribut de l'intelligence Divine; tantôt il paroît le regarder comme une ſubſtance diſtinguée de l'Intelligence qui le contemple; d'autrefois on croiroit qu'il le confond avec le Verbe, émané de Dieu & ſubſiſtant hors de lui. Quoiqu'il en ſoit, il avoit eu recours à des idées éternelles, à des Archétypes incréés, à un monde purement intellectuel, pour qu'il ne lui fût pas reproché, d'avoir fait produire à ſon Dieu, ſans la moindre idée de ce qu'il faiſoit, l'ouvrage le plus beau, le plus parfait & le plus complet qu'on puiſſe imaginer.

Si Dieu n'a pas eu beſoin ni de ſon intelligence ni de ſa ſageſſe, pour ordonner le monde tel qu'il eſt; qu'a-t-il fait, en le produiſant, qui

n'eût pas été fait, ou par une force motrice aveugle, ou par un téméraire concours d'atomes? C'eſt ce que les Epicuriens ſavoient bien dire, quand ils ſe retranchoient ſur l'impuiſſance où les Dieux auroient été de ſe figurer le monde tel qu'il exiſte. » D'où les Dieux, » dit l'éloquent Interprete d'Epicure, ont-ils » tiré le modele de la création de l'Univers, » & l'idée même de l'homme, ſans leſquels » ils ne pouvoient concevoir clairement le » projet qu'ils vouloient exécuter? Qui leur a » fait connoître les qualités des atômes, & » ce que peuvent leurs différentes combinaiſons, ſinon la marche même de la nature? » Car, depuis une infinité de ſiecles, les élémens innombrables de la matiere, frappés » par des chocs étrangers, entraînés par leur » propre poids, ſe ſont mus avec rapidité, » ſe ſont aſſemblés de mille façons diverſes, » ont enfin tenté toutes les combinaiſons propres à former des êtres, de ſorte qu'il n'eſt » pas ſurprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre & les mouvemens, dont notre » monde eſt le réſultat, & qui le renouvellent tous les jours. (*Liv. V.* de *Lucrece.*)

Ainſi donc, dans le ſyſtême d'Epicure, les Dieux n'ont pu créer le monde, parce qu'ils

n'ont pu s'en former un modele, & c'eſt à ſon exiſtence qu'ils en doivent l'idée qu'ils ont, comme vraiſemblablement ils doivent à cette exiſtence la leur propre. Au défaut des Dieux, ce ſont les élémens innombrables de la matiere qui ſont les vrais créateurs de ce monde. De leurs chocs infinis & de leurs combinaiſons tant de fois eſſayées, il eſt enfin ſorti, tout formé comme il eſt, par un concours fortuit qui, pour étonner la raiſon, n'en eſt pas moins réel. Ainſi Pallas, ſelon la fable, ſortit autrefois toute armée du cerveau de Jupiter. Qu'y a-t-il en cela de plus prodigieux, que de le laiſſer échapper au haſard des mains d'une nature, intelligente, ſi vous voulez, mais aveugle ſur ce qu'elle va produire, & étonnée elle-même de ſon propre ouvrage? Telles étoient les difficultés qui ſe préſentoient à l'eſprit de Platon, & qui lui firent imaginer ces idées éternelles, & ces archétypes incréés, pour diriger dans ſes opérations le Demiourgos, ou l'Architecte de l'Univers.

Lorſque Virgile, dans la plus belle Verſification du monde, repréſenta dans ſon VI. Livre de l'Enéide ſon Héros deſcendant aux Enfers; qu'il y peignit le noir Tartare & la douce lumiere de l'Elifée : ici les différens ſupplices des méchans, & là le bonheur inal-

térable des gens de bien, qu'il chanta les glorieuses destinées de la postérité d'Enée; pense-t-on que ce Poëte eût vu tout ce spectacle peint si vivement, qu'on croit moins en lire la description que le voir lui même? Non, sans doute, nous savons que ces admirables fictions sont l'ouvrage de l'esprit. Les différens traits qui les composent, sont, il est vrai, répandus dans la nature, mais c'est l'imagination qui les réunit, qui les arrange, qui les annoblit & qui forme le tableau.

Cette activité, par qui l'esprit humain réfléchit sur ses sentimens, ou sur ses sensations, les compare & en connoît les rapports, la refuserions-nous à l'Intelligence suprême; & cette activité ne lui fait-elle pas voir en elle-même tous les êtres possibles? Son essence étant infinie, elle renferme à coup sûr toute la réalité dont une substance est capable; les êtres bornés n'ont donc aucune réalité qui ne soit en effet dans l'Être nécessaire; & cet Être, doué de l'activité qui compare, qui réunit, qui arrange les idées, la laissera-t-il oisive, ou plutôt ne l'exercera-t-il pas à connoître dans son essence toutes les différentes maniere d'exister, & par conséquent tous les êtres particuliers, sans excepter même les corps, qui, quelque sentiment que l'on prenne

ſur la nature de leurs élémens, ne ſont qu'une multitude de forces bornées, que Dieu a pu voir dans ſa propre force, parce qu'elle eſt infinie, & qu'il connoît les différentes manieres dont la force peut agir? Ainſi qu'un Géomêtre voit ſur une table, dont la ſurface eſt uniforme, toutes les figures poſſibles; qu'un Peintre apperçoit mille tableaux divers ſur la toile qui doit recevoir ſes couleurs; qu'un Statuaire démêle dans un bloc de marbre les Dieux & les Héros, que ſon docte ciſeau va en faire éclore; Dieu, s'il eſt permis de comparer les grandes choſes aux petites, de l'immenſité de ſes regards parcourt plus rapidement que l'éclair ſon eſſence infinie, dans laquelle ſon intelligence peint, pour ainſi dire, tous les êtres bornés, & deſſine tous les mondes poſſibles.

Le Timée de Platon, le plus beau & le plus riche de ſes Dialogues, n'eſt que le développement des idées de ce Philoſophe, dont il a corrompu la ſimplicité par les ornemens dont il a voulu le parer & l'embellir. Crainte de nous égarer dans ce labyrinthe, prenons le fil que nous offre Plutarque qui a travaillé à rendre intelligible la penſée de ſon Maître. » Suivons Platon, & diſons poétiquement avec » lui, que le monde eſt né de Dieu; car le

» monde est le plus parfait de tous les ouvra-
» ges, & Dieu le plus excellent de tous les
» Ouvriers. L'essence & la matiere dont le
» monde a été engendré, n'a pas été engen-
» drée elle-même (*voilà l'éternité de la ma-*
» *tiere*); mais elle a été soumise à l'Artiste,
» pour être disposée & ordonnée par lui, &
» perdre sa ressemblance, autant qu'il seroit
» possible (*voilà les idées divines*) : Ainsi le
» monde n'a pas été fait de ce qui n'étoit pas,
» mais de ce qui n'étoit pas bien, & aussi-
» bien qu'il pouvoit être; de même qu'on fait
» une maison, un habit, une statue. Avant
» la naissance du monde, c'étoit le cahos &
» la confusion. Ce cahos n'étoit pas sans quel-
» que espece de corps, ni sans mouvement,
» ni sans ame : mais ce corps étoit sans for-
» me & sans consistance; ce mouvement étoit
» sans regle & sans raison; c'étoit le désor-
» dre d'une ame emportée par une force aveu-
» gle. Dieu n'a pas fait corps ce qui étoit cor-
» porel, ni ame ce qui n'étoit pas animé :
» comme le Musicien qui compose les me-
» sures & le chant, ne fait ni les sons, ni
» les mouvemens, & qu'il se contente de
» mettre l'harmonie dans les sons, & les in-
» tervalles symmétriques dans le mouvement.
» De-même Dieu n'a pas donné au corps la

» tangibilité, ni l'impénétrabilité, ni à l'ame,
» l'imaginative & l'activité (*voilà les deux*
» *qualités actives de la matiere, le mouvement*
» *& les imaginations confuses.*) Mais ayant
» pris ces deux principes, l'un opaque & non
» figuré, l'autre aveugle & emporté, tous deux
» imparfaits & indéterminés, il les a soumis
» à l'ordre, à l'harmonie; il les a rendus beaux,
» réguliers, uniformes, comme ses idées, &
» en a formé un animal parfait, qui est le
» monde. « (*Diog. Laër. donne le même exposé.*)

Passons à la composition de l'Ame du monde, que Dieu fait chez lui précisément, comme dans Timée, en mêlant une partie de lui-même, ou de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, dans une portion de l'Ame brute du second principe. » Les effets
» de ce mêlange, dit Plutarque, sont sensi-
» bles dans toute la nature, & sur-tout dans
» l'homme. On voit dans sa partie brute les
» mouvemens désordonnés; & dans sa partie
» raisonnable, les mouvemens réguliers; dans
» sa partie sensitive, la nécessité; dans sa par-
» tie intelligente, la liberté.... On y voit
» les combats du vice contre l'honnêteté, du
» plaisir contre la douleur; les transports des
» amans, leurs frémissemens; enfin les con-

» trariétés du penchant & de la raison : tou-
» tes preuves que notre ame est un mêlange
» d'un principe divin, supérieur aux passions,
» & d'un principe mortel, qui en est l'es-
» clave.... La nature qui remplit le Ciel,
» n'est pas même exempte de ces contrarié-
» tés. Elle est emportée aujourd'hui d'un côté,
» par la supériorité actuelle du principe d'or-
» dre qui gouverne les êtres célestes ; mais
» il viendra un moment (qui est déjà arrivé
» plusieurs fois) où le principe intelligent,
» s'oubliant lui-même, par une sorte d'en-
» gourdissement & de léthargie ; le principe
» lié d'origine & d'habitude avec le corps,
» reprendra l'empire & fera tourner le monde
» d'une autre sorte, jusqu'à ce que le prin-
» cipe d'ordre, reprenant encore sa supério-
» rité, & se ranimant par la vue du modele
» divin, le rétablisse dans sa premiere régu-
» larité. «

Il est aisé de juger par cet Extrait de la doctrine de Platon, qu'il n'avoit pas des idées bien nettes sur la spiritualité de l'ame ni même de Dieu. Dans sa maniere de penser, l'ame raisonnable ne différoit de l'ame matérielle que du plus au moins ; c'étoit seulement une matiere plus spiritualisée. Au lieu de plusieurs ames, il n'en admettoit qu'une, mais com-

poſée de pluſieurs parties. L'une, qui étoit le ſiege du ſentiment, étoit purement matérielle; l'autre, qui étoit le ſiege de la raiſon, étoit l'entendement ; la troiſieme, imaginée pour ſervir de lien aux deux autres, étoit un eſprit mêlé de la ſubſtance divine & de la ſubſtance brute. Ce ſyſtême, qui ſuppoſe que la matiere ſent & penſe, eſt, ſans doute, faux ; mais au moins il n'eſt pas expoſé aux difficultés, dont ſeroit ſuſceptible celui qui ſuppoſeroit dans l'homme deux principes différens par leur nature, dont chacun auroit à part ſes ſenſations; enſorte que dans le même il y auroit *deux moi*, deux perſonnes, qui n'ayant rien de commun dans la maniere de ſentir, ne ſauroient avoir aucune ſorte de commerce, & dont chacune ignoreroit abſolument ce qui ſe paſſe dans l'autre. Le même principe qui ſent, doit penſer dans l'homme ; & c'eſt s'engager dans un défilé d'où l'on ne peut ſortir, que d'imaginer l'homme double, en raiſon de deux principes dont on le compoſeroit, & qui ſeroient autant différens par leur nature que contraires par leur action. Les paſſions & les erreurs, torrent impétueux qui nous entraîne ſi loin de nous, ont leur ſiege dans le lieu même où regne une lumiere pure qu'accompagnent le calme & la ſérénité, & qui eſt une ſource ſa-

lutaire dont émanent la ſcience, la raiſon, la ſageſſe. C'eſt la même ame, qui tantôt gourmande le corps, & qui tantôt ſe laiſſe dominer par lui, en laiſſant prendre aux ſens trop d'empire ſur ſa raiſon.

Platon avoit tiré de l'Ame du monde les Génies, les Démons & nos Ames. En faiſant exécuter par les Génies & les Démons, les détails de l'Univers, il crut par-là juſtifier la Providence ſur les maux qui le rempliſſent. Ce Philoſophe étoit ſans contredit un grand homme; mais dans la nuit obſcure où il marchoit avec les anciens Philoſophes, il eut avec eux le ſort de ſe contredire. Leurs ouvrages en général ſont pleins de contradictions. Ce devoit être naturellement le ſort des premiers Métaphyſiciens. Il faut, ou les ſuppoſer tous Athées, ou convenir qu'ils n'avoient pas bien apperçu toutes les conſéquences de leurs principes. De la Doctrine de Platon ſur la Nature de Dieu & ſur celle de l'Ame, il réſultoit évidemment qu'il n'y avoit ni récompenſes à eſpérer, ni peines à craindre, après la mort. Liſez cependant ſon *Phedon*, eſpece de Roman Philoſophique, vous y verrez le dogme des peines & des récompenſes dans une vie à venir, peint avec des couleurs ſi ſéduiſantes, que ceux mêmes qui connoiſſoient les principes de l'Au-

teur, avoient peine à ſe défendre, en le liſant, de l'enchantement qui ſaiſiſſoit le vulgaire auquel il étoit deſtiné. Tel eſt le jugement qu'en porte un des Interlocuteurs des Tuſculanes. » Je l'ai lu, dit-il, & ſouvent; & je ne ſais » comment il arrive que j'en conviens, lorſ- » que je le lis : mais cette perſuaſion s'éva- » nouit, dès que j'ai fermé le livre, & que » je commence à réfléchir ſur l'immortalité de » l'ame. " Cette piece, en effet, eſt admirable pour le ſtyle & pour la compoſition, éloquente dans le développement des idées. Elle captive l'eſprit par des charmes délicieux; les reſſorts du cœur humain y ſont remués avec tant de dextérité, qu'il falloit être auſſi entêté que l'étoient les anciens Philoſophes du principe, qui faiſoit de l'ame une portion de la Divinité, & qui la rendoit éternelle aux dépens de ſon immortalité, pour avoir aimé mieux en croire une ténébreuſe Métaphyſique, que le ſentiment du cœur parlant avec tant d'éloquence.

L'éternité de la matiere eſt une erreur, & même une erreur groſſiere; mais ſéparée des conſéquences que l'impiété en tire, elle ne détruit point la Religion. Si les Anciens ont admis un principe actif & un principe paſſif, c'eſt qu'ils n'avoient point combiné toutes les per-

fections avec l'éternité. D'ailleurs ce second principe étoit une piece qui entroit dans leur systême pour justifier la Providence. Ils ne prétendoient pas donner un égal à Dieu ; parce que leur métaphysique étoit différente de la nôtre. Ils mettoient une différence infinie entre lui & la matiere. Ils cherchoient seulement un sujet, sur lequel ils pussent rejetter la cause des maux, afin que la Divinité parût toute parfaite, & toute aimable.

Platon, défenseur de l'éternité de la matiere, n'en croyoit pas moins, en voyant l'ordre qui regne dans l'Univers, à une cause éternelle & très-sage. Il ne fut pas arrêté par cette métaphysique subtile, qui pose en principe, que Dieu n'ayant aucun droit sur une matiere éternelle & nécessaire, n'a pu y établir en conséquence cette infinité de rapports où l'esprit se confond & se perd, ni ce systême d'être si constamment ordonné. Il ne pensa pas, à la maniere de nos Métaphysiciens, que Dieu auroit agi en despote, & qu'il auroit été plus avantageux à la matiere, d'être soumise à un mouvement bizarre & irrégulier, pour n'être qu'un tout informe, que de l'être à un mouvement ordonné par un Être intelligent, duquel a résulté l'ordre sensible de cet univers. Ainsi donc, à en croire nos Métaphysiciens,

l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres, auroient été une imperfection dans une matiere éternelle, préciſément parce que Dieu les auroit introduits en elle.

Platon avoit commenté le Pythagoricien de Locres : Ariſtote, ſon diſciple, commenta de même Ocellus Lucanus, duquel il emprunta l'éternité du monde, mais dont il ſe dit le premier Auteur, Platon & Pythagore n'étant pas trop bien décidés ſur cet article; ſoit que l'ouvrage du Philoſophe de Lucanie fût tombé dans l'oubli, ſoit qu'il eût donné à cette queſtion une forme plus ſéduiſante.

La rudeſſe des anciens temps ſemble reſpirer dans l'ouvrage d'Ocellus, il eſt précis & dans un genre auſtere; & comme c'eſt le plus ancien de tous ceux qui nous ſont reſtés des Grecs, il eſt, pour me ſervir de l'expreſſion de Mr. l'Abbé Batteux ſon traducteur, il eſt pour la Philoſophie, ce que fut pour les Romains le Capitole couvert de chaume, où commença la gloire de leur Empire.

Ocellus confondant le monde avec l'univers, il employa pour celui-là les preuves d'éternité, que les autres Philoſophes employoient pour celui-ci; & à dire vrai, il paroît mieux ſuivre l'analogie des idées. Tout ſembloit combattre

l'éternité du monde ; on touchoit, pour ainsi dire, au berceau des Nations, qui naguere venoient de secouer leur barbarie, on voyoit les premiers commencemens des Arts & des Sciences. Ce fut un embarras pour les Philosophes, dont ils ne purent sortir qu'en cherchant un milieu, qui fut de faire l'Univers éternel, & de donner un commencement au monde. Ocellus, sentant les inconvéniens de cette distinction, crut trancher la difficulté en faisant le monde éternel aussi-bien que l'univers. L'éternité de l'un sembloit entraîner celle de l'autre ; & si l'on pouvoit bien digérer la premiere, pourquoi pas la seconde ?

Si l'on objectoit à Ocellus que l'Histoire Grecque ne remontoit pas au-delà d'Inachus, Roi d'Argos ; *il faut*, disoit-il, *l'entendre d'une époque prise de quelque révolution considérable, & non d'un commencement absolu. L'Hellade a été & sera plus d'une fois barbare, non-seulement par les irruptions & les établissemens des étrangers, mais encore par le fait de la nature. Elle n'en sera ni plus grande, ni plus petite ; elle paroîtra nouvelle aux hommes, & ne sera que renouvellée.*

Voici un des raisonnemens sur lesquels Ocellus fondoit l'éternité du monde, qui de lui-même l'avoit conduit à Dieu, & auroit détruit cette

cette éternité qu'il donnoit ſi libéralement à ce que nous regardons comme ſon ouvrage, s'il eût bien médité ſur les conſéquences qui réſultoient de ſa maniere de raiſonner. » Ce qui » rend parfaites les autres choſes, dit-il, doit » être parfait lui-même ; ce qui donne aux autres » choſes l'exiſtence & la ſtabilité, doit exiſter » & être ſtable lui-même ; ce qui donne l'ordre » & l'harmonie aux autres choſes, doit être or- » donné & harmonique par lui-même. Or le » monde eſt la cauſe de l'être, de la conſerva- » tion & de la perfection des autres êtres ; donc » il eſt par lui-même éternel, parfait, perma- » nent dans tous les temps, & c'eſt par cette » raiſon qu'il conſerve tous les autres êtres."

Vous qui voyez, ô Philoſophe, une cauſe à qui il convient d'avoir éminemment tout ce qu'elle produit, l'être, la ſtabilité, l'ordre, la perfection, donnez à cette cauſe la liberté, & vous trouverez bientôt en elle un Dieu qui vous épargnera bien des embarras ſur l'origine de l'homme, ſur celle de tous les êtres organiſés & vivants ; & vous ne ſerez point réduit, quand on vous demandera lequel a été avant l'autre, ou l'oiſeau ou l'œuf, à les faire tous deux éternels. Tandis que vous placez au-deſſus de la lune l'habitation des Dieux, vous en reconnoiſſez donc. Pourquoi les reconnoître en pure

perte ? Et lorſque vous pouvez les employer à la conſtruction de ce monde, qu'avez-vous beſoin de recourir, pour ce merveilleux ouvrage, à la nature & à la diſcorde, deux puiſſances contraires, dont l'une engendre, l'autre détruit & corrompt ? D'un côté vous vous peignez la Nature ſans ceſſe occupée à préparer la matiere, la diſpoſant à ſe ſoumettre à un plan, à figurer ſymmétriquement avec d'autres parties ; & de l'autre, vous vous figurez la diſcorde, ſubjuguée plutôt que ſoumiſe, s'agitant dans ſes liens par ſa férocité originaire, & ne manquant jamais l'occaſion de les rompre, quand elle ſe trouve la plus forte. C'eſt ainſi que vous expliquez les générations & les corruptions qui ont lieu dans le monde ſublunaire, en y faiſant néanmoins intervenir le ſoleil, qui par ſes allées & ſes retours, change continuellement l'air en raiſon du froid & du chaud, d'où réſultent les changemens de la terre & de tout ce qui tient à la terre. Ainſi, dites-vous, de ces deux parties, l'une divine, toujours courante, & l'autre mortelle, toujours changeante, eſt compoſé ce qu'on appelle le monde. Mais, tandis que vous faites lutter enſemble le froid & le chaud, le ſec & l'humide, pour vous rendre raiſon de ce qui maintient l'harmonie de votre monde éternel, je vous demande à vous-même, qui

n'employez pour cet effet que la matiere & les qualités, si vous êtes bien sûr que la nature de son côté ne prenne pas des arrangemens avec elle-même, pour concilier toutes les forces, pour les émousser les unes par les autres, pour leur faire trouver la paix au milieu de leurs combats. Je vous demande si avec le temps il ne doit pas résulter une extinction générale de ces forces, détruites par l'extinction des contre-forces. Que deviendra alors ce monde éternel, tant célébré par vous? Pour moi, je le vois dégénérer en une lourde masse, sans mouvement & sans vie. Employez, comme Physicien, j'y consens, les causes méchaniques ou physiques, mais n'oubliez pas d'y joindre les causes finales, si vous voulez que le monde ne se détruise point.

Il est bien déterminé qu'Ocellus attribuoit l'organisation du monde à la nécessité & au méchanisme; d'un autre côté, il n'est pas moins décidé qu'il reconnoissoit un Dieu, entre les mains duquel il avoit remis le sceptre du monde pour gouverner les hommes. Tâchez de concilier deux choses aussi opposées d'une maniere qui fasse honneur à la raison humaine. Vous verrez chez tous les anciens Philosophes cet étrange conflit d'idées, ce flux & reflux de contrariétés étonnantes dans lequel ils nageoient,

manquant, au défaut de la révélation, d'une boussole qui pût les conduire sur cet Océan d'erreurs. Qui avoit une plus haute idée de la vertu & de la divinité, que les Stoïciens ? Cependant tout étoit emporté par un destin de fer, hommes & Dieux. Et cet Aristote, si sublime en parlant de Dieu, ne le confondoit-il pas avec l'Univers qui, selon toute apparence, n'étoit dans sa maniere de penser qu'un automate ?

Platon, son maître, conduisant à sa suite, l'éloquence, l'enthousiasme, la vertu, l'honnêteté, la décence & les graces, s'étoit fait entendre dans l'obscurité des temples. Aristote, prenant une route entiérement opposée, quoiqu'il fût très-éloquent par lui-même quand il le vouloit, affecta dans ses écrits philosophiques un style austere qui n'étoit que nerf, une précision géométrique, une majestueuse obscurité qui repoussoit les ignorans. Il avoit introduit dans l'ombre des écoles le syllogisme & la méthode. En se déclarant le défenseur de l'éternité du monde, qu'il présentoit comme formé par les qualités physiques de ses principes composans, & non par l'action de la Divinité, il eut la mal-adresse d'insinuer trop clairement, que la Providence ne descendoit pas jusqu'au monde sublunaire. Par ce seul mot, il avoit renversé

les temples & les autels, ruiné le patrimoine des Prêtres, & troublé le Peuple dans la possession de ses idées les plus cheres. Les choses allerent si loin, que bientôt après Aristote fut obligé de se refugier à Chalcis, de peur, disoit-il, que la superstition ne commît un nouvel attentat contre la Philosophie; il faisoit allusion, dit Elien, à la ciguë de Socrate.

Callisthene, neveu & disciple d'Aristote, qui l'avoit engagé à suivre Alexandre en Asie, avoit encouru l'indignation de ce Prince, par cette réponse magnanime qu'il lui fit, lorsqu'il fut interrogé sur ce qu'il ne l'adoroit pas : » Seigneur, vous êtes Chef de deux nations : » l'une esclave, avant que vous l'eussiez sou- » mise, ne l'est pas moins depuis que vous l'a- » vez vaincue; l'autre libre, avant qu'elle vous » servît à remporter tant de victoires, l'est » encore depuis que vous les avez rempor- » tées. Je suis Grec, Seigneur : & ce nom » vous l'avez élevé si haut, que, sans vous » faire tort, il ne vous est plus permis de l'a- » vilir. « Les vices d'Alexandre étoient extrêmes, comme ses vertus : dans sa colere, il fit couper les pieds, le nez & les oreilles à Callisthene, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, & le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

Depuis l'aventure de ce Philosophe, qui pouvoit influer sur son maître, Aristote n'étoit pas tranquille du côté de ce Prince, à qui d'ailleurs les Prêtres pouvoient suggérer des desseins funestes contre lui. En courtisan délié qui connoissoit très-bien les hommes, & surtout les Princes, quelque ulcéré que fût son cœur contre Alexandre, qui avoit fait mourir ceux qui lui avoient rendu le plus de service, & qui venoit tout récemment de signaler sa cruauté envers Callisthene son parent & son ami, il crut devoir ménager un Prince tout-puissant. Alexandre, de son côté, ne devoit pas être fâché que les dehors fussent conservés. Ainsi de la part d'Aristote continuerent avec Alexandre les relations, où il lui rendoit compte de ses travaux philosophiques. Sur l'article des Dieux il ne convenoit pas d'effaroucher la délicatesse du Prince, qui vouloit être le fils du plus grand des Dieux.

Tel étoit l'état des choses, lorsqu'Aristote conçut le projet d'écrire au Conquérant de l'Asie, une lettre apologétique dans le fond, philosophique dans la forme, où flattant son orgueil en lui soumettant ses lumieres, il avoit dessein de montrer à ses ennemis, qu'il avoit toujours dans Alexandre un protecteur & un appui, & où, sans donner aucune prise sur lui

comme Philoſophe, il donnoit aux Prêtres & au peuple une eſpece de ſatisfaction, pour éteindre ou amortir leur reſſentiment. Cette lettre conſidérée ſous ce point de vue qu'on vient de repréſenter, étoit certainement un chef-d'œuvre de l'art & de l'éloquence. En effet, il ne falloit pas moins que le génie de cet homme prodigieux, qui étoit à la tête & audeſſus de tout ce qu'il y avoit de ſavans & de beaux eſprits dans ſon ſiecle, pour faire d'un monde éternel l'ouvrage de Dieu; pour faire deſcendre juſques ſur la terre les influences de la Providence, ſans ſe mettre en contradiction avec lui-même; enfin pour donner à la Divinité d'une main ce qu'il lui avoit ôté de l'autre. Or tel eſt l'eſprit de la lettre d'Ariſtote à Alexandre ſur le ſyſtême du monde.

Après avoir débuté par l'éloge de la Philoſophie, on le voit dans la ſuite lui prodiguer les plus grands éloges, juſques-là qu'il dit qu'elle eſt quelque choſe de ſurnaturel & de divin, quand notre ame quittant la terre s'éleve ſur ſes aîles juſqu'aux cieux où elle a droit, en vertu de ſon origine céleſte, de monter pour y rechercher les choſes divines, & pour les révéler aux mortels. Ces choſes divines ſont le grand ſpectacle de l'Univers, ſi capable de ravir notre admiration, & de nous

faire confesser l'existence des Dieux, sans qui ce spectacle demeure pour nous muet & inintelligible. Aristote nous le montre comme maintenu par l'action & par le moyen de la Divinité; ce qui dans son systême s'explique très-bien : car ayant fait de l'Éther son Dieu, comme cet Éther regne sur la circonférence du monde, & qu'il le pénetre jusqu'à un certain point, le monde se trouve par cette action de l'Éther tournant autour des spheres, pressé, serré, contenu de toutes parts : c'est le sens d'*à Deo.* Il est encore affermi par l'action du même Éther, qui pénetre les spheres au moins jusqu'à la lune, qui est comme le nœud intérieur des membres de l'Univers entr'eux : c'est le sens de *per Deum.*

De quelque côté qu'on attaquât Aristote, il tomboit toujours sur ses pieds. S'il avoit affaire aux Prêtres, il leur opposoit son Éther, être divin, selon lui, ou plutôt la Divinité même, contenant & pressant toutes les natures dont le monde est composé, les enchaînant les unes aux autres & les empêchant par son action de se disperser dans le vague d'un espace infini. Le ramenoit-on à l'éternité du monde qu'il se faisoit gloire de soutenir? Selon lui, les parties célestes, de même que les sublunaires, s'étoient arrangées & placées

en vertu de leurs qualités naturelles, eſſentielles, éternelles, à qui l'action de Dieu avoit cédé, comme ne pouvant rien contre la nature des choſes. Lors même qu'Ariſtote ſoutenoit le plus hautement l'éternité du monde, il écrivoit, ainſi que Cicéron le rapporte dans ſon *de naturâ Deorum* II. 34., que des hommes qui verroient tout-à-coup & pour la premiere fois, le monde & l'ordre admirable qui regne dans ſes parties, ne pourroient s'empêcher de penſer qu'il y a des Dieux, & que ces merveilles ſont leur ouvrage : *hæc cùm viderent, profectò & eſſe Deos, & hæc tanta opera Deorum eſſe arbitrarentur.*

Il eſt impoſſible, ſuivant notre métaphyſique moderne, de voir autre choſe dans cette action de Dieu qui cede aux qualités des ſubſtances, auxquelles elle ne ſauroit réſiſter, qu'une action purement méchanique, ou tout au plus ſpontanée. Un Philoſophe de nos jours qui s'exprimeroit ainſi, ſeroit violemment ſoupçonné d'Athéïſme, parce que nous connoiſſons mieux les droits de la Divinité. Quant à l'éternité du monde, Ariſtote trouveroit plus facilement grace devant quelques-uns de nos Théologiens, qui penſent qu'elle peut ſe concilier avec l'opinion qui fait Dieu Auteur du monde.

Le grand article sur lequel Aristote avoit à se justifier, c'étoit la providence, dont il avoit borné l'action à la sphere de la lune. C'est ce dogme hardi qui avoit révolté le public & soulevé contre lui les Prêtres. Il n'étoit pas aisé de concilier ici l'honneur du Philosophe, avec l'espece de rétractation que les circonstances exigeoient, pour appaiser les esprits irrités de l'atteinte portée à une doctrine sur laquelle ils prennent aisément feu, d'autant qu'on ne sauroit la nier, sans laisser le vice impuni, & la vertu opprimée sans espoir de récompense.

Pour satisfaire aux plaintes qui étoient parties de tous côtés, Aristote crut devoir adoucir les esprits par cette espece d'exorde : » Il » est plus sensé, plus décent, plus convenable » pour la divinité, de penser que cette puis» sance suprême, assise dans le ciel, a simple» ment une influence de conservation sur les » êtres, quelque éloignés qu'ils soient, que » de la faire aller & venir sans cesse dans des » lieux indignes de sa gloire, & de l'abaisser » jusqu'aux détails du globe terrestre : détails » qui sont au-dessous même d'un homme un » peu élevé, d'un Géneral d'armée, d'un Ma» gistrat, d'un Chef de famille.... Mais (con» tinue Aristote, après s'être beaucoup étendu

» ſur ce lieu commun) il y a autant de dif-
» férence entre le Dieu qui gouverne le monde
» & le grand Roi, qu'il y en a entre le grand
» Roi & le plus vil des inſectes. Donc, s'il
» eſt au-deſſous de la majeſté de Xerxès d'exé-
» cuter tout par lui-même, & d'entrer dans les
» détails de ce qui ſe fait, on doit, à plus
» forte raiſon, en diſpenſer la divinité. «

Le ſens de toutes ces belles paroles ſe réduit à ceci : on m'accuſe d'avoir dit que la Providence ne deſcendoit pas juſqu'à l'homme. C'eſt par reſpect pour la divinité que je ne l'ai pas dit. Loin de m'en faire un crime, on devroit m'en ſavoir gré.

Un pareil raiſonnement ſeroit ſifflé de nos jours, où, grace à la révélation, nous avons une idée plus ſaine de la divinité. Si la lumiere féconde du ſoleil qui verſe indiſtinctement ſes rayons ſur tous les objets, ne perd rien de ſa pureté; pourquoi la divinité ſeroit-elle avilie de tous les détails dont s'occupe ſa Providence; détails qui après coup ne ſauroient échapper à l'immenſité de ſes regards? Craindroit-on la fatigue pour celui qui n'a qu'à vouloir pour tout exécuter, & qui par ſa puiſſance répandue par-tout meut le ſoleil & la lune, fait circuler tout le ciel & conſerve tout ce qui eſt ſur la terre? En général les Payens

avoient le défaut d'humaniser la divinité, & de souiller les portraits qu'ils en faisoient par des couleurs empruntées de la domination des Rois. En conséquence de ces idées, ils appliquoient au gouvernement céleste ce qui se pratiquoit dans les Monarchies de la terre. Et parce que les Rois, invisibles & renfermés dans leurs Palais, n'abaissoient point leurs regards aux détails du gouvernement, c'est pour cela même qu'ils croyoient de bonne foi honorer la divinité suprême, en la reléguant dans le Ciel des cieux. Mais au moins Aristote devoit-il, à l'exemple de Platon, admettre une Providence administrée ici bas par les génies & les démons, & alors il n'eût point révolté les esprits.

Ces génies & ces démons n'étant point du goût d'Aristote, par la seule raison peut-être que Platon en avoit rempli sa Théologie, force lui fut de recourir à une autre solution. La voici : » Oui, Dieu est véritablement le gé-
» nérateur & le conservateur de tous les êtres,
» quels qu'ils soient, dans tous les lieux du
» monde. Mais il ne l'est pas à la maniere du
» foible artisan, dont l'effort est pénible &
» douloureux ; il l'est par sa puissance infinie,
» qui atteint, sans aucune peine, les objets
» les plus éloignés de lui. Assis dans la premiere

» & la plus haute région de l'Univers, *au som-*
» *met du monde*, comme l'a dit le Poëte, il
» se nomme le Très-Haut. Il agit sur le corps
» le plus voisin de lui, & ensuite sur les au-
» tres corps, à proportion de leur proximité,
» descendant par degrés jusqu'aux lieux où nous
» habitons. C'est pour cela que la terre & tou-
» tes les choses terrestres, sont si foibles &
» si inconstantes, si remplies de trouble &
» de désordres; parce qu'elles sont à une dis-
» tance qui leur donne la plus petite part pos-
» sible à l'influence de la divinité. Toutefois
» cette influence pénétrant tout l'Univers, la
» région que nous habitons, participe à ses
» bienfaits, aussi-bien que les régions supé-
» rieures, qui toutes y participent plus ou moins,
» selon qu'elles se trouvent plus ou moins éloi-
» gnées du principe. «

Si les Prêtres se sont contentés d'une pareille réponse, ils n'étoient certainement pas difficiles en raisonnement; & les Initiés aux mysteres du Lycée, ayant de leur côté de quoi être satisfaits, pouvoient rire en secret de leur sotte crédulité. Tout est plein des Dieux, leur disoit-il, c'est-à-dire, de l'action des Dieux; & cette action, quoiqu'affoiblie, descend jusques à la terre. Que demandez-vous davantage? Hé quoi! Pouvoient-ils lui répondre, cette action

qui s'affoiblit par l'éloignement, est-elle bien digne de Dieu ! S'il remplit également tous les lieux de son immensité, il n'y en a donc point dont l'éloignement puisse affoiblir son action. Quelle est d'ailleurs cette action, sinon une impression méchanique de contrat, qui ne suppose ni intelligence ni causes finales ? Quelle sorte de providence voulez-vous nous faire appercevoir dans une impression aveugle qui agit de proche en proche par la méditation des corps qui reçoivent le mouvement & le rendent à d'autres, après l'avoir reçu ? Vous qualifiez d'être divin l'Éther, & vous lui prêtez un mouvement qui, comme la chaleur & la lumiere, va en s'affoiblissant comme elles. Vous prétendez que notre terre, étant si loin de l'Éther, ou de la divinité, n'a que la plus petite part possible à l'influence du premier moteur ; & c'est à cet éloignement de la divinité, que vous attribuez ces alternatives continuelles de production & de corruption, qui qui se font sentir à notre globe, comme si l'Être Suprême étoit plus Dieu dans un endroit que dans l'autre. Qu'il y ait un premier moteur qui imprime le mouvement à la matiere; que ce mouvement aille de région en région, toujours se communiquant jusqu'aux extrémités ; que chacun des corps, atteint du mou-

vement, ſuive une direction particuliere, ſelon ſa configuration propre; dans ce procédé ſimple de la nature, nous reconnoiſſons les loix auxquelles elle s'aſſujettit en reſpectant le pouvoir de ſon maître. Mais notre maniere de penſer ſeroit injurieuſe envers le premier moteur, ſi pour imprimer du mouvement, nous penſions qu'il eût beſoin de ſe mettre lui-même en mouvement, & que ſon intelligence, réſidant dans le mouvement, allât, ainſi que lui, s'affoibliſſant par degrés. Nous avilirions la divinité, ſi la crainte ridicule de la voir dans la mêlée des élémens, agitée ſans ceſſe, & ſecouée par les combats éternels de la nature & de la diſcorde, nous la faiſoit placer au-deſſus du monde ſublunaire, lieux où régnent la paix, l'union & par conſéquent le bonheur; comme ſi ſa nature immortelle pouvoit éprouver de l'altération de ces combats divers de la matiere qu'elle a ordonnés elle-même pour le maintien & l'harmonie de l'Univers.

Dans le langage des anciens Philoſophes la matiere premiere eſt appellée inviſible, parce qu'ils la conſiderent comme n'ayant ni forme ni figure. Delà eſt venu ce mot ingénieux d'Ariſtote : *la matiere a trop de pudeur pour ſe laiſſer voir toute nue; c'eſt pourquoi elle ne ſe montre jamais que revêtue de quelque forme.*

Ceux des Anciens qui n'ont point voulu de cette matiere premiere, tels que Démocrite, Anaxagore, Empedocle, Leucippe, Epicure, Thalès, Héraclite, *&c.* y ont substitué des atomes réels, ou des substances déterminées dans leur essence, c'est-à-dire, revêtues de toutes les qualités qui peuvent déterminer l'être. C'étoit le contrepied de la matiere premiere. Que d'erreurs n'a point occasionné le langage divers de deux dictionnaires si différens! Les Corpusculistes, en appellant *non-être* la matiere premiere, ne donnoient le nom d'*êtres*, de *natures*, qu'aux élémens déterminés, & disoient en conséquence, qu'il ne se faisoit rien de rien : *nullam rem ex nihilo gigni*. Les autres soutenant l'affirmative, disoient que, selon les loix ordinaires de la nature, il se faisoit quelque chose de rien, c'est-à-dire, de ce qui n'étoit pas, parce que, s'il eût été, il ne se seroit pas fait : il s'est fait, donc il n'étoit pas; donc il n'étoit pas être ; donc il n'étoit rien, ou plutôt il étoit rien. Ainsi le rien est devenu un être, mais un être négatif, n'étant rien de tout ce qui est déterminé dans sa nature ou son essence, mais étant la matiere premiere. Or cette matiere premiere qui, selon Aristote, n'a ni essence, ni qualité, ni quantité, ni aucune détermination de l'être, & qui,

qui, selon Platon, doit être regardée comme la puissance, la mere des êtres, la nourrice, la pâte, le sujet, le récipient, le lieu des êtres, n'existe que par abstraction, c'est-à-dire, n'existe point : ce seroit le comble de la déraison, si de cet être idéal on faisoit éclore les êtres particuliers, les seuls vraiment existans dans la nature. L'esprit qui dans ses abstractions avoit dépouillé la matiere, pour la contempler dans un dénuement universel, lui redonna des qualités passageres, à savoir la chaleur & la froideur, la sécheresse & l'humidité, deux contre deux, & pour cela appellées *contraires.* Comme la matiere n'avoit pas immuablement ces qualités, & qu'elle en changeoit, c'est pour cela même que, selon Aristote, les générations avoient lieu dans les élémens, que le feu se changeoit en air, l'air en eau, &c. Si ces élémens perdoient effectivement leurs qualités & en acquéroient de contraires, il falloit de nécessité concevoir un sujet, ou une substance qui fût effectivement sans qualité aucune. Il falloit en outre que les qualités, comme des formes séparables, pussent se transporter de même d'un sujet à un autre; & alors la matiere devenoit un être à part, & les quatre qualités des formes subsistantes, qui alloient & venoient au gré de la

nature, de certaines parties de la matiere à d'autres. Delà ces formes substantielles, si célébres dans la Philosophie ancienne & chez les Scholastiques modernes, mais si répugnantes à la raison & si fort combattues par la saine physique.

» Straton, qui est appellé le *Physicien*, ne » mérite pas qu'on l'écoute, quand il dit qu'il » n'y a point d'autre Dieu que la nature : & » que c'est le principe de toutes les produc- » tions & de toutes les mutations : qu'au reste, » elle n'a point de sentiment ni de forme. « C'est ainsi que Velleius raisonne contre Straton dans le bel ouvrage de la nature des Dieux.

En voyant la mince barriere qui sépare le systême d'Epicure d'avec celui de Straton, & qui n'est fondée que sur ce que l'un donnoit au hazard ce que l'autre abandonnoit à une nécessité aveugle ; le premier attribuant toutes les combinaisons à un concours fortuit, & le second les dérivant des loix méchaniques de la pesanteur & du mouvement : on trouve, sans doute, étrange que l'Epicurien Velleius ait fait entrer Straton dans la réfutation qu'il fait des Philosophes opposés à son maître ; & que Cicéron, le faisant discourir, l'amene à prouver l'existence de ces mêmes Dieux admis par Epicure, mais détruits & dissous par

ſes principes. Mais il faut croire que ce grand maître n'en a uſé ainſi, que parce qu'il a voulu peindre toute la fourberie de cette ſecte déteſtable, qui, dans le ſein même de l'Athéïſme, faiſoit ſemblant de reconnoître des Dieux. Il y a plus de franchiſe de la part de Straton, qui n'ayant point à les employer dans la formation du monde, qu'il croyoit être une ſuite de mouvemens & de poids, leur refuſoit toute exiſtence.

Ariſtote, en ſuppoſant que ſes cinq eſſences ou ſubſtances, l'éther, le feu élémentaire, l'air, l'eau & la terre, ingrédiens néceſſaires, ſelon lui, dans la compoſition du monde, ont par elles-mêmes de toute éternité, leurs qualités actives, en vertu deſquelles elles ont pris leurs poſitions, avoit raiſon d'en conclure que le monde s'étoit formé de toute éternité.

Mais comment avec les variations irrégulieres des êtres naiſſans & mourans ſans ceſſe, concilier cette éternité ? Pourquoi cette conſtante uniformité dans le Ciel comparée avec les mouvemens bizarres auxquels tout eſt ſoumis ſur la terre ? La juſteſſe du raiſonnement demandoit que l'on rejettât alors cette éternité du monde. C'eſt auſſi ce que fit Straton ; & plus hardi qu'Ariſtote ſon maître, après avoir relégué au loin toute cauſe intelligente,

il ne connut d'autre Dieu que la Nature, principe ſpontané, & inhérent à chaque parcelle élémentaire, lequel, ſans autre ſecours que la diverſité des poids & des mouvemens, & le hazard des rencontres, avoit compoſé cet Univers avec toutes les eſpeces qu'il comprend.

Mais d'où naiſſoit ce mouvement? d'une eſpece de vitalité, que Straton nous repréſente comme un effort, une ſorte d'amour, de deſir vague, d'inquiétude ſourde, par laquelle un corpuſcule cherche à s'unir avec un autre corpuſcule. Ces termes auxquels l'eſprit ne ſauroit attacher aucun ſens, & qui peuvent être regardés comme les derniers efforts d'une raiſon qui ſe débat vainement contre l'exiſtence d'une cauſe intelligente, ont été accueillis de nos jours comme un ſoulagement pour l'eſprit qui ne deſire rien tant que d'être matériel. On a heureuſement trouvé de nos jours, d'après Straton, qu'il n'y a dans la nature que des êtres ſenſitifs, & que la ſeule différence qu'il y a entre un homme & une pierre, c'eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Si dans cet arrangement de la Philoſophie Stratonicienne, renouvellée de nos jours, les pierres ont acquis du ſentiment, l'homme en revanche a perdu ſon ame. Réduit au ſeul ſen-

timent, on ne veut plus qu'il penſe, & il n'eſt plus qu'un être purement paſſif.

Straton auroit pu corriger & rendre moins choquant ſon ſyſtême, en faiſant attacher par Dieu aux différentes parcelles de la matiere cette vitalité qui les pouſſe à s'unir avec d'autres, & à s'organiſer ſelon les plans tracés dans la nature même des élémens. Cette idée reviendroit à-peu-près aux natures plaſtiques de Cudworth. Ces cauſes non intelligentes qui, ſelon le Philoſophe Anglois, operent de ſi belles choſes dans les graines & les ſemences des plantes ainſi que dans les germes des animaux, ont été formées par les mains de Dieu même, par ces mains qui ont produit les inventeurs de machines & d'automates capables de produire eux-mêmes des effets qu'on ſeroit tenté d'attribuer à une cauſe intelligente.

Zénon, le chef des Stoïciens, reconnoiſſoit un Dieu, dont Balbus atteſte avec tant d'éloquence chez Cicéron l'exiſtence; & quoiqu'il le conçût ſous l'idée de feu, il ne le regardoit pas moins comme une ſubſtance intelligente & douée de tous les attributs propres à l'eſprit. Ce feu, Dieu, ſelon Zénon, étoit un feu Artiſte, travaillant avec méthode, *progrediens viâ*, comme dit Cicéron dans les matériaux mêmes, par des caracteres à-peu-près

ſemblables à ce que l'on voit dans les ſemences des plantes. Il étoit donc dirigé par des raiſons *ſéminales*, qui n'exiſtoient dans ſon eſprit, ni comme modele idéal de ce qui s'exécutoit au dehors, ni comme qualités méchaniques dans la matiere, puiſque, ſelon les Stoïciens, tout étoit feu dans la maſſe primitive, avant qu'elle eût pris la forme du monde. Où étoient-elles donc ces raiſons *ſéminales ?* C'eſt ſur quoi ils demeuroient court, quand on les preſſoit.

Du principe que le monde ſe conſerve par les mêmes raiſons qui ont influé ſur ſa formation, il réſulte que les raiſons *ſéminales*, quelles qu'elles ſoient, continuent à être les ouvrieres du monde. La Terre, ſelon les Stoïciens, ne s'eſt placée au centre que par la raiſon *ſéminale* de ſa gravité relative, de même que l'éther, qui eſt la ſubſtance de Dieu, ne s'eſt répandue autour du globe qu'en vertu de ſa ſubtilité & de ſa fineſſe relatives.

Ce qui dégrade le Dieu des Stoïciens, c'eſt qu'il n'eſt point l'Auteur de la nature, mais qu'il en fait ſeulement partie; il eſt lui-même ſoumis au deſtin, & entraîné dans les révolutions périodiques de cette cauſe aveugle. Ses idées n'ont eu aucune influence de cauſalité dans la production du monde : tous les

êtres, ſans l'excepter lui-même, ſont renfermés dans cette chaîne immenſe, infinie, qui comprend tous les renouvellemens conſécutifs des mondes ; & toutes les Divinités, à commencer par Jupiter même, leur Souverain, ſe fondent dans l'embrâſement général de l'Univers. Séneque, en parlant de ſon ſage, compare ſon apathie à celle de Jupiter qu'il peint dans ces termes : *qualis eſt Jovis, cùm, reſoluto mundo & diis in unum confuſis, pauliſper ceſſante naturâ, acquieſcit ſibi, cogitationibus ſuis traditus.* Il deviendra ce que devient Jupiter, quand, le monde étant décompoſé, tous les Dieux étant confondus dans la maſſe, la nature reſte quelque temps immobile & ſans action : Jupiter alors ſe repoſe lui-même, & ſe livre à ſes penſées.

» Son repos, dans la confuſion des élémens, » ſeroit éternel, ſon ſommeil ſeroit la mort, » ſi la chaîne fatale ne le retiroit pas du fond » de l'abyme où il eſt plongé avec tous les » autres êtres. Ce moment de délivrance arri» ve apparemment en vertu de quelque raiſon » *ſéminale*, déterminant le deſtin, ou déter» minée par lui. Il ſe fait un tremouſſement » univerſel dans la maſſe informe, c'eſt la na» ture qui fait ſes apprêts pour commencer un » monde nouveau : *ex integro generabitur.* C'eſt

» le réveil de Jupiter. Le mouvement conti-
» nue : les principes les plus déliés s'élevent
» d'un côté, les parties les plus grossieres se
» précipitent de l'autre : toutes par la même
» action qui a des effets différens, selon les rai-
» sons *séminales* qui se trouvent dans les sujets
» où elle est reçue. Les parties subtiles acquie-
» rent par leur réunion & leur disposition res-
» pective la raison & l'intelligence, & avec
» elles le sceptre & l'empire de ce monde
» nouveau. C'est Jupiter formé & revêtu de
» sa gloire, Dieu suprême, Dieu unique qui
» s'étend par-tout, qui pénetre le corps du mon-
» de, comme l'ame pénetre celui des animaux
» terrestres, se formant lui-même en formant
» le monde, agissant sur le vase qui le con-
» tient, comme le vase agit sur lui : *Mundum*
» *habere mentem, quæ & se & ipsum fabricata sit.*"
(Hist. des Causes premieres à l'art. *Stoïciens.*)

Cet argument si accablant pour Straton, à savoir qu'une cause destituée de connoissance n'a pu faire ce monde, où il regne un si bel ordre, où se fait sentir un méchanisme si exact, où tout s'exécute par des loix de mouvement si justes & si constantes : cet argument entre les mains des Stoïciens s'émousse de lui-même par la rétorsion des Stratoniciens. Car au lieu de s'arrêter au monde que ceux-là prétendoient

être l'ouvrage de leur Éther : ceux-ci n'avoient qu'à aller droit au premier être, tel que leurs Antagonistes le concevoient, pour les mettre en déroute & leur enlever leur *Palladium*.

En effet, le Dieu de Zénon, confondu par ce Philosophe avec l'Éther, ne pouvoit être qu'un assemblage de corpuscules fort agités; il falloit en conséquence supposer en eux un certain arrangement & un certain degré de mouvement. Ce n'est point à sa propre nature que chacun d'eux doit son site, sa configuration & ses degrés de mouvement déterminés. Il faut donc supposer une cause dont a dépendu cet arrangement précis, ce degré particulier de mouvement. Or cette cause a dû être intelligente ou aveugle. Quelque parti que prît Zénon, il prêtoit nécessairement le flanc aux Stratoniciens. Car s'il leur disoit qu'elle étoit intelligente : donc, lui auroient-ils répondu, il existe avant votre Dieu un être intelligent qui l'a produit lui-même, & qui bien mieux que lui mérite ce nom auguste. Si la cause étoit aveugle, Zénon retomboit malgré lui dans la nature aveugle de Straton. Car si cette nature, de l'aveu de Zénon, avoit constitué le plus parfait de tous les êtres, quel argument lui restoit-il pour prouver aux Stratoniciens que le monde moins accompli n'étoit pas son ouvrage? Quelque chose

d'antérieur au Jupiter de Zénon faisoit que ce Dieu existoit. Ce n'étoit point à la nature de ses élémens qu'il étoit redevable de toutes les perfections dont il étoit magnifiquement décoré, mais à un certain arrangement de ses élémens mus avec tel ou tel degré de vîtesse. Mais quelle cause avoit présidé à cet arrangement, à ce mouvement ? C'étoit là où les Stratoniciens prenoient de l'ascendant sur les Stoïciens. Si elle étoit intelligente, le Dieu des Stoïciens étoit un Dieu hors d'œuvre, assez inutile à mettre entre la cause qui l'avoit produit, & le monde qu'on lui faisoit former : si elle étoit aveugle, comment avoit-elle fait un Dieu ? Il y a là quelque chose de bien plus absurde que dans le systême de Straton, où une nature aveugle ne forme tout au plus, par l'impression de ses loix méchaniques, des ames comme les nôtres.

Toutes les choses étant bien ordonnées dans le monde, le moyen de priver d'intelligence la cause de cette belle ordonnance ! mais sera-t-elle intelligente sans volonté ? & si elle est douée de volonté, manquera-t-elle de la liberté du choix ? Tous ces attributs se trouvant enchaînés les uns aux autres, les Stoïciens les admirent dans leur Dieu, quoique, dans le fait, ils lui fussent assez inutiles pour la formation

& la conſervation de l'Univers, qui, comme Jupiter prend ſa ſource dans le deſtin, Divinité brute & aveugle, telle que la nature de Straton.

Les Stoïciens, après avoir épuré les préjugés de leur éducation philoſophique, les avoient mis au ton du ſyſtême vulgaire. Ceſt par des incongruités, & par des inconſéquences, comme dit Bayle, qu'ils ſe rapprocherent de l'orthodoxie. S'ils avoient bien ſuivi leur pointe, ils auroient parlé de Dieu moins noblement qu'ils n'ont fait. Si par cet heureux égarement ils ſont entrés dans la Religion, ce n'eſt pas à dire qu'un eſprit qui veut raiſonner juſte, ne voie bien qu'on ne doit pas les ſuivre juſques-là.

L'Athéïſme de Straton avoit été enſeveli avec lui dans ſa tombe, moins heureux que celui d'Epicure; car non-ſeulement ce dernier eut de l'éclat dans la Grece, mais il eut auſſi ſes partiſans à Rome, ſur-tout depuis que Lucrece eût forcé la langue Latine à exprimer les idées de ce Philoſophe, &, ce qui attira l'admiration des Romains, à les exprimer en vers.

Une matiere infinie nageant dans un vuide infini, des atomes doués d'une force intrinſeque, différemment figurés dans l'eſpace & le figurant lui-même diverſement, ſelon qu'il a plu au hazard de l'ordonner; un mouvement

de chûte ou de pondération, qui emporte les atomes, ſans le concours d'aucune action étrangere, dans un eſpace où il n'y a ni haut ni bas, ni cauſe déterminante; un mouvement de pondération, dont la direction n'eſt point parallele, mais un peu convergente; un vuide infini dans la nature, quoiqu'il n'y ait point d'eſpace ſans corps, comme point de temps ſans évenemens ſucceſſifs; différentes eſpeces d'êtres écloſes d'abord ſans ſemences de la combinaiſon des atomes, & réduites maintenant à ne ſe perpétuer que par des ſemences; deux atomes, incapables de ſentiment chacun en particulier, en devenir ſuſceptibles, voir naître en ſoi la penſée & le raiſonnement, par l'action de leur contrat; l'ordre, la beauté, l'harmonie, la magnificence de l'Univers, être le réſultat d'un méchaniſme aveugle, l'effet d'un coup de dez heureux; notre ame n'être qu'un réſultat d'atomes, un entrelacement de corps très-ſubtils, répandus dans cette portion organiſée de matiere ſenſible que nous appellons notre corps, raſſemblés par le hazard & deſtinés à ſe rompre au bout d'un certain temps, par les loix eſſentielles de la Nature; la penſée, la mémoire, le raiſonnement, l'amour, la haine, ſortir d'un être qu'on ne ſauroit définir, & dont tout ce que l'on ſait de plus cer-

tain, c'eſt qu'il eſt quelque choſe d'approchant d'un ſouffle de flamme, tenant tout-à-la fois de la nature de l'air & de celle du feu; enfin notre eſprit être un rezeau d'atomes dont le tiſſu fin & délicat ſubſiſte autant que la bonne conſtitution du corps: tels ſont les principes de la Philoſophie d'Epicure, qui parurent à ce Philoſophe aſſez lumineux, pour arracher aux Dieux le ſceptre du monde, & pour oſer ſur un pivot auſſi fragile faire tourner toute la conduite de ſa vie.

Epicure crut devoir faire marcher ſa métaphyſique avant ſa morale. Avant de rien ſtatuer ſur la volupté, & de ſubordonner les vertus aux plaiſirs, il voulut ſavoir à quoi s'en tenir ſur la nature de la Divinité & de ſes attributs, ſur celle de notre ame & de ſes propriétés. » Si nous n'avions point, diſoit-il, » d'inquiétude ſur ce qui ſe paſſe au-deſſus de » nos têtes, ni ſur la mort & ſes ſuites, & que » nous puſſions connoître, ſans la philoſophie, » où doivent s'arrêter nos plaiſirs pour ne point » le changer en douleur, nous n'aurions que » faire d'étudier la Philoſophie."

Puiſque la morale d'Epicure préſuppoſoit une connoiſſance des Dieux, pour ſavoir s'il faut craindre leur vengeance, & même de l'ame, pour être inſtruit des ſuites de la mort; ce qu'on

peut assurer bien hardiment, c'est que la vertu n'étoit point son objet : car pour une ame immortelle, qu'avoit-elle à craindre des Dieux, vengeurs du vice, si l'on étoit juste, prudent, modéré, armé de force & de constance; si l'on portoit dans le cœur le principe essentiel de ces vertus; si leur empire s'étendoit jusqu'aux pensées les plus secrettes, jusqu'au germe du desir désordonné? Epicure recommandoit, il est vrai, la pratique des vertus, la constance dans l'adversité, la modération dans les plaisirs, l'indispensable nécessité de mettre un frein aux passions, l'amour de la gloire & de l'estime. Telles étoient les leçons qui retentissoient dans les jardins d'Epicure. Mais croyez-moi : puisque ce Philosophe employa tout son esprit à se délivrer de la crainte des Dieux, & à envelopper l'ame dans la ruine du corps, il espéra se dédommager par des transgressions secrettes, des devoirs onéreux qui sont imposés à l'homme. Les vertus n'étoient dans son systême que les très-humbles servantes de la volupté qui régnoit en souveraine sur les cœurs : *præsto esse virtutes ut ancillulas quæ nihil aliud agerent, nullum suum officium ducerent, nisi ut voluptati ministrarent.* Elles n'avoient d'autres fonctions que de graduer avec art ses mouvemens & de les mener jusqu'au point précis où com-

menceroit le dégoût, le pressentiment de la douleur : *eam tantùm ad aurem admonerent, ut caveret ne quid perficeret imprudens, quod offenderet animos hominum, aut quidquam ex quo oriretur aliquis dolor.* (Cic. de finib. II. 21.)

Toutes les fois que l'accomplissement de la Loi coute à ceux, qui ne voient rien au-delà de cette vie, plus d'efforts qu'il ne leur rapport de satisfaction, ils doivent cesser d'être vertueux : ils ne pourroient l'être que par des raisons étrangeres à leur systême, & parce que leurs mœurs auroient été faites par l'éducation, avant que la Philosophie en eût vicié les principes : car c'est agir sans cause, c'est être dupe de sa vertu que de l'exercer, lorsqu'un double salaire ne nous paie point dans cette vie, du sacrifice que nous avons fait de notre intérêt particulier, en l'immolant à l'intérêt public. Je crois devoir dire ici à l'honneur de l'humanité, qu'il y a un grand nombre d'incrédules, dont les mœurs sont meilleures que la philosophie, & qui, quoiqu'ils aient le malheur d'être Athées, sont encore justes & bienfaisans.

Tels sont les systêmes que la Grece enfanta au sein de la liberté. L'Orient présentoit un spectacle bien différent. Le despotisme y dégradoit l'espece humaine, dont il mettoit la raison aux fers, & il y détruisoit ou élevoit

des empires. Pour le bonheur de la Grece, il s'étoit élevé un Héros, qui la réunissant toute entiere, la vengea de ses ennemis éternels, par la conquête de l'Asie. Ce Héros est Alexandre.

On eût dit que cet Illustre Conquérant avoit projetté de soumettre à sa domination la terre, moins pour subjuguer les Peuples, que pour réunir tous les hommes sous une même loi, pour faire disparoître toutes les différences qui les rendent ennemis, & pour les obliger, en pensant même différemment, de s'aimer. Les Romains au contraire détruisoient les peuples pour mieux les asservir, & ils ne les domptoient que pour les épuiser par des impôts exorbitans. Ils faisoient servir les Rois à l'orgueil de leurs triomphes. La puissance militaire, après avoir anéanti l'autorité des Loix, rendit Rome esclave des Empereurs, & les Empereurs esclaves à leur tour des Soldats. Alexandre, par une politique supérieure, environna l'Autorité des Loix de la puissance militaire.

Le vainqueur de l'Asie se faisoit accompagner dans tous ses voyages par des savans, des Philosophes & des hommes de lettres. De quelque pays & de quelque religion qu'ils fussent, il les accueilloit tous avec distinction,

les

les honorant de ſon eſtime & les comblant de ſes bienfaits. Sa Cour réunit inſenſiblement les Philoſophes Grecs, ceux de Perſe, de l'Inde & de l'Egypte. Ce fut alors que l'Aſie fut enrichie de toute la littérature des Grecs.

Après la mort de ce Conquérant, ſon Empire fut partagé entre ſes Capitaines qui ſe firent des guerres cruelles, par qui, comme il l'avoit annoncé, ils célébrerent ſes funérailles. Tout étoit prêt à retomber dans la barbarie, lorſque Ptolomée, conſervant pour la philoſophie & pour la littérature la même admiration mêlée d'enthouſiaſme qu'Alexandre avoit eue pour elles, donna dans Alexandrie un aſyle aux lettres & aux talens perſécutés & mépriſés. Il y fonda une Académie dont les travaux furent conſacrés à l'inveſtigation de la vérité, ainſi que cette Bibliotheque fameuſe qu'enrichirent ſes ſucceſſeurs, & que les Sarraſins détruiſirent au milieu du ſeptieme ſiecle.

La Philoſophie bannie de toute la terre, fixa ſon ſéjour dans Alexandrie, qui par là devint la métropole des Sciences ; les ſavans s'y rendirent de toutes les contrées. Les Juifs diſperſés dans l'Orient s'y porterent en foule. Les Mages des Perſes s'y arrêterent. Les Gymnoſophiſtes des Ethiopiens y parurent. Là ſe

raſſemblerent tous les ſyſtêmes, toutes les opinions, toutes les vues de l'eſprit humain. Dans cette lutte des Philoſophes on vit ſe réunir les idées qui avoient de l'analogie ; & de ce mêlange impur on en vit ſortir de nouvelles, comme ſi c'étoit une loi de la nature, qu'il fallût épuiſer toutes les erreurs, avant d'arriver à la vérité.

La Philoſophie Orientale, à l'aide de quelques principes communs, ſe rapprocha de celle des Grecs, qui firent dès-lors ſentir aux Egyptiens, que leur ſupériorité dans les armes tenoit à la ſupériorité de leurs lumieres. Les ſyſtêmes de Pythagore, de Timée, de Platon, qui, depuis Epicure, n'avoient preſque plus de ſectateurs en Grece, reparurent avec éclat à Alexandrie, mais unis avec la croyance des Philoſophes Chaldéens, Perſes & Egyptiens, touchant les génies que Platon & Pythagore avoient déjà mis en vogue dans la Grece. Ils ſe répandirent delà dans l'Orient, où ils abſorberent les ſectes d'Ariſtote, de Zénon, de Straton & d'Epicure. Mais ils furent infectés de toutes les pratiques de la Théurgie Chaldéenne, qui s'allierent naturellement avec le Pythagoriſme & le Platoniſme.

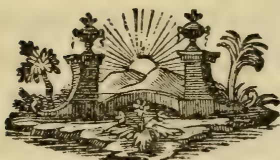
L'état violent où étoient l'Orient en Egypte, état qui ne préſentoit que des malheurs

à l'imagination effarouchée, tourna principalement les eſprits vers l'étude. Ils furent d'autant plus diſpoſés à recevoir une doctrine religieuſe, qui leur enſeignoit à mépriſer les honneurs & les richeſſes, qui les élevoit au deſſus des terreurs du trône, & qui leur montroit dans la philoſophie une ſource de bonheur intariſſable à la tyrannie.

Veut-on maintenant juger du plus ou du moins d'Athéïſme qu'on recontre dans les ſyſtêmes des anciens Philoſophes? C'eſt par le plus ou le moins qu'ils donnoient à Dieu & à la matiere. Ceux, p. e., qui croyoient que la nature toute ſeule, privée de ſentiment & de raiſon, avoit pu former le monde; ſoit que l'un des élémens produisît tous les autres par divers degrés de raréfaction & de condenſation, comme il paroît qu'Anaximene l'a cru; ſoit que la matiere étant partagée en une infinité de corpuſcules mobiles, ces corpuſcules aient pris des formes régulieres, à force de voltiger témérairement dans le vuide, comme l'a penſé Epicure; ſoit que toutes les parties de la matiere euſſent une peſanteur intrinſeque & un mouvement naturel qui les dirigeoient néceſſairement, comme Straton ſe l'eſt figuré: ceux-là certainement étoient Athées dans toute la force du terme. Après eux vien-

nent les Philosophes, qui voyant dans le monde un trop bel ordre pour ne pas l'attribuer à une cause intelligente, mais qui ne concevant rien qui ne fût matériel, penserent que l'intelligence étoit inhérente à la matiere. Tel fut le sentiment des Stoïciens, qui transporterent à l'Éther, qu'ils regardoient comme l'Océan de toutes les ames, les attributs de la spiritualité. Ils avançoient un pas de plus que les premiers vers la connoissance de la Divinité, en ce qu'ils sentoient la nécessité d'une intelligence pour former le monde où elle éclate de toutes parts. Enfin d'autres comprirent que l'intelligence ne pouvant être matérielle, il falloit la distinguer absolument de tout ce qui est corps; mais en même-temps ils rendirent l'existence des corps indépendants de cette intelligence, dont ils bornoient le pouvoir à les ordonner ou même à les animer. Ce fut le sentiment d'Anaxagore & de Socrate, sur lequel Platon non plus que Pythagore ne paroissent pas avoir été bien décidés. Il n'a manqué à ce sentiment, pour contenter pleinement la raison, que de donner tout à Dieu dans la création, & d'ôter tout à la matiere; de ne mêler aucune fatalité à l'opération de Dieu, & aux propriétés de la matiere aucune capacité de sentir & de penser.

Après avoir considéré cette masse énorme d'erreurs & de préjugés, enracinés par l'habitude chez les Nations Idolâtres, défendus par la superstition, enseignés dans les Ecoles des Philosophes, retournons aux Hébreux; & après avoir vu ce qui leur mérita les 70 ans de captivité qu'ils passerent dans les pays soumis à la domination de Babylone, suivons les destinées de leur religion depuis cette captivité jusqu'à l'origine du Christianisme.



QUATRIEME EPOQUE.

LA RELIGION MOSAÏQUE,

Depuis l'enlevement des Hébreux en captivité, jusqu'à leur entier rétablissement dans la terre promise, & jusqu'au temps du Messie qui en étoit la fin.

NOS Philosophes, ces sages par excellence, qui osent juger Dieu même, après avoir renfermé dans leur étroite capacité ce qu'il peut & ce qu'il doit faire, trouveront, sans doute, étrange, qu'il ait employé, pour détruire Israël, son peuple, son héritage, dans la terre promise où il l'avoit conduit par tant de victoires miraculeuses, autant de prodiges qu'il en avoit autrefois employés pour le tirer avec éclat de la servitude d'Egypte. Les prodiges furent d'une nature différente dans l'époque de sa délivrance & dans celle de sa captivité. Dans la premiere le cours des Loix naturelles fut rompu autant de fois que l'Egypte fut affligée par des plaies. La mer séparée en deux pour y laisser passer à sec les Israélites, & laissant retomber de tout son poids sur l'armée Egyptienne, la masse de ses

eaux qu'une force naturelle avoit suspendue, couronna tous ces prodiges qui épouvanterent les Egyptiens. Dans la seconde époque Dieu voila la marche de sa Providence sous celle que suivent ordinairement la politique & les passions des Souverains : mais afin que ni les Rois, qui furent les instrumens de la vengeance divine, ni les Juifs qui furent en bute à leurs coups & qui s'en trouverent écrasés, n'ignorassent point la part que Dieu avoit dans tous ces événemens qui paroissent suivre le cours des choses naturelles, ils avoient tous été prédits, & leur Histoire est consignée dans les écrits d'Isaye, de Jérémie & d'Ezéchiel. Il y a quelque chose de si divin dans cette partie de l'Histoire du peuple de Dieu, que les Incrédules y passent toujours comme sur des charbons ardens, sentant bien qu'ils n'ont que de pitoyables défaites à opposer aux raisonnemens victorieux, que des oracles si clairs, si précis, si détaillés fournissent contre leur récalcitrante philosophie. Ce qui ne leur laisse aucune ressource pour diminuer l'éclat de ces oracles, où se trouvent renfermées les destinées du Messie, tel qu'il s'est montré aux Chrétiens, & tel qu'il a été rejetté par les Juifs, c'est qu'en considération de ces oracles, le peuple de Dieu, tout abattu qu'il fut du-

rant les 70 années de sa captivité, étoit respecté dans ses Prophetes, qui prononçoient aux Rois & aux peuples leurs terribles destinées. » Ces oracles étoient suivis d'une prompte » exécution ; & les Juifs si rudement châtiés, » virent tomber avant eux, ou avec eux, ou » un peu après eux, selon les prédictions de » leurs Prophetes, non-seulement Samarie, » Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes » des Ammonites & des Moabites, leurs per- » pétuels ennemis ; mais les Capitales des » grands Empires, mais Tyr la maîtresse de » la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais » Thebes à cent portes, avec toutes les ri- » chesses de son Sésostris, mais Ninive même » le siege des Rois d'Assyrie ses persécuteurs, » mais la superbe Babylone victorieuse de tou- » tes les autres, & riche de leurs dépouilles. « (Dis. sur l'Hist. Univ. de Bossuet.)

Le retour du peuple de Dieu dans la terre de ses peres, après avoir coulé 70 ans dans sa captivité, par les ordres & sous les auspices de Cyrus, nommé deux cens ans avant qu'il fût né, par Isaye, pour être son libérateur, mais ne devant l'être, qu'après avoir été le superbe vainqueur de Babylone ; les faveurs dont il fut comblé sous les Monarques Perses successeurs de ce Prince au trône des Assyriens ;

les glorieux combats qu'il eut à ſoutenir contre la dureté & l'ambition des Rois de Syrie, viſiblement déſignés parmi les autres ſucceſſeurs d'Alexandre, tous marqués par leurs caracteres propres par le Prophete Daniel, à qui furent montrées, ſous des figures différentes, les quatre Monarchies ſous leſquelles devoient vivre les Iſraélites : tous ces événemens, que la prédiction annoblit & fait rentrer dans ceux qu'on regarde avec raiſon comme ſurnaturels, donnent aux livres ſacrés des Juifs un caractere de Divinité ſi profondément imprimé, qu'il eſt impoſſible d'y méconnoître le ſouffle de l'inſpiration divine. Les Incrédules n'ont garde d'approcher de trop près de ces arſenaux ſacrés, où repoſent les armes avec leſquelles il eſt ſi facile de les combattre.

Les limites de la Judée étant trop étroites pour contenir un peuple qui ſe multiplioit prodigieuſement, les Juifs, depuis leur captivité, s'étoient répandus en Egypte & en Syrie, où les Grecs voyageoient beaucoup. Ce fut, ſans doute, par une ſinguliere diſpoſition de la Providence, que ce peuple, ſeul dépoſitaire de la vraie Religion, connut pluſieurs nations, afin qu'il y eût des hommes pour preſcrire contre le polythéïſme, dans les lieux mêmes où il étoit dominant, & pour préparer

en quelque sorte la voie à l'Evangile. Ces émigrations des Juifs détruisoient peu-à-peu le mur de division, qui s'étoit élevé entr'eux & les Gentils. La Loi mosaïque, qui devoit subsister jusqu'au moment où la Loi de grace lui seroit substituée, avoit alors fait de trop fortes impressions dans les esprits, pour qu'elle pût être ébranlée dans ces colonies que la Judée envoyoit de tous côtés. Ce fut alors qu'elle fit valoir les livres de Moyse & des Prophetes : elle les étudia profondément : elle eut une foule de Commentateurs, d'Interpretes & de savans : il se forma même différentes sectes de sages ; & ce goût général pour les lettres & la science fut une cause seconde, mais puissante, qui retint les Juifs dans l'exercice constant de leur Religion.

Quand on réfléchit sur le rapport qu'avoient avec les Loix de Moyse, celles que Solon donna aux Athéniens ; sur tant de belles choses que Platon fait dire à Socrate, & qui semblent puisées dans Moyse ; sur certaines traditions dont il fait une mention honorable dans ses livres de la république, & qu'on peut regarder comme des parcelles de la vraie doctrine, touchant le jugement des hommes après la mort, & l'état de l'autre vie : il seroit bien difficile de ne pas croire que les Législateurs

& les Philoſophes Grecs n'euſſent pas appris des Juifs ce qu'ils avoient de meilleur. Si ce n'eſt pas des Juifs, c'étoit au moins des autres Orientaux, qui étant plus près de la ſource du genre-humain, avoient conſervé un plus grand nombre de traditions primitives, quoique déjà enveloppées de pluſieurs fables.

La conquête d'Alexandre mit les Juifs en plus grande liaiſon avec les Grecs, dont ils devinrent tributaires. Ils continuerent de vivre ſelon leurs loix, ſous la protection des Rois de Syrie, ainſi qu'ils avoient fait ſous les Perſes. Le Héros de la Grece, en bâtiſſant Alexandrie, les y établit avec les mêmes privileges que les autres Citoyens, juſques-là qu'ils porterent durant ſon regne le nom de Macédoniens. Sous ſes Succeſſeurs, ils furent bien ou mal traités, ſelon l'humeur ou l'intérêt des Rois, & le crédit de leurs ennemis. Après avoir été véxés par le premier des Ptolomées, ils trouverent grace devant ſes yeux, lorſqu'ils en furent mieux connus; & ſon fils Philadelphe envoya de grands préſens à Jeruſalem, pour récompenſe de la traduction des Septante. Ils furent auſſi favoriſés par pluſieurs Rois de Syrie, & notamment par Antiochus le Grand, qui, en conſidération de leurs

grands ſervices, accorda des immunités à la ville de Jéruſalem. Pour s'aſſurer de la Lydie & de la Phrygie qui n'étoient pas aſſez fermes dans ſon obéiſſance, il y établit des colonies de Juifs, leur donnant des places à bâtir, & des terres à cultiver. Le premier des Ptolomées en uſa à-peu-près de même, en les mettant dans ſes garniſons, après avoir éprouvé la fidélité de leurs ſermens. Durant plus de cent trente années qui ſe paſſerent depuis la conquête d'Alexandre, & la ſoumiſſion pacifique de la Judée, juſqu'aux premiers troubles qui l'agiterent ſous les fils du grand Antiochus, le Peuple de Dieu ſe conſerva dans la poſſeſſion où il étoit de ſe gouverner ſelon ſes loix, dans l'obſervation paiſible de ſa religion, & dans l'uſage de ſes ſaintes cérémonies.

Leur Gouvernement, de théocratique qu'il fut d'abord ſous Moyſe & ſous les Juges, étoit devenu monarchique ſous Saül leur premier Roi juſqu'au temps de leur captivité dans Babylone. Le Temple & la ville ayant été rebâtis ſur leurs anciens fondemens par le courage invincible d'Eſdras & de Nehemie, on vit ſur les débris de la Royauté qui leur avoit été ſi fatale ſous pluſieurs de leurs Rois, dont l'exemple & l'autorité les avoient entraînés dans le

déſordre, s'élever un état populaire, où le Grand Prêtre avoit la principale autorité. Toujours dépendans des Rois de Babylone & de Perſe, juſqu'au temps où leur Empire fut détruit par les Grecs, & enſuite des Rois de Syrie, qui étant maîtres de la Babylonie, étoient entrés par rapport aux Juifs, dans tous les droits de ſouveraineté & dans tous les titres de ceux-ci, ils n'avoient point recouvré leur ancienne ſouveraineté. Obligés de les reconnoître pour leurs maîtres légitimes, il leur étoit enjoint, ſous la foi des traités, de ne prendre point d'alliances contraires à leurs intérêts, de leur garder une inviolable fidélité, & de prier même pour la proſpérité de leur Empire. A cela près, & à une certaine ſomme qu'ils payoient au Prince, plutôt comme une reconnoiſſance & comme un aveu, que comme un tribut, ils étoient maîtres de la diſpoſition de leurs finances, & avoient plein pouvoir de vie & de mort ſur les membres de leur République ; ils choiſiſſoient leurs Magiſtrats & les Gouverneurs de leurs places, & de plus ils entretenoient & levoient des Troupes. Mais où ils étoient pleinement ſouverains, & cela, par un droit inaliénable, c'étoit ſur leurs loix religieuſes qui étoient civiles en même temps : ils ne pouvoient, ſous quel-

que prétexte que ce fût, être forcés à communiquer avec les Nations dans le culte des fausses divinités du Paganisme. Les Rois de Babylone, des Medes & des Perses avoient eu trop d'occasions de sentir la supériorité du Dieu des Juifs sur ceux des autres Nations, ou plutôt ils avoient été tellement convaincus par Daniel qu'il étoit le seul vrai Dieu, qu'ils avoient ratifié volontiers ce que le droit naturel & divin accordoit déjà au Peuple de Dieu. Jamais il n'avoit mieux connu, que depuis qu'il fut transplanté parmi les idolâtres, la distinction flatteuse dont il jouissoit, d'avoir une Religion qui tiroit la divinité de l'humiliation où les autres Nations l'avoient mise. Sa Religion ayant pour objet un être spirituel, il étoit porté à se regarder comme plus éclairé que les autres peuples qui étoient enfoncés dans l'idolâtrie. D'ailleurs un trait éclatant qui distinguoit son histoire d'avec celle de toutes les Nations profanes, c'est qu'il avoit eu soin de remarquer que rien n'étoit arrivé dans ces surprenantes révolutions, qui font passer les Empires d'une Nation à une autre, que ses Prophetes ne l'eussent prédit long-temps auparavant, du moins quant à l'intérêt particulier qu'il avoit droit d'y prendre entant que le Peuple de Dieu. Doit-on être maintenant sur-

pris, ſi, lorſqu'Antiochus Epiphane voulut attenter à leur Religion, il les trouva déterminés, ſelon l'eſprit propre de leur loi, non-ſeulement à mourir pour la Religion de leurs Peres, mais encore à prendre les armes, & à ſe défendre par la force ſous la protection du Dieu des armées? Quelque foibles qu'ils paruſſent, & qu'ils fuſſent en effet, ils étoient aſſurés de vaincre, pourvû que combattant pour la gloire du vrai Dieu, ils ne ſe fuſſent point attiré ſa colere par leurs impiétés & par leur déſertion. Ils avoient pour gage de leur victoire l'expérience de tous les ſiecles, à commencer depuis le jour où ils ſe formerent en corps de Nation. C'eſt de ces ſentimens qu'étoient animés les vaillans Machabées, lorſqu'à la tête d'une poignée de ſoldats, ils détruiſirent des armées nombreuſes, s'affranchirent du joug de leurs Tyrans, rétablirent le culte, & devinrent les Souverains & les Prêtres du peuple qu'ils avoient délivré. Ne reconnoiſſant en matiere de Religion que le Seigneur Dieu, pour ſeul & véritable Monarque, couverts de ſa protection comme d'un bouclier impénétrable, ils rangerent de leur côté la victoire dans tous les combats qu'ils livrerent aux Généraux de ce farouche & ſacrilege Tyran, qui vouloit extirper la Reli-

gion Judaïque, forcer les Hébreux à devenir Idolâtres, ſans autre raiſon que ſa propre malice.

Ce Roi, que l'Hiſtorien Sacré nous dit avoir été une racine maudite, & une ſource féconde d'iniquité, d'où les plus grands crimes ſortoient en abondance, comme les fruits naturels d'une tige corrompue, avoit été montré, pluſieurs ſiecles avant ſa naiſſance, au Prophete Daniel, comme un Prince que ſa puiſſance rendroit formidable, mais qui ne devroit ſes prodigieux ſuccès qu'à la vengeance de Dieu contre les péchés de ſon peuple. Mais en même temps l'Ange du Seigneur lui avoit montré un petit nombre de braves, que Dieu oppoſeroit à la tyrannie de ce Roi, & à ſa ſanglante perſécution; & il lui avoit fait voir auſſi cet impie mourant, non par le fer de ſes ennemis, mais ſous les coups terribles & redoutables de la main de Dieu irrité. L'événement a vérifié dans la perſonne d'Antiochus Epiphanes, ce que la prophétie avoit annoncé de ce Roi ſans pudeur & ſans honte, capable de tout genre de fraude, de ſurpriſe & d'infidélité.

Au moment où l'on crut voir, dans les tragiques événemens du regne d'Antiochus, s'enſevelir la Religion du vrai Dieu dans la Judée, ſous la ruine de ſes ſerviteurs, elle reparut plus

plus pure & plus brillante que jamais. Elle dut cette renaiſſance aux illuſtres Machabées. La Nation acquit une nouvelle vigueur contre ſes ennemis, en ſe remettant, ſous le Gouvernement de ſes Pontifes, en poſſeſſion de ſa liberté, juſques vers le temps de la naiſſance du Meſſie.



CINQUIEME ÉPOQUE.

JESUS-CHRIST FONDATEUR DU CHRISTIANISME.

QUEL est ce Prophete Législateur, que Moyse montroit de loin aux Israélites, & que Dieu devoit susciter après lui du milieu de la Nation Sainte, pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché sous la Loi, & pour régler & sanctifier par sa doctrine tout l'Univers ? A ces traits il est aisé de reconnoître le Messie, le Désiré des nations, la Lumiere d'Israël, le Chef destiné de Dieu, dès la naissance du monde, à réunir tous les peuples dans la pratique d'un même culte. Toutes les circonstances remarquables du lieu & du temps de sa naissance, celles de sa vie & de sa prédication, celles de ses miracles & de ses prophéties, celles de sa mort & de sa résurrection, celles enfin de son Evangile & de l'établissement de sa Religion ; le tout prédit en détail par les Patriarches & les Prophetes, le tout figuré avec éclat dans les plus beaux traits de l'Histoire des Hébreux, le tout ébauché & préparé dans la personne de leurs Saints,

ne feroit-il donc qu'une fable dont les Juifs auroient nourri leurs efpérances & amufé les nations? non, fans doute. Jefus-Chrift, le Chef des Chrétiens, a réalifé dans lui le perfonnage fingulier, fur lequel l'Ancien Teftament a raffemblé toutes les qualités, fous lefquelles il a peint en mille manieres différentes & avec les couleurs les plus vives & les plus lumineufes, celui qui faifoit l'attente de toutes les nations.

Par une difpofition admirable de la providence, le fceptre eft enlevé de la Tribu de Juda, fuivant la prophétie de Jacob, vers les temps où expirent les 70 femaines abrégées fur le Peuple de Dieu & fur la Cité Sainte, & révélées à Daniel par l'Ange Gabriël : & c'eft dans le concours heureux de ces deux Epoques célébres que Jefus paroît dans la Judée, réuniffant en lui tous les caracteres appropriés au Meffie, comme d'être né d'une Vierge; d'être annoncé par un précurfeur; de remplir la Judée du bruit de fes miracles; d'être méconnu & rejetté des Juifs, endurcis à la vue de fes merveilles, ainfi que les Egyptiens l'avoient été autrefois à la vue des prodiges de Moyfe; de fubir le fupplice de la croix; de fortir triomphant du tombeau; de ne fauver que les prémices d'Ifraël, en abandonnant à

ſon malheureux ſort le reſte de la nation ; & pour dernier trait, de faire porter au peuple Déicide l'odieuſe empreinte de ſon crime, en l'exilant avec ignominie dans toutes les Contrées de l'Univers comme le vil rebut de tous les peuples, après en avoir été le premier par le glorieux privilege qu'il eut, de donner au monde le Meſſie.

Au temps même où Dieu promulgua ſa Loi par l'organe de Moyſe, il fit entendre à ſon Miniſtre, qu'un autre Prophete ſemblable à lui-même, devoit s'élever un jour comme un nouveau Légiſlateur, à qui tous les Juifs ſeroient obligés de rendre obéiſſance. *Je leur ſuſciterai* (c'eſt Dieu qui parle à Moyſe dans le Deut. Chap. XVIII.) *un Prophete comme vous d'entre leurs freres, & je mettrai mes paroles dans ſa bouche, & il leur dira tout ce que je leur aurai commandé. Et s'il arrive que quelqu'un n'écoute point les paroles qu'il lui aura dit en mon nom, je lui en demanderai compte.* Il eſt bien évident qu'on ne ſauroit expliquer ces paroles d'une ſimple ſucceſſion de Prophetes dans l'Egliſe Juive. Outre que le texte parle d'un ſeul Prophete au nombre ſingulier, & non de pluſieurs, celui qu'on met ici en oppoſition avec Moyſe, doit avoir avec lui une reſſemblance parfaite, dont aucun Pro-

phete n'a jamais joui en Iſraël. *S'il y a quelque Prophete parmi vous, je me ferai connoître à lui, moi qui ſuis l'Eternel, par viſion, & je lui parlerai par ſonge. Il n'en eſt pas ainſi de mon Serviteur Moyſe, qui eſt fidele dans toute ma maiſon ; je parle avec lui bouche à bouche, même clairement, & non par énigmes ; & il voit la reſſemblance de l'Eternel.* Il paroît par ce texte que la grande prérogative de Moyſe, ſa prééminence ſur les autres Prophetes, a été de voir Dieu face à face, de s'entretenir familiérement avec lui, bouche à bouche. C'étoit là le plus haut degré d'inſpiration, puiſqu'il en réſulta pour Moyſe qu'il n'eut ni ſonges ni viſions ; qu'il fut éclairé immédiatement de Dieu, ſans le miniſtere ou l'interpoſition des Anges ; que ſon eſprit ne fut jamais troublé ou épouvanté par l'inſpiration prophétique : car *Dieu lui parloit comme un homme parle à ſon ami ;* qu'il pouvoit prophétiſer en tout temps, quand il vouloit, au lieu que les autres, pour le faire, étoient obligés d'attendre le moment de l'inſpiration. Ajoutez à toutes ces belles prérogatives, celle d'avoir été *Légiſlateur*, & de ne l'avoir partagée avec qui que ce ſoit durant l'ancienne économie, parce qu'il n'y eut jamais en Iſraël de Prophete ſemblable à lui. Elle étoit réſer-

yée à celui qui devoit lui ressembler entiérement, ou plutôt qui devoit le surpasser, puisqu'il étoit prédit par Moyse même qui ne l'avoit pas été. Ce Prophete Législateur, annoncé par Moyse, devant lequel les Juifs devoient se prosterner, & à l'obéissance duquel ce même Moyse les préparoit, en déposant à son avénement toute son autorité, que peut-il être, sinon Jesus-Christ, qui a vécu dans une communication intime avec la Divinité, qui étoit dans le sein du Pere, qui étoit un avec le Pere, & en qui la plénitude de la Divinité a habité? Qu'on fasse bien attention à cela : Moyse & Jesus-Christ sont les deux seules personnes dans l'Histoire-Sainte, qui aient eu une pareille communication avec Dieu. Aussi trouvons-nous entre les caracteres que Jesus-Christ s'attribue constamment dans l'Evangile, celui-ci, qu'il est la personne dont Moyse & les Prophetes ont parlé. Pour savoir s'il est effectivement cette personne, il faut en juger par les termes des anciens Oracles ; & c'est en ce sens qu'on peut dire que le Christianisme est fondé sur le Judaïsme. Ses miracles ne peuvent être ici d'aucun secours; si les Prophetes n'ont point parlé de Jesus-Christ, tous les miracles du monde ne sauroient prouver qu'ils en aient parlé.

Jesus-Christ, en manifestant sa puissance par des merveilles qu'aucun homme ne fit jamais, a donné la plus grande évidence d'une mission divine ; & cela seul lui donne des droits sur notre croyance que nous ne pourrions lui refuser que par le plus grand abus de notre raison. Mais parce qu'il a prétendu de plus, être la personne prédite dans la Loi & dans les Prophetes, l'Evangile se trouve nécessairement intéressé dans l'affaire des Prophéties ; desorte que, si les Prophéties ne rendoient pas témoignage à Jesus-Christ, comme la vérité est une & ne peut jamais impliquer contradiction, leur fausseté influeroit à son tour sur la fausseté des miracles. La pierre détachée de la montagne briseroit la statue aux pieds d'argile. Voici donc quel est le point à décider par les Prophéties : *Jesus-Christ est-il cette personne décrite & prédite dans l'ancien testament*, *ou ne l'est-il pas?* Un seul Oracle de clair sur ce point important, rend aux miracles leur force naturelle, qui par elle-même est indépendante des Prophéties, & qui n'en exige ici le secours, que parce que Jesus-Christ a fait remonter sa mission à Moyse & aux Prophetes. Dans toute autre circonstance, la seule lumiere dont brille l'Evangile, auroit suffi à nous éclairer sur sa mission divine. A

Dieu ne plaise que je veuille par-là ôter aux Prophéties ce qu'elles ont de force (& assurément elle est très-grande) pour convaincre les incrédules de la vérité de l'Evangile; j'examine seulement jusqu'où la vérité de l'Evangile dépend *nécessairement* de cette espece de preuves : ce sont deux questions fort différentes. L'incrédule n'auroit rien à nous demander de plus que des miracles, si Jesus-Christ n'avoit rien insinué sur sa grandeur d'attente & de préparation, puisque Moyse, pour autoriser sa mission, n'a pas eu besoin d'y appliquer le sceau divin des Prophéties.

Les miracles & les prophéties peuvent être regardés comme les deux grands caracteres, auxquels Dieu a voulu qu'on reconnût sa révélation. Ils ne peuvent paroître nulle part, qu'en les voyant on n'adore aussitôt en eux les ordres suprêmes de la divinité. Les mysteres ont beau être inconcevables, si vous leur donnez l'attache des miracles ou des prophéties, ils forcent l'entendement humain à se prosterner devant eux. Doit-on maintenant être surpris de l'espece de ligue que font ensemble tous les incrédules, pour enlever aux Chrétiens ces deux avantages? Dejà, pour anéantir les miracles dont s'appuie la cause Chrétienne, on nous dit qu'il n'y a point eu d'informations chez

les Juifs & les Payens pour en conſtater l'authenticité; qu'on ne peut rien conclure en leur faveur des aveux des Juifs, des Payens & des Mahométans ; que les miracles du Paganiſme, ſi l'on veut à toute force en admettre quelques-uns, ont un fondement plus réel que ceux du Chriſtianiſme, vû que Tite-Live & Valere Maxime nous racontent cent prodiges opérés à la vue de tout le monde ; que Tacite rapporte les guériſons d'un aveugle & d'un boîteux opérées par Veſpaſien aux yeux du public dans Alexandrie ; qu'Apollonius de Thyane a fait en préſence des Romains plus de miracles que Jeſus-Chriſt ; qu'il a reſſuſcité des morts, &, ce qui eſt bien plus difficile, qu'il s'eſt lui-même reſſuſcité, non en ſecret, mais ayant pour témoin une armée entiere ; qu'il s'eſt montré à l'Empereur Aurélien, & l'a forcé à lever le ſiege de Thyane. Et afin que vous ne doutiez point de ces prodiges, Maxime, Méragene & Damis, trois de ſes diſciples, en ont recueilli les preuves, & Philoſtrate, par ordre de l'Empereur, en a écrit l'Hiſtoire.

Quant aux Prophéties ſur leſquelles on fonde le Chriſtianiſme, elles ont quelque choſe d'éclatant au premier abord, & de propre à lui donner du luſtre. Mais ſitôt qu'on veut les preſſer, elles ſe transforment entre les mains

en Prophéties typiques, mystiques, allégoriques, énigmatiques, dont le sens n'a rien de naturel, n'a rien de fixe sur quoi l'on puisse bâtir. Ainsi les Apôtres, selon la noble idée qu'en donne Collins dans son *discours sur les fondemens & les raisons de la Religion chrétienne*, ressemblant en quelque sorte à des joueurs de gobelet, qui nous escamotent des preuves que nous croyons solides selon lui, les anciennes Prophéties ne doivent pas être regardées comme des raisonnemens absolus, mais simplement comme des argumens *ad hominem*, qui ne concluoient que pour les Juifs accoutumés à cette maniere de raisonner, c'est-à-dire, d'allégoriser. Cependant les Apôtres, ainsi que l'insinue l'écrivain Anglois, par la plus insigne mauvaise foi du monde, se servoient toujours avec les gentils comme des preuves absolues, des passages qu'ils citent dans l'ancien Testament; par-tout ils leur représentent Moyse & les Prophetes comme venant à l'appui de la Religion Chrétienne, à laquelle ils n'ont jamais pensé. Cette fraude leur réussit à merveille vis-à-vis des gentils, sur lesquels leurs discours produisoient plus d'effet que sur les Juifs même. Ce qui doit paroître d'autant plus surprenant, que les gentils ne devoient rien entendre aux allégories Judaïques. Ils jouerent

en cette occafion le rôle des Juifs faits à ce genre d'argumentation, comme les Juifs joue-rent celui des Gentils. Ceux-ci crurent, lorf-qu'ils ne devoient pas croire; & ceux-là ne crurent pas, lorfqu'ils devoient croire; je veux parler de ceux qui, après le retour de la cap-tivité, commencerent à expliquer leurs livres facrés d'une façon allégorique, tels qu'étoient les Pharifiens qui formoient le gros de la na-tion Juive, auffi-bien que les Efféniens. Il faut ici noter que plufieurs d'entre les Efféniens & les Pharifiens embrafferent le Chriftianifme; au-lieu que ceux, qui comme les Saducéens, fe piquoient d'entendre l'écriture à la lettre & de s'en tenir rigoureufement au fens littéral, fe déclarerent toujours fortement contre l'E-vangile. Mais enfin l'ufage de la méthode al-légorique devenant fatal au Judaïfme & don-nant lieu au Chriftianifme de prévaloir contre lui, il fut arrêté dans la Synagogue qu'on l'aban-donneroit. Dès-lors on fit un crime aux au-teurs du nouveau teftament de tourner toute la loi & les Prophetes en allégorie. Depuis ce tems tous les ouvrages publiés par les Juifs contre la Religion Chrétienne, attaquerent le nouveau Teftament, fur-tout pour avoir donné des interprétations allégoriques de l'ancien, aux-quelles ils oppoferent des explications fimples

& littérales propres à les détruire en y jettant le ridicule dont elles méritoient d'être couvertes. Ce sont donc les interprétations allégoriques, données aux Prophéties par les Docteurs Chrétiens, qui sont actuellement le grand obstacle & la pierre d'achopement & de scandale, qui empêchent les Juifs de se convertir au Christianisme.

Au reste les Chrétiens (si pourtant en fait de Religion il est permis ainsi qu'en guerre d'employer la fraude) ont bien fait de recourir aux allégories pour l'avantage de leur cause. Ils n'ont fait en cela qu'imiter les Philosophes qui s'en servoient pour voiler leur doctrine cachée, & les Théologiens du Paganisme, qui se croyoient obligés d'y recourir pour expliquer raisonnablement des traits de la Fable ou de l'Histoire des Dieux qui pris à la lettre avoient paru absurdes & ridicules.

La Religion fut regardée de tout temps comme une chose mystérieuse. Pour la faire recevoir au vulgaire, il falloit la lui montrer voilée sous des allégories, des paraboles, des hiéroglyphes, sur-tout parmi les Egyptiens, les Chaldéens & les Peuples Orientaux. Si on la lui eût montrée à découvert, ses regards en auroient été blessés. On étoit obligé, pour le tenir en respect, d'employer avec lui la machine

du merveilleux; on ne lui parloit qu'en allégories des Phénomenes de la nature, & surtout des corps célestes, d'où est venu le proverbe *tota est fabula cœlum.* Ils changeoient en allégories toutes les Histoires anciennes, & prétendoient y trouver les secrets de la Physique, de la Médecine, de la Politique, en un mot, tous les Arts & les Sciences. Qu'étoit-ce donc que le Paganisme? Un composé de notions Théologiques, Historiques & Physiques, enveloppé sous des expressions mystiques & paraboliques. Qu'étoit-ce aussi que les vers Sybillins, les réponses des Oracles? Des paroles échappées dans le trouble des sens, dans un accès de fureur occasionnée par l'yvresse ou par des odeurs fortes qui portoient à la tête. Ce n'étoient jamais des choses claires, & ceux qui étoient versés dans la divination, leur donnoient toujours un sens allégorique.

Toute la Philosophie Pythagoricienne étoit enseignée dans un langage mystérieux. Couverte par-là d'un voile épais pour le reste de l'Univers, le sens profond qu'elle recéloit ne se découvroit que par degrés à ceux qui étoient de la secte, à mesure qu'ils devenoient d'un âge plus mûr & paroissoient plus susceptibles d'instruction. Les Stoïciens étoient sur-tout fameux par la façon dont ils allégorisoient toute

la Théologie payenne & toutes les Fables des Poëtes. Cicéron, dans le second de ses Livres *sur la Nature des Dieux*, met dans la bouche de Balbus le Stoïcien des exemples curieux de la méthode que ces Philosophes suivoient dans leurs allégories. Origene, qui avoit beaucoup de commerce avec les Platoniciens modernes connus sous le nom d'*Eclectiques*, avoit emprunté d'eux le secret d'allégoriser les livres de l'ancien Testament. Ce Docteur regardoit cette méthode non-seulement comme légitime & vraie, mais encore comme propre à donner aux Payens des idées plus relevées des saintes Ecritures qui leur sembloient basses & abjectes; enfin comme capable de convertir à la Religion les habiles gens de son temps. Aussi eut-elle beaucoup de cours chez les Apologistes de la Religion Chrétienne, tels que Clément d'Alexandrie, *Minutius-Felix*, Justin le Martyr, &c. La plupart d'entr'eux accoutumés aux allégories avant d'être Chrétiens, instruits par leur propre expérience de la maniere qu'ils l'étoient devenus, crurent qu'ils ne pouvoient mieux faire que d'en user à leur tour vis-à-vis des Payens, qu'ils vouloient attirer sur leurs pas. Ainsi, pour donner des notions plus sublimes du Christianisme, on vit les Théophile d'Antioche, les Clément d'Alexandrie, Disciple du célébre Pantene, les

Origene, tous les Gnoſtiques enfin devenir Allégoriſtes, & ſe conſumer dans ce travail de l'imagination pour inventer les allégories les plus heureuſes. L'Evangile ainſi commenté & allégoriſé, ſe trouvant adapté aux idées des perſonnes d'alors & des ſiecles ſuivans, & ſur-tout au génie des Philoſophes, fit des progrès merveilleux parmi les Payens; & les prophéties de l'ancien Teſtament rapportées dans le nouveau furent, malgré leur obſcurité, une lumiere propre à éclairer également & les Juifs & les Idolâtres. Le même goût pour l'allégorie s'eſt tranſmis chez tous les *Religioniſtes* modernes; Chrétiens, Juifs, Payens & Mahométans, tous auſſi curieux d'allégories que leurs ancêtres. Ainſi la méthode d'allégoriſer, ſi elle n'eſt propre à conduire au vrai, l'eſt au moins à faire impreſſion ſur l'eſprit des hommes. Les Caraïbes, qui chez les Juifs la rejettent, entendent mal leurs intérêts & paroiſſent inconſéquens. En effet, en réprouvant les interprétations allégoriques, ils fondent ſur rien l'attente où ils ſont d'un meſſie qui doit venir, ce qui eſt néanmoins un des articles fondamentaux de leur religion. Car, comme l'obſerve le Rabbin Albon, » il ne ſe trouve aucune prophétie, » ni dans la Loi ni dans les Prophetes, qui » prédiſe ſa venue, en expliquant le texte d'une

» façon néceſſaire & relative à lui, ou que » d'après les circonſtances on ne puiſſe très-» bien expliquer d'une autre façon. " (*Voyez Simon Bibliot. critique. vol. IV.*)

A entendre les Chrétiens, leur Religion eſt entiérement fondée dans l'ancien Teſtament, & c'eſt de ce Livre qu'elle dérive ſon autorité divine. On le leur accorde, pourvu néanmoins qu'ils conviennent à leur tour, qu'elle n'y eſt pas naturellement mais allégoriquement ou myſtiquement révélée ; de ſorte que le Chriſtianiſme n'eſt que le ſens allégorique de l'Ancien Teſtament, & que l'on pourroit à juſte titre l'appeller un Judaïſme *myſtérieux*. Il réſulte delà que, le Chriſtianiſme étant fondé ſur l'Allégorie, il faut que les Gentils, pour être convertis, ſoient convaincus par l'Allégorie, & deviennent des Juifs *allégoriſtes* ou *myſtiques*, de même que ceux d'entre les Juifs qui ſont attachés ſervilement à la Loi, doivent s'élever au-deſſus, & prendre l'eſprit des Allégories, s'ils veulent chriſtianiſer. St. Paul dit formellement que la lettre tue & que l'eſprit vivifie. C'eſt comme s'il diſoit : » La ſageſſe que nous prêchons aux parfaits, ſa-» geſſe que Dieu avoit cachée au monde, & » qu'il avoit prédeſtinée & préparée avant tous » les ſiecles, n'eſt autre que le Judaïſme di-

» vin ;

» vin, ſpirituel, myſtérieux, abſolument mé-
» connu de ceux qui prennent le Judaïſme à
» la lettre. Cette nourriture groſſiere étoit
» bonne pour des hommes imparfaits. Mais au-
» jourd'hui que le temps de la perfection eſt
» arrivé, il faut d'autres alimens à l'eſprit. Le
» Sage dédaignant de fixer ſes regards ſur la
» fange, s'éleve au haut des Cieux où il ne
» vit plus que de la vérité, en poſſédant le
» ſecret de découvrir le ſens myſtique ou ſpi-
» rituel des choſes. Tant qu'il l'a ignoré, le
» Chriſtianiſme l'a révolté. «

Les Gentils, avant de devenir Chrétiens, ont donc été obligés de judaïſer, c'eſt-à-dire, de regarder les Ecritures des Juifs comme fondées ſur l'autorité de Dieu même, de ſe pénétrer de l'eſprit allégorique, de dédaigner en conſéquence les raiſonnemens humains, & de chercher dans le texte un ſens toujours démenti par la lettre.

Ce qui prouve que l'ancien Teſtament n'eſt qu'un Type, qu'une Allégorie continuelle, c'eſt que de tous les Interpretes qui ont voulu trouver un ſens littéral aux prophéties, il n'y en a pas un ſeul qui n'y ait trouvé des faits accomplis dans des temps antérieurs au Chriſt. Maintenant il s'agit de ſavoir ſi l'on peut aſſeoir des preuves bien ſolides ſur des Types, des

Figures, des Emblêmes, des Allégories. Si de telles preuves n'étoient pas valables, il faudroit en conclure que le Chriſtianiſme feroit une impoſture. Car ſi, ſelon St. Pierre même, les prophéties, tirées de l'ancien Teſtament, ſont plus fortes & plus convaincantes (*habemus firmiorem propheticum ſermonem*) que les miracles de Jeſus, dont il avoit été le témoin ainſi que les autres Apôtres; celles-là n'étant rien moins que ſolides pour ſervir de baſe au Chriſtianiſme, de quel air devons-nous donc enviſager ceux-ci dans la cauſe préſente? D'un côté l'argument des prophéties, où les Chrétiens mettent le ſort de leur cauſe, reſſemble à celui des ſectes Payennes qui fondoient leur Religion ſur la *Divination*, & qui la faiſoient en grande partie conſiſter à tromper à l'aide de cet art. De l'autre côté les miracles empruntoient toute leur autorité des prophéties. Ce n'eſt que comme prédits qu'ils peuvent prouver. Si donc ils ne l'ont point été, ils ſont deſtitués de toute force; & quelque réalité qu'on leur ſuppoſe, ils ne peuvent faire accomplir une prophétie qui ne ſe feroit point accomplie; ils ne peuvent nous faire reconnoître un *Meſſie*; ils ne peuvent nous prouver que Jeſus eſt le *Meſſie*, ſi Jeſus & le Meſſie n'ont point été annoncés dans l'ancien Teſtament. Or ils ne l'ont point

été ; & ſi les Juifs ont eu dans les derniers temps quelque idée d'un Meſſie ou d'un Libérateur, cette idée dans ſon origine ne fut qu'une illuſion enfantée par les malheurs des Juifs & par l'impatience du joug qui leur firent ardemment déſirer d'en être délivrés. D'ailleurs les idées qu'ils s'en formerent, furent toujours très-éloignées de celles qu'on leur préſente de Jeſus. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils n'aient pu reconnoître *le Sauveur d'Iſraël*, dans un Juif indigent & dépourvu de puiſſance qui finit par mourir d'un ſupplice ignominieux dans la Capitale de leur pays.

Telle eſt en raccourci la doctrine de Collins ſur les fondemens & les raiſons de la Religion Chrétienne, expoſée naïvement & ſans ces tempéramens perfides, qui accompagnent la plupart des Ecrits de nos Philoſophes modernes, & qui ſemblent ajouter l'outrage à l'injuſtice & à la mauvaiſe foi qui y régnent. Nul ouvrage n'a plus fait de bruit en Angleterre, & n'a plus fortement excité le zele du Clergé. Preſqu'auſſitôt après ſa publication, l'Auteur ſe vit aſſailli de tous côtés par un grand nombre d'écrits ; & comme ſon projet n'étoit rien moins que de ſapper le Chriſtianiſme par ſes fondemens, on vit ce qu'il y

avoit de plus illustre parmi les Docteurs & les Evêques, tels que les Clarke, les Whiston, les Bulloch, les Sikes, les Sherlock, les Chandlor, &c. accourir pour le venger, & comme les mains qui secourent le corps, s'empressent de le relever s'il vient à tomber, en agir de même pour garantir d'une chûte ce que cet audacieux mortel prétendoit abattre. Fier de compter parmi ses adversaires tant de noms célébres, il n'a pas fait attention qu'il les devoit moins à l'art & à la sagacité avec lesquels il a composé son livre dangereux, qu'à la nature du sujet qu'il a traité & qui est un des plus épineux de la Théologie Chrétienne. Ce que Wolston a fait contre les miracles de Jesus-Christ qu'il réduit à rien en leur donnant un sens purement allégorique, Collins l'a exécuté à l'égard des prophéties qui se fondent entre les mains, du moment qu'on ne leur donne d'autre consistance que ce sens allégorique dans lequel il les interprete. Ainsi, graces aux efforts de ces deux Allégoristes, la Religion Chrétienne perdoit ses deux principaux appuis, à savoir, les miracles & les prophéties.

Pour revenir à Collins, on peut lui contester d'abord cette proposition, que le grand article, l'article fondamental du Christianisme,

celui qui a frayé le chemin à la réception de tous les autres, c'eſt le droit que Jeſus-Chriſt s'attribue au titre de Meſſie prédit par les Prophetes. Il paroît par la nature des choſes, & par le procédé de Jeſus-Chriſt même, que c'eſt la divinité de ſa Miſſion prouvée par ſes Miracles & par ſa doctrine. Ce point une fois établi, tout le reſte ſuit de lui-même. On ne peut lui refuſer ni le titre de Fils de Dieu ni celui de Meſſie promis aux Nations, puiſqu'il s'arroge ces deux titres. Cela étant ainſi, c'eſt aux Incrédules à invalider cette prétention à la qualité de Meſſie qu'il ſe donne, & non pas à nous à l'établir par des argumens directs & particuliers à cet article, comme le voudroit l'adverſaire. Pour nous déloger de ce poſte, il leur en coûtera plus qu'ils ne penſent. Ils n'ont rien fait en nous prouvant que les Oracles de l'ancien Teſtament peuvent être appliqués à d'autres qu'à Jeſus-Chriſt, s'ils ne nous font voir en même-temps, que dans l'intention de Dieu ils ſe rapportent effectivement à ces perſonnes-là & à nulle autre. Or voilà ce qu'on leur défie de prouver jamais.

Quoiqu'on pût les arrêter dans ce défilé, ſans leur permettre de faire un pas en avant, on peut étendre plus loin l'avantage qu'on a ſur eux, en prouvant qu'il eſt des Oracles, &

en grand nombre, qui établissent directement & distinctement le droit que Jesus-Christ s'est attribué en conséquence à la qualité de Messie. Il faudroit être absolument étranger dans la lecture des Livres Sacrés, pour ne pas voir dans les principales prophéties, comme des choses annoncées de la maniere la plus claire, un grand changement dans l'état religieux des Juifs & des Payens; l'établissement d'un nouveau culte, d'une nouvelle alliance, dans laquelle tous les peuples de la terre devoient entrer sans distinction; la maniere & le temps où devoit s'opérer cette étonnante révolution dont nous sommes les témoins oculaires; la personne à qui elle étoit réservée, son caractere particulier, sa Nation, sa Tribu, sa famille, le lieu de sa naissance, &c. Qu'on compare l'Evangile avec toutes ces prophéties, & l'on trouvera qu'elles sont ce même Evangile anticipé, mais en traits si éclatans, qu'il est impossible de méconnoître les prophéties dans l'Evangile; ainsi que l'Evangile dans les Prophéties. De ce parallele il se réfléchit une lumiere sur Jesus-Christ, dans lequel elle montre le Messie tout resplendissant des couleurs & des traits magnifiques sous lesquels il a été peint par les Prophetes. C'est en vain que Collins se couvre par-tout de l'autorité de

Grotius, & qu'il met ſur ſes yeux le voile officieux que cet interprete des Ecritures lui prête, par-tout il eſt ſuivi des rayons vengeurs de la vérité plus forte que les ténébres dont il cherche à l'obſcurcir.

Une prophétie qui l'a cruellement embarraſſé, & qui ne ceſſe de faire le tourment des Incrédules, c'eſt celle des LXX ſemaines de Daniel, ſi célébre dans l'Ecriture. Il n'a pu s'en tirer qu'en niant l'authenticité du livre où elle ſe trouve. Ce que l'on voit de clairement énoncé dans cet Oracle, il le rapporte à ce qui s'eſt paſſé ſous le regne d'Antiochus Epiphanès; & il le donne comme ayant été écrit hiſtoriquement, & non prophétiquement, par un Auteur de ce temps-là, à-peu-près, comme on voit dans le ſecond livre d'Eſdras pluſieurs événemens déjà paſſés, mis en ſtyle prophétique. Mais outre que l'Oracle rapporté aux temps d'Antiochus Epiphanès, préſente un ſens incompatible avec le ſens naturel & la juſte conſtruction des termes, comment l'Auteur peut-il être contemporain de ce Prince impie, s'il eſt vrai que ſon livre fait mention des glorieuſes & des funeſtes deſtinées de l'Empire Romain, qui ne devoient être remplies que quelques ſiecles après? Si dans les événemens qu'il décrit en ſtyle prophétique,

il y en a une partie au moins qui regardoit les temps futurs, pourquoi le tout ne seroit-il pas prophétique de la même maniere, puisque l'Auteur a dû être un vrai Prophete? Le fera-t-on vivre après Jesus-Christ, pour adapter sa prophétie à un événement déjà passé? Mais il sera plus convenable de la faire quadrer au temps de Jesus-Christ, auquel elle se rapporte beaucoup mieux qu'à celui du Roi de Syrie. Mais alors de quelle adresse aura-t-on pu se servir, pour faire recevoir aux Juifs un livre contenant une prophétie qui les égorge? Les Incrédules en voulant se dépétrer d'un mauvais pas, ne font que s'y embourber davantage.

Accordons-leur qu'il y a des prophéties à double sens, lesquelles regardent en partie le temps où elles ont été prononcées & celui du Messie. Ou elles sont exprimées en des termes qui marquent un double événement, & demandent un double accomplissement; ou bien leurs différentes parties, conçues en des termes différens, se rapportent à différens objets. Dans le premier cas, si les expressions sont trop magnifiques pour ne pas paroître exagérées dans la supposition où l'on se contenteroit du premier événement, l'exactitude du langage demande qu'alors on le regarde com-

me l'image & le type d'un événement plus illuftre. Dans le fecond cas, il eft facile de découvrir dans les prophéties qui contiennent deux parties, dont chacune a fon fens propre, celui qui regarde le Meffie, comme dans cet Oracle d'Ifaye, *Voici qu'une Vierge fera enceinte*, &c. appliqué par St. Mathieu à Jefus-Chrift, quoiqu'il ne paroiffe pas que cet Evangélifte le cite comme une prédiction réelle, & en forme de preuve.

Les prophéties à double fens ont leur ufage & leurs fins fubordonnés aux vues de la Providence, & très-bien expliqués par Pafchal. » Jefus-Chrift, dit cet illuftre Auteur, a été » également prouvé & par les Juifs juftes qui » l'ont reçu, & par les injuftes qui l'ont re- » jetté, l'un & l'autre ayant été prédit. C'eft » pour cela que les prophéties ont un fens » caché, le fpirituel dont ce peuple étoit en- » nemi, fous le charnel qu'il aimoit. Si le » fens fpirituel eut été découvert, ils n'étoient » pas capables de l'aimer; & ne pouvant le » porter ils n'euffent pas eu le zele pour la » confervation de leurs livres & de leurs cé- » rémonies. Et s'ils avoient aimé ces promeffes » fpirituelles, & qu'ils les euffent confervées in- » corrompues jufqu'au Meffie, leur témoignage » n'eût pas eu de force, puifqu'ils en euffent été

» amis. Voilà pourquoi il étoit bon que le sens » spirituel fût couvert. Mais d'un autre côté si ce » sens eût été tellement caché qu'il n'eût » point paru, il n'eût pu servir de preuve au » Messie. Qu'a-t-il donc été fait? Ce sens a » été couvert sous le temporel dans la foule » des passages, & il a été découvert claire- » ment en quelques-uns; outre que le temps » & l'état du monde ont été prédits si claire- » ment, que le soleil n'est pas plus clair. Et » ce sens spirituel est si clairement expliqué » en quelques endroits, qu'il falloit un aveu- » glement pareil à celui que la chair jette dans » l'esprit quand il lui est assujetti, pour ne » pas le reconnoître. Voilà donc quelle a été » la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est » couvert d'un autre en une infinité d'endroits, » & découvert en quelques-uns, rarement à » la vérité; mais en telle sorte néanmoins que » les lieux où il est caché sont équivoques, » peuvent convenir aux deux; au-lieu que les » lieux où il est découvert sont univoques, & » ne peuvent convenir qu'au sens spirituel. » De sorte que cela ne pouvoit induire en » erreur, & qu'il n'y avoit qu'un peuple aussi » charnel que celui-là qui s'y pût méprendre. « (*Pensées de Pascal. Art.* Juifs.)

Mais outre ces oracles qui ont un double

ſens, il y en a d'autres qui n'ont jamais eu leur accompliſſement littéral qu'en Jeſus-Chriſt. A commencer par le fameux oracle de la Geneſe où il eſt parlé de la chûte de nos premiers peres, & du remede ſpirituel qui leur fut annoncé dans le même inſtant où Dieu fulmina la malédiction attachée à leur péché, il y en a pluſieurs autres jettés de loin en loin dans le cours des ſiecles, qui ne ſauroient convenir qu'au Meſſie, & dont l'application s'aſſortit naturellement & d'une maniere excluſive, à la perſonne de notre divin Sauveur. Les oracles qu'il cite & qu'il s'applique à lui-même, regardent principalement les grands événemens de ſes ſouffrances, de ſa mort, de ſa réſurrection, de ſon regne univerſel, &c. & il eſt impoſſible de les détourner à un autre qu'à lui-même. Dira-t-on qu'ils ſoient typiques, myſtiques, allégoriques? Les Apôtres, pleins de l'eſprit de leur maître, quand ils ont eu les gentils en tête, ſe ſont ſervis uniquement de preuves directes & abſolues, priſes du ſens littéral des Prophéties qui ne pouvoient convenir qu'à Jeſus-Chriſt. Et ce qui maintenant eſt un glaive dont on perce les Juifs, c'eſt que du temps de notre Seigneur, ils entendoient comme nous ces anciens oracles & les appliquoient unanimement au Meſſie,

témoins les paraphrases chaldaïques. Déterminés à ne point le reconnoître dans l'humble personne de Jesus-Christ, qui ne remplissoit pas leur attente charnelle, ils ont cherché, depuis cette fatale époque ; à éluder le sens des Prophéties qui les incommodoit, par les plus pitoyables subtilités. Semblables au pilote désespéré, qui au fort de la tempête se trouve écarté loin de sa route, abandonne son calcul & va où le mene le hazard, on les voit promener leur agitation dans le monde, sans jamais trouver le port où ils aspirent, & qui semble toujours fuir devant eux.

Le Messie que les Juifs attendoient & qu'ils attendent encore, tantôt comme Conquérant, & tantôt comme un personnage heureux & malheureux, devenoit nécessairement pour eux un être indéfinissable ; & leurs Prophetes, chez qui se trouvent toutes ces contrariétés étonnantes sur la personne de leur Messie, devoient leur paroître obscurs & inintelligibles, ou même manquer absolument de sens. La lettre à laquelle ils se ramenoient, n'étoit certainement pas le sens propre des Ecrivains sacrés, puisqu'elle les jettoit dans mille contradictions. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils n'aient pas reconnu autrefois & qu'ils ne reconnoissent pas encore Jesus-Christ en qui seul

toutes les contradictions sont accordées. Ils continuent, par un abus éternel, de transformer le regne céleste & la vie future en un repos terrestre & dans une félicité charnelle & grossiere, faisant du sens littéral & du sens spirituel le mêlange le plus absurde & le plus ridicule. Possédés autrefois de l'idée d'une Monarchie universelle qui les a rendus l'objet de la haine de l'Univers, par les différentes révoltes qu'ils ont excitées sous les Princes auxquels ils étoient soumis, ils ne l'ont pas encore abandonnée de nos jours. Ils persistent toujours dans leur systême ambitieux, qui les a conduits, il y a dix-huit siecles, à leur ruine totale, & qui les a depuis exposés à une succession d'imposteurs dont ils ont toujours été les victimes.

En les voyant exposés, depuis tant de siecles, aux traits de la vengeance divine, qui semble s'être attachée à eux, quelque part qu'ils aillent, nous pouvons, en plaignant leur sort, nous féliciter jusqu'à un certain point de ce que notre croyance est affermie par leur incrédulité prédite dans leurs livres mêmes, qu'ils colportent dans toutes les contrées. Nous aurions, ainsi que Pascal l'a bien remarqué, un bien plus ample prétexte de défiance, s'ils étoient des nôtres. Il a fallu en quelque sorte qu'ils ne crussent pas afin que nous crussions;

& c'eſt leur ſalut qui leur doit cauſer une émulation qui les faſſe rentrer en eux-mêmes.

Que vers les temps où Jeſus-Chriſt ſe montra à la Judée, elle ait été dans l'attente d'un Sauveur ou Libérateur, à qui elle donnoit par emphaſe le nom de *Meſſie* ou de *Chriſt* (le premier de ces noms eſt hébreu, & le ſecond eſt grec); on en doit juger par la facilité avec laquelle les Juifs ſe laiſſerent alors ſéduire par les premiers impoſteurs qui ſe donnoient pour les libérateurs d'Iſraël, après que le vrai Meſſie, mal jugé par ces hommes charnels, fut devenu une pierre d'achopement & de ſcandale pour les deux maiſons d'Iſraël. Mais d'où leur étoit venue cette idée ? Il paroît, dit l'Auteur des fondemens & des raiſons du Chriſtianiſme, qu'elle tiroit naturellement ſon origine des diſpoſitions des hommes qui, quand ils ſont malheureux, eſperent la fin de leurs peines & ſont toujours prêts à croire ceux qui leur font eſpérer un ſort plus favorable. D'ailleurs, obſerve-t-il fort judicieuſement, l'Hiſtoire des Juifs & tous leurs livres ſacrés étoient remplis d'exemples d'hommes merveilleux, ſuſcités en des temps divers par la Divinité pour délivrer ſon peuple des maux qu'il éprouvoit; d'où il conclud que rien n'étoit plus ſimple pour les Juifs que d'eſpérer que

le Dieu qui les avoit choiſis pour être ſon peuple chéri, exerceroit toujours ſur eux ſa Providence d'une maniere privilégiée, & qu'après les avoir délivrés tant de fois, il les délivreroit encore par des moyens tout miraculeux & ſurnaturels.

On ne ſauroit ſe réfuter ſoi-même avec plus de naïveté que le fait ici notre adverſaire. L'attente où les Juifs étoient de leur Meſſie étoit donc fondée ſur les ſecours divins qu'ils avoient éprouvés, dans les temps de leurs détreſſes & de leurs calamités, de la part des illuſtres Libérateurs, que Dieu leur avoit alors envoyés. Iſraël n'étoit donc point un peuple ordinaire; & dans les événemens qui lui étoient arrivés, il étoit aiſé d'y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel. Le Philoſophe Anglois conſentiroit-il à donner aux Juifs cet avantage ſur les autres peuples? Si en donnant un ſens purement allégorique aux Prophéties de l'ancien Teſtament qui avoient Jeſus-Chriſt pour objet, il a prétendu ôter à ſa miſſion divine les titres les plus forts ſur leſquels elle pût s'appuyer, ſon intention n'a pas été de favoriſer le Judaïſme, mais de détruire, l'une par l'autre, les deux Religions. En effet, il a dépouillé le Judaïſme de ce qu'il avoit de divin, en regardant ſes Prophetes comme des

Historiens qui ont décrit d'un style énigmatique, allégorique & figuré, souvent très-confus, les événemens arrivés soit avant eux, soit de leur temps, auxquels ils ont eu soin de joindre des songes, des visions, des révélations; en les comparant aux devins du Paganisme, & en réduisant tout leur office à découvrir les effets perdus, & à dire la bonne aventure à ceux qui s'adressoient à eux. On ne peut assurément pousser plus loin le mépris pour les Prophetes. La difficulté revient donc avec force sur l'Auteur Anglois qui, dans son systême, traitant de fables toutes les merveilles dont est rempli l'ancien Testament, & d'hommes imaginaires les illustres Libérateurs d'Israël, doit être fort embarrassé à rendre raison de cette attente universelle où étoient vers les temps de Jesus-Christ les Juifs qui soupiroient pour la venue du Messie. Mais son embarras dut bien augmenter, quand il se vit pressé par l'Evêque de Litchfiel & de Coventry, sur ce que l'attente du Messie ou du Libérateur s'étoit communiquée des Juifs aux Payens; ensorte que l'Univers entier étoit dans cette espérance flatteuse. Or cette attente si générale, si constante, si profondément gravée dans l'esprit des nations, cette attente si forte depuis les derniers Prophetes jusqu'à Jesus-Christ,

où

où peut-elle avoir eu sa source, si ce n'est dans une révélation expresse des promesses divines concernant ce grand événement? Vainement l'Auteur Anglois se débat ici contre l'autorité qui le presse, en disant que les idées des Romains n'avoient rien de commun avec celles des Juifs sur la venue du Messie, qu'elles étoient très-opposées à celles des Chrétiens, vû que les Prophéties des Sybilles, ainsi que les Prédictions de Virgile, de Tacite, de Suétone annonçoient un Héros, un Conquérant, un Monarque temporel, tandis que Jesus ou le Messie des Chrétiens n'avoit aucun de ces caracteres, & ne devoit être qu'un Conquérant spirituel.

Les Juifs, il est vrai, qui prenoient conseil de la triste situation où les avoit réduits la domination Romaine, ne voulurent plus qu'un Messie guerrier & conquérant, pour briser le joug sous lequel ils gémissoient. L'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Comme il étoit venu plutôt pour condamner que pour couronner leur aveugle ambition, ils s'étourdirent sur les marques visibles qu'il portoit en lui, du Christ qui leur avoit été tant de fois promis. Nonobstant leurs ambitieuses idées, forcés par les conjonctures

& les circonstances du temps, ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions, jusques-là qu'ils soupçonnerent que St. Jean Baptiste pouvoit bien être le Messie. Cet homme extraordinaire, étonnant, qui les avoit frappés par sa maniere de vie austere, & qu'ils avoient jugé digne d'être le Christ, n'en fut pas cru quand il montra le Christ véritable, parce que l'humilité de Jesus-Christ effaroucha leur orgueil. Encore que les Juifs se trompassent alors sur le genre de grandeur qui devoit caractériser le regne du Messie, ils étoient persuadés que le temps en étoit arrivé; & le bruit s'étoit répandu aux environs de la prochaine arrivée de ce Roi, dont l'Empire devoit se répandre sur tous les peuples. Tacite & Suétone qui en font mention, disent expressément que l'Oracle qui lui avoit donné lieu, se trouvoit dans les Livres Sacrés du Peuple Juif, & que c'est de la Judée qu'on verroit bientôt sortir ceux qui régneroient sur toute la terre. Quant à Virgile, dont l'enthousiasme annonce dans sa quatrieme Eglogue les heureux changemens que devoit amener la naissance du fils de Pollion, ou si vous l'aimez mieux, le regne d'Auguste, qui alloit faire renaître l'âge d'or, & qui d'après la flatterie étoit représenté comme un Héros descendu

des Dieux, je crois bien que ce Poëte n'a pas eu en vue de décrire le regne du Meſſie. Mais où eſt la preuve qu'il n'a pas tiré le ſujet de ſon poëme des vers ſybillins, & que ces vers ne ſoient pas une preuve de la tradition généralement répandue alors touchant la naiſſance d'un Conquérant univerſel? je ne ſais; mais il me ſemble que, ſi l'on vouloit creuſer plus avant, on trouveroit que ce qui porta les Athéniens & les Romains à créer, les uns un Roi des augures, & les autres un Roi des ſacrifices, ne peut avoir été que l'effet d'une tradition ſourde & univerſelle du Meſſie promis aux nations. L'Oracle de Delphes promettant aux Grecs un Roi futur, & les Sybilles annonçant aux Romains un Monarque qui les rendroit heureux, & qui étendroit leur domination ſur toute la terre, paroiſſent confirmer cette ancienne vérité conſignée dans la plupart des Prophéties de l'ancien Teſtament. Ces deux peuples, pour conſerver les ombres de cette attente, conſerverent dans leur Gouvernement l'ombre d'un Roi, lorſqu'ils en anéantiſſoient la réalité.

Jeſus-Chriſt ayant été prédeſtiné à réconcilier Dieu avec le monde, à pacifier le Ciel & la terre, à vaincre la juſtice divine, en payant pour les hommes coupables un prix infini, il con-

venoit, pour relever les eſpérances de l'homme prévaricateur, pour lui redonner du courage contre les terreurs dont il étoit aſſiégé, & pour lui faire reprendre de l'aſſurance dans ſa nouvelle religion, de lui montrer au moins ſous des voiles ſon Libérateur, au moment même qu'il fut atterré par ſa condamnation. Toute l'eſpérance qui lui reſtoit au milieu de ſa diſgrace, c'eſt que Dieu pouvoit lui pardonner librement, & le rétablir en grace; mais de ſavoir s'il le vouloit, ou s'il ne le vouloit pas, c'eſt ce qu'il ne pouvoit apprendre de la Religion naturelle. Il fallut donc qu'il intervint une révélation pour lui aſſurer la promeſſe de ſon pardon; & voilà la raiſon pourquoi *la prophétie* doit toujours faire une partie eſſentielle de la religion des pécheurs. Dieu qui vouloit pardonner à nos premiers Peres, fit alors entendre la parole de *prophétie*, pour leur donner de nouvelles eſpérances; les premieres ayant été anéanties par leur chûte. Un être malin & inviſible paroît ici ſur la ſcene, comme le principal acteur de cette chûte, ſous la figure d'un vil ſerpent, afin que ceux qui liroient cette hiſtoire, n'euſſent aucun lieu de ſoupçonner, que le mauvais principe qu'il figuroit, fût un être égal à Dieu. Peut-être Moyſe l'a-t-il écrite dans le langage oriental, dont le propre étoit d'envelopper l'Hiſ-

toire ſous des paraboles & des ſimilitudes, pour qu'on ne fût pas tenté d'imaginer deux principes indépendans, l'un du bien, & l'autre du mal : idée qui renverſe la ſouveraineté de Dieu que Moyſe a eu principalement en vue de maintenir dans cette Hiſtoire de la chûte. Les difficultés qu'elle préſente doivent d'autant moins nous inquiéter, qu'elles n'empêchent pas que ce qu'il y a d'eſſentiel ne ſoit très-intelligible. En effet, ce qui eſt compris dans cet eſſentiel, c'eſt que l'homme fut ſollicité à déſobéir à Dieu, & qu'il lui a réellement déſobéi; que par-là il perdit tout droit au bonheur & à la vie elle-même; & que Dieu jugea tant lui, que le ſéducteur qui l'avoit tenté ſous la forme d'un ſerpent.

La ſentence prononcée contre le Tentateur doit ſervir ici de commentaire à l'oracle que Dieu donna à nos premiers Peres; le voici : *je mettrai une inimitié entre toi & la femme, & entre ta ſemence & la ſemence de la femme, cette ſemence te briſera la tête, & tu lui briſeras le talon.*

Quoique cette prophétie ne ſoit applicable qu'à Jeſus-Chriſt, cependant rien ne l'inſinue dans ce premier abord, & il y auroit de l'injuſtice de la part des Incrédules d'exiger de nous d'en montrer ici l'application, parce que,

pour la découvrir, il faut porter la vue plus loin que le 3me. chap. de la Genese. D'ailleurs, le sens littéral de cet oracle n'en est pas le sens propre. Prédire que les serpens seroient enclins à mordre les hommes au talon, & les hommes prêts à s'en venger en leur écrasant la tête, est un événement trop commun pour qu'il ait exigé d'être prédit, & de l'être pompeusement. D'ailleurs, quel rapport y avoit-il entre une minutie de cette nature & la perte du genre humain. Un grand mystere, sans doute, étoit compris dans la menace faite au serpent de voir un jour écraser sa tête par la semence de la femme. Ce que nos premiers Peres y purent appercevoir, c'est que leur salut étoit attaché à une grande victoire qui seroit un jour remportée sur l'ennemi commun ; mais le mystere n'en étoit pas moins voilé pour eux. C'étoit une *lumiere qui éclairoit dans un lieu ténébreux*, selon l'expression de St. Pierre, mais accommodée au temps & aux circonstances. L'attente que faisoit naître cette ptophétie, a été pleinement remplie par la rédemption opérée pour nous par notre divin Sauveur, c'est ainsi qu'à *posteriori* nous prouvons que Jesus-Christ y est manifestement désigné, & non *à priori*, parce qu'il est impossible de prouver que Dieu se soit nécessairement astreint à procurer notre

bonheur par la venue de ce même Jesus-Christ, & non par aucun autre moyen que ce fût.

Dans la malédiction prononcée contre nos premiers Peres, la terre s'y trouva enveloppée. Frappée de malédiction & produisant d'elle-même des ronces & des épines, qu'un travail opiniâtre avoit peine à arracher, elle ne fut rendue à sa premiere fertilité, qu'après avoir été toute trempée des eaux du déluge. Dans les années qui l'avoient précédé, l'ordre des saisons avoit été altéré ; la famine & la misere s'étoient répandues sur la terre par le défaut de temps favorables pour semer ; l'été & l'hiver ne se succédoient pas réguliérement. Le déluge ayant en quelque sorte lavé la terre de sa premiere malédiction, Dieu promet à Noë que tant qu'elle durera, la semence & la moisson, le froid & le chaud, l'été & l'hiver ne cesseront de s'entre-suivre; il lui renouvelle la premiere bénédiction qu'il avoit donnée à Adam dans sa premiere innocence.

Par la premiere prophétie, qu'on peut bien nommer *la grande chartre*, la grande déclaration de la miséricorde de Dieu depuis la chûte de nos premiers Peres, Dieu leur avoit fait grace de la mort éternelle, & la mort temporelle à leur égard avoit été suspendue.

L'alliance jurée par Dieu avec Noé ne con-

tient point d'autre prophétie que celle de cette alliance. La puissance & l'autorité souveraine de Dieu s'étoient manifestées avec tant d'éclat dans le déluge, elles avoient fait de si profondes impressions sur les esprits, que la Religion n'avoit pas besoin d'autre soutien. Mais quand l'idolâtrie rompant sa digue se fût répandue dans le monde, la parole de prophétie fut alors renouvellée, pour empêcher les hommes de perdre tout sentiment de vraie Religion. La bénédiction particuliere donnée à Sem, qu'il faut se garder de confondre avec la temporelle qu'il partagea avec ses freres, avoit passé de dessus sa tête sur celle d'Abraham qui en étoit issu. Sous ce Pere des Croyans les Prophéties devinrent plus claires & plus distinctes, & commencerent à avoir un rapport plus immédiat avec la merveilleuse économie de la miséricorde de Dieu envers le genre humain, manifestée par l'Evangile de son Fils. Ainsi croissoit la lumiere qui s'étoit levée sous les Patriarches, conformément aux circonstances & à la nécessité des temps. L'Idolâtrie se préparoit à inonder tout le genre humain, & achevoit d'y éteindre les restes de la lumiere naturelle. Elle n'avoit pas épargné la famille de Sem, & jusques dans la branche particuliere dont Abraham descendoit, elle avoit jetté de profondes racines.

Il étoit temps de lui donner de plus fortes barrieres ; si l'on vouloit empêcher que la vraie Religion ne fût entiérement éteinte dans le monde.

En rappellant Abraham, & en donnant la Loi de Moyse, Dieu n'avoit pas arrêté de propager ou de rétablir la vraie Religion parmi tous les Peuples d'alors. Et la Circoncision établie pour séparer ce Patriarche & sa postérité du reste du Genre-Humain, & la Loi de Moyse chargée de cérémonies dont plusieurs même ne pouvoient être pratiquées hors du Pays de Chanaan, avoient élevé entre les Hébreux & les Gentils un mur de division, qui ne devoit être abattu que par Jesus-Christ. C'est ce que St. Paul avoit fait entendre aux Athéniens, en leur disant que Dieu ayant dissimulé les temps d'ignorance, commandoit maintenant à tous les hommes en tous lieux qu'ils eussent à se repentir; & aux habitans de Lystre, en leur représentant avec Barnabas, que Dieu, dans les siecles précédens, avoit laissé marcher toutes les Nations dans leurs voies.

Il falloit, pour l'instruction de l'homme, qu'il apprît à ses propres dépens combien ses lumieres étoient courtes, incertaines, mêlées de fausses lueurs, quand il étoit abandonné à lui-même ; & quel puissant empire prenoient

sur lui ses passions, quand elles n'avoient d'autre frein que sa raison. Il falloit cet excès d'aveuglement & de dépravation, dans son esprit & dans son cœur, dont l'un lui avoit fait oublier si profondément son Dieu, qu'il avoit cru pouvoir à son tour faire un Dieu, comme parle un grand Prélat; & l'autre l'avoit égaré jusqu'à lui faire adorer ses vices & ses passions, en lui persuadant que la force qui l'entraînoit, étoit une force hors de lui, & qu'elle étoit un Dieu: il falloit, dis-je, ce double excès de misere pour nous convaincre de la nécessité d'un Rédempteur, pour guérir notre profonde blessure, & des moyens divins & surnaturels qu'il devoit employer pour cette grande cure. Mais si dans la vocation d'Abraham & dans la Loi de Moyse nous n'y voyions qu'une seule famille choisie uniquement à cause d'elle-même, pour être délivrée de la corruption & de la misere générale, sans aucune vue par rapport au bien commun du Genre-Humain; si nous n'y appercevions pas une dispensation de la Providence, qui servoit à la grande fin que Dieu s'étoit toujours proposée pour la délivrance générale de tous les hommes; si nous cessions d'envisager ces deux choses comme le commencement de cette grande révolution qui devoit apporter la bénédiction à toutes les Na-

tions de la terre : n'en doutons point, une idée ſi peu juſte & ſi peu digne de Dieu, qu'elle nous repréſenteroit comme un être partial, qui ne voudroit être que le Dieu d'un ſeul Peuple, auquel il ſacrifieroit toutes les Nations, nous feroit entrer dans des ſoupçons légitimes contre la vérité d'une Religion qui nous prêcheroit un tel Dieu. On ſait combien les Incrédules ont profité de cette idée ſi imprudemment répandue dans les ouvrages de quelques Théologiens rigoriſtes, pour blaſphémer le Dieu des Juifs & des Chrétiens. Après en avoir fait un deſpote, un tyran cruel, un Dieu aveugle dans ſa colere, & toujours en courroux contre tous les hommes, excepté un petit nombre d'Elus; comment ces Théologiens prétendoient-ils le faire aimer & adorer des ennemis qui l'outragent? Eux-mêmes, en le défigurant ainſi, ne détruiſoient-ils pas ſon exiſtence? Et pour vanter ſa puiſſance ſur les hommes, n'oublioient-ils point un peu trop qu'il étoit leur Pere?

Indépendamment des bénédictions particulieres à lui & à ſa poſtérité, qui regardoient leur état temporel, Abraham en reçut une générale qui devoit paſſer par ſon canal à tout le Genre-Humain. » Je te ferai devenir, lui » dit Dieu, une grande Nation, & je te bé» nirai, & je rendrai grand ton nom, & tu

» seras bénédiction. Je bénirai ceux qui te bé-
» niront, & maudirai ceux qui te maudiront. «
Il ajoute immédiatement : » en toi seront bé-
» nies toutes les nations de la terre. «

C'est cette bénédiction privilégiée, qui avoit pour attache les promesses spirituelles, & qui étoit le fondement d'une alliance particuliere, qu'Abraham transmit à Isaac, au préjudice d'Ismaël; qu'Isaac transmit à son tour à Jacob, au préjudice d'Esau; que Jacob transmit également à Juda, par préférence à ses freres; qui se reposa sur la tête de David, & qui, après avoir passé par une longue suite de Rois issus de lui, vint trouver son terme & son accomplissement dans Jesus-Christ, le Fils de tant de Rois, selon sa nature humaine, & le Fils du Dieu vivant, selon la nature divine; prédestiné de tous les temps pour écraser la tête de l'ancien serpent, en même-temps qu'il en seroit mordu au talon, en lui abandonnant son humanité pour être mise en croix, où il l'attacha lui-même, après avoir effacé dans son sang la malheureuse *obligation* par laquelle nous étions livrés aux Anges rebelles.

Qui croiroit que les Juifs, si on ne les suppose frappés d'un esprit de vertige, avoient fondé sur cette éclatante bénédiction les conquêtes flatteuses qu'ils se promettoient, sous

le commandement & la conduite de Moyse, sur toutes les nations de la terre? Aveugles qui ne voyoient pas, & qui ne voient pas encore, que c'eût été pour elles une étrange bénédiction, que celle qui les auroit fait déchoir de leur liberté naturelle, & qui les auroit soumises à l'empire d'un seul peuple? Il n'y a qu'un Juif qui puisse appercevoir le bonheur d'un tel état; pour les nations, elles rejetteroient toutes un avantage de cette nature, si la chose étoit à leur choix.

Sous Moyse & les Prophetes la lumiere s'accrut, mais de maniere pourtant que les prédictions touchant Jesus-Christ & son royaume, étoient toujours enveloppées de figures propres à exciter l'attention & l'espérance du peuple, sans lui faire passer les bornes de la connoissance que Dieu avoit marquée pour le temps de l'alliance judaïque. Cette alliance fut marquée des traits les plus éclatans d'une Providence, qui régloit le cours des choses temporelles du peuple de Dieu, selon son obéissance ou son infidélité, avec une telle infaillibilité d'événemens, que fidele, on le vit toujours vainqueur de ses ennemis, comme il en fut toujours vaincu, toutes les fois qu'il prévariqua contre la Loi. De-là cette suite de Prophetes, de la bouche desquels ils pouvoient

apprendre les ordres de l'Être suprême : avantage que Moyse a en vûe, quand il dit : *Quelle est la nation si grande, qui ait ses Dieux près de soi, comme nous avons l'Eternel notre Dieu dans toutes les choses pour lesquelles nous l'invoquons.*

Une chose bien digne de remarque, c'est que les Prophéties qui se rapportent à l'alliance spirituelle, furent données au peuple de Dieu, lorsque la Religion avoit le plus besoin d'appui ; preuve évidente que c'étoit-là le grand but de la Providence. Ainsi Abraham prêt à abandonner sa Patrie & la Religion de ses peres, reçoit de Dieu la promesse de la semence dans laquelle devoient être bénies toutes les nations de la terre. Ainsi Isaac & Jacob, au milieu de l'idolâtrie & de la corruption qui les investissoient de toutes parts, sont soutenus par les mêmes espérances. Ainsi les Israélites, établis en Egypte, où ils étoient exposés en plusieurs manieres à la tentation de suivre les Dieux du pays, sont-ils prémunis contre elle, par le fameux oracle de la venue de *Scilo* marquée au temps où le sceptre sortiroit de la tribu de Juda. Lorsque sous les Rois l'idolâtrie eut menacé de tout engloutir dans les deux Royaumes, c'est alors qu'un feu céleste anima les Isayes, les Jérémies. Quelles

ſublimes images dans les viſions du premier ! que de pathétique & de touchant dans les larmes du ſecond ! Dans les écrits de l'un & de l'autre on trouve des beautés & des modeles en tout genre. Les penſées y triomphent de la ſtérilité de la langue ; on diroit qu'ils ont mis à contribution le ciel, la terre & toute la nature pour peindre les idées auxquelles le langage ſe refuſoit.

Plus Iſraël & Juda s'enfonçoient dans l'idolâtrie, plus Dieu crut qu'il étoit de ſa Majeſté, de faire annoncer le regne de la juſtice par des traits toujours nouveaux ajoutés coup ſur coup au tableau qui repréſentoit le Meſſie. C'eſt à ce tableau que les Prophetes, à commencer par Iſaye, travaillerent ſous l'impreſſion divine, en la peignant des couleurs les plus vives, avec les repréſentations les plus fortes, avec les images les plus lumineuſes. Le temps & le lieu de la naiſſance du Meſſie furent marqués ; ſes œuvres miraculeuſes & ſes ſouffrances furent prédites ; ſa mort & ſa réſurrection furent décrites. Ce fut alors que les yeux des Juifs s'ouvrirent ſur cette magnifique ſcene qui leur étoit offerte dans le lointain. On les vit attentifs à calculer le temps où paroîtroit le Meſſie. Après que cet illuſtre événement eût été manifeſté & placé dans un ſi

grand jour, les oracles cesserent, & le don même de Prophétie disparut en peu d'années. La tribu de Juda, qui fut rétablie après la captivité de Babylone, quoique non moins corrompue que les dix autres qui furent arrachées sans retour de la terre de leurs peres, ne subsista qu'autant qu'elle fut la dépositaire de la promesse, qui portoit que le sceptre lui seroit toujours conservé, jusqu'à ce que vînt le Désiré des nations. Après avoir servi aux fins de la Providence, elle fut elle-même marquée à son tour du sceau de la colere divine, lorsque son aveuglement volontaire acheva, pour la conviction des Gentils, dans la personne de Jesus-Christ, le portrait entier du Messie, par les traits si souvent prédits de sa mort, dont elle mérita d'être l'Auteur.

Qui n'admirera cette longue chaîne de Prophéties, dispensées dans le cours des siecles, relatives à l'état de la Religion, brillantes d'une lumiere progressive, servant à une seule & même dispensation de la Providence, depuis le commencement jusqu'à la fin? La croira-t-on l'effet de l'artifice & d'une fraude pieuse? mais pour en venir là, il faudra pouvoir digérer ce fait incroyable, qu'on ait pu, pendant un si grand nombre de siecles, trouver des personnes propres à ménager cette imposture,

posture, sans qu'il s'en soit jamais rencontré aucune qui ait eu intérêt à la découvrir, ou assez d'attachement à la vérité pour le faire.

Comme le Tout-Puissant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se fût terminée qu'à des bénédictions temporelles, qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes; on est fondé à croire que l'alliance temporelle fut donnée à cause de l'alliance éternelle, la seule qui réponde à la Majesté d'un Dieu Eternel, & aux espérances de l'homme à qui il a fait connoître son éternité. Cette idée nous conduit à penser qu'Abraham & sa postérité furent choisis, afin qu'ils pussent être des instrumens dans la main de Dieu pour l'exécution de ses grands desseins dans le monde; & que l'œconomie mosaïque a servi à frayer le chemin à la nouvelle dispensation, qui devoit être révélée en temps convenable pour l'accomplissement de la promesse faite à tous les peuples de la terre. D'après cette supposition il est naturel d'expliquer la Loi, non pas simplement comme un précepte littéral par rapport aux Juifs, mais comme renfermant la figure & l'image des biens à venir. Il est difficile de s'imaginer, que Dieu ayant résolu de sauver le monde par Jesus-Christ & par la prédication de son

Evangile, il eût fait intervenir une Loi absolument étrangere à l'alliance éternelle qu'il vouloit établir. Pour faire disparoître cet inconvénient dans la dispensation de la Providence, on n'a point d'autre parti à prendre que d'admettre des types & des figures dans la Loi mosaïque. Alors Jesus-Christ est effectivement la fin de la Loi; toutes les délivrances que Dieu a accordées à son peuple n'étoient que des ombres & pour ainsi dire des arrhes de la grande délivrance réservée au sang de son fils; toutes les cérémonies de la Loi, des représentations de ce que l'Evangile renferme d'essentiel; les sacremens, des élémens vuides, à la vérité, mais annoblis comme types des sacremens de la nouvelle Loi; les sacrifices & le sacerdoce, des figures de meilleures choses à venir. C'est ainsi que tout l'ancien testament doit être regardé, selon St. Paul, comme le grand sacrement, comme la Prophétie universelle du nouveau. Mais ces vérités qui sont la nourriture des parfaits, doivent avoir leur racine dans la doctrine de Jesus-Christ établie sur un fondement plus ferme & plus solide que des explications typiques & allégoriques.

Si Jesus-Christ n'eût été qu'un pur homme, comme il en eût été le meilleur & le plus

parfait de tous, quelque riche qu'en fût le ſujet, il n'auroit point paſſé les bornes ordinaires de l'eſprit humain ; mais il étoit Homme & Dieu tout enſemble, & dès-lors le ſujet devenoit difficile, pour ne pas dire, impoſſible à traiter. L'enſemble de deux Natures, entre leſquelles ſe trouve un intervalle infini, comment le pouvoir arranger, de maniere que l'inférieure ſoit annoblie par cette union extraordinaire & ſurnaturelle, ſans que la ſupérieure y perde rien de ſa dignité? Comment obſerver la régle des proportions? lorſque l'imagination qui veut tout ſe peindre, fit autant d'agens compoſés comme nous, des Dieux, des Démons, des Génies, par leſquels elle remplaça la cauſe unique & univerſelle, agiſſant par des loix ſimples, idée trop vaſte & trop peu ſenſible pour elle ; en faiſant des hommes plus grands & plus forts que nature, elle manqua le principal, qui étoit de proportionner des ames à ces corps. C'eſt à quoi Homere & preſque tous ceux qui l'ont ſuivi ont échoué. Ils ont bien pu faire agir leurs Dieux, mais ils ont été incapables de les faire ſentir & penſer. On ne fera pas ce reproche aux Evangéliſtes.

Le caractere qu'ils nous ont tracé de leur Héros, nous donne l'idée d'un homme ſi ſin-

gulier & si extraordinaire ; il suppose dans lui une trempe d'ame si différente de toutes les autres ; la fiction la plus hardie dans son essor sublime, est si incapable de l'atteindre & de l'égaler dans les Ecrivains les plus estimés parmi les Anciens & les Modernes, qu'on ne sauroit supposer que les Apôtres, ces hommes simples & non lettrés, aient travaillé de génie, en composant l'Histoire de leur Maître ; & l'Evangile, tel que nous le lisons, doit être mis au rang des choses impossibles du moment qu'on ose le travestir en Roman. » Qui » leur a appris, dit Pascal, un de ceux qui » ont le mieux connu la Divinité de nos Ecri» tures, qui leur a appris les qualités d'une » ame véritablement héroïque, pour la pein» dre si parfaitement en Jesus-Christ ? Pour» quoi le font-ils foible dans son agonie ? Ne » savent-ils pas peindre une mort constante ? » Oui, sans-doute : car le même St. Luc peint » celle de St. Etienne plus forte que celle de » Jesus-Christ. Ils le font donc capable de » crainte avant que la nécessité de mourir soit » arrivée, & ensuite tout fort. Mais quand ils » le font troublé, c'est quand il se trouble » lui-même : & quand les hommes le trou» blent, il est tout fort. «

Où trouvera-t-on le modele d'un sage qui,

ſans nos paſſions factices, a ſes paſſions naturelles toujours dominées par la raiſon ; d'un être mixte, qui réunit les deux extrêmes, la force d'un Dieu & la foibleſſe d'un homme, dans des proportions ſi conſtamment gardées, d'un être enfin, que l'Egliſe s'eſt vue obligée de montrer qu'il étoit homme contre ceux qui le nioient, & de montrer qu'il étoit Dieu, les apparences étant auſſi grandes contre l'un que contre l'autre ?

Voilà le caractere unique que les Evangéliſtes ont peint avec ſuccès, ſans ſe permettre la moindre diſtraction ſur le ſujet qu'ils traitoient, enſorte que, ſous quelque aſpect qu'ils nous montrent Jeſus-Chriſt, c'eſt toujours l'Homme-Dieu qu'on voit en lui. Que dirons-nous auſſi de l'aimable naïveté de leur ſtyle, auquel ils ſavent bien donner, quand il le faut, un caractere d'énergie dont rien n'approche ; de leur circonſpection à ne pas lâcher la moindre invective contre Judas ou Pilate, ni contre aucun des ennemis ou des bourreaux de leur maître ; de leur modeſtie qui les porte à s'oublier eux-mêmes, pour tourner toute ſon attention ſur lui ? A voir d'un côté les Prophetes ſi ardens, ſi animés, ſi pathétiques, quand ils écrivent d'avance l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt, & de l'autre les Evangéliſtes ſi tranquilles, ſi

modérés, & si l'on ose le dire, si indifférens sur le sujet qui les intéresse si vivement, on croiroit lire les Evangélistes en lisant les Prophetes, & lire les Prophetes en lisant les Evangélistes; tant ils paroissent avoir échangé leur personnage les uns contre les autres, ce qui certainement est un caractere de divinité qui brille dans leurs ouvrages.

Jesus-Christ nous est-il représenté enseignant? On le voit plein des secrets de Dieu, mais non étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique, en parler naturellement, comme étant né dans le secret & dans cette gloire, proposer les profondeurs incompréhensibles de l'Être Divin, & la grandeur ineffable de son unité, & les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au-dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales, tempérer la hauteur de sa doctrine par une aimable condescendance, qui en fait du lait pour les enfans, & tout ensemble du pain pour les forts. C'est ainsi qu'il appartenoit à l'Homme-Dieu d'enseigner.

Jesus-Christ nous est-il peint sous la qualité de Législateur? Il nous propose de nouvelles idées de vertu; des pratiques plus parfaites & plus épurées, que tout ce que l'on a jamais

lû de plus ſublime ſur la morale dans les ouvrages de tous les Philoſophes. On peut lire, pour s'en convaincre, le Sermon de la Montagne, le plus beau diſcours de morale qui jamais ait été prononcé.

Jeſus-Chriſt nous eſt-il montré comme un Sage, comme un Juſte. » Le plus Sage des Phi-
» loſophes, dit le grand Boſſuet, en cherchant
» l'idée de la vertu, a trouvé que comme de
» tous les méchans celui-là ſeroit le plus mé-
» chant qui ſauroit ſi bien couvrir ſa malice,
» qu'il paſſât pour homme de bien, & jouît
» par ce moyen de tout le crédit que peut
» donner la vertu; ainſi le plus vertueux de-
» voit être ſans difficulté celui à qui ſa vertu
» attire par ſa perfection la jalouſie de tous
» les hommes; enſorte qu'il n'ait pour lui que
» ſa conſcience, & qu'il ſe voie expoſé à toute
» ſorte d'injures, juſqu'à être mis ſur la croix,
» ſans que ſa vertu lui puiſſe donner ce foi-
» ble ſecours de l'exempter d'un tel ſupplice.
» Ne ſemble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette
» merveilleuſe idée de vertu dans l'eſprit d'un
» Philoſophe, que pour la rendre effective en
» la perſonne de ſon Fils, & faire voir que
» le Juſte a un autre gloire, un autre repos,
» enfin un autre bonheur que celui qu'il peut
» avoir ſur la terre? Etablir cette vérité, conti-

» nue l'éloquent Prélat, & la montrer accom-
» plie ſi viſiblement en ſoi-même aux dépens
» de ſa propre vie, c'étoit le plus grand ou-
» vrage que pût faire un homme ; & Dieu
» l'a trouvé ſi grand, qu'il l'a réſervé à ce
» Meſſie tant promis, à cet homme qu'il a
» fait la même perſonne avec ſon Fils unique. «
(*Diſc. ſur l'Hiſtoire Univerſelle.*)

Que dirons-nous de ceux qui n'ont pas craint de parodier un auſſi beau ſujet, & de verſer ſur lui les poiſons de l'envie, de la fureur & de la calomnie ? Avec des Mémoires, tels que ceux de nos Evangéliſtes, il ſeroit impoſſible de ne pas intéreſſer ſes Lecteurs pour le Héros dont on écriroit la vie, pourvû qu'on eût l'attention de faire de la combinaiſon de tous les textes le fond de ſon Hiſtoire ; de concilier les apparentes contradictons des textes ou des dates ; d'ôter à la lettre ce qu'elle paroît avoir d'obſcur ; de démêler les liaiſons, les rapports & les conſéquences des deux Teſtamens ; de rapprocher les temps paſſés des temps préſens, & les uniſſant enſemble, de raſſembler ſous un point de vûe ce qui a été prédit & accompli.

Fin de la premiere Partie.

Graduate